

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



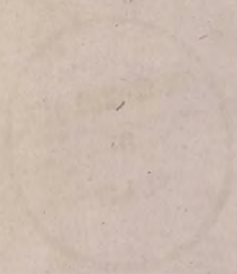
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



1870

1870



DEPOND

DI

BUCHER

P. Prie

1°. Ce vocabulaire sera dans la forme la plus simple, afin de multiplier le moins possible le nombre des volumes qui doivent le composer : et cette forme la plus simple, consiste, à ne faire qu'une seule ligne, autant qu'il sera possible, de tous les articles ou mots qui forment la totalité des dictionnaires encyclopédiques, ou des vocabulaires explicatifs des parties de cette encyclopédie qui n'étoient pas de nature à pouvoir former des dictionnaires.

2°. Il est clair que si l'on formoit deux lignes des articles ou mots qui composent les dictionnaires, le nombre des volumes du vocabulaire seroit double.

3°. Pour tout mettre dans une ligne, il faut que cette ligne, en contenant le mot qui dé-

(1) La colonne du modèle ci-joint (*Voyez la dernière feuille*) contient un exemple de la rédaction d'un article tiré de tous les Dictionnaires que doivent contenir les rayons de la Bibliothèque encyclopédique de chaque Souscripteur.

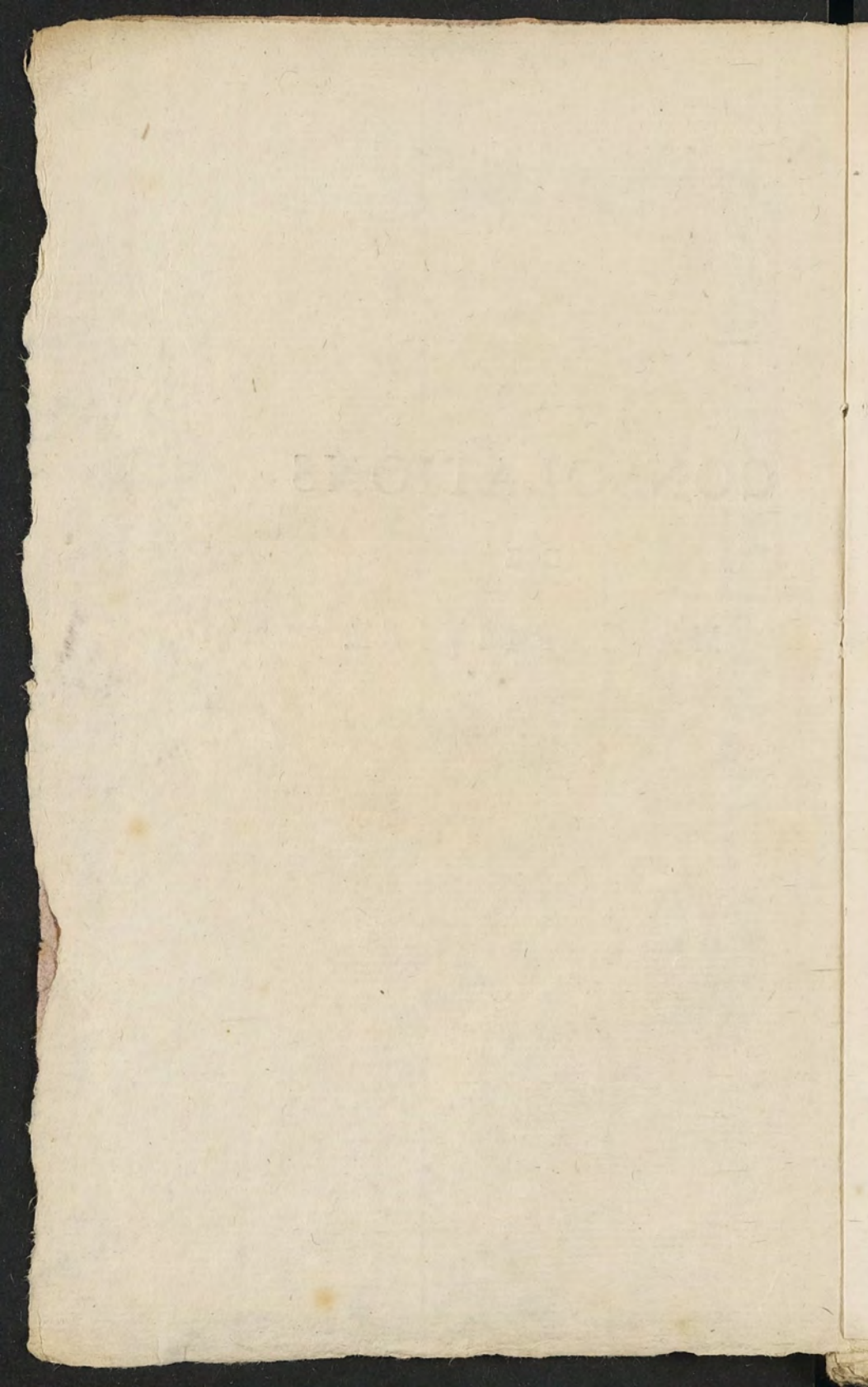
Cette page, qui renferme quatre colonnes, comprend deux cents vingt lignes. Les huit pages ou la feuille en contiendront dix-sept cent soixante, & les cent feuilles, ou un volume du Vocabulaire, contiendra donc cent soixante-seize mille six cents lignes de noms ou de choses. D'après ce calcul exact, qui nous a étonné, il est plus que vraisemblable que le Vocabulaire n'aura qu'un très-petit nombre de volumes, et moins que nous n'en avons annoncé.

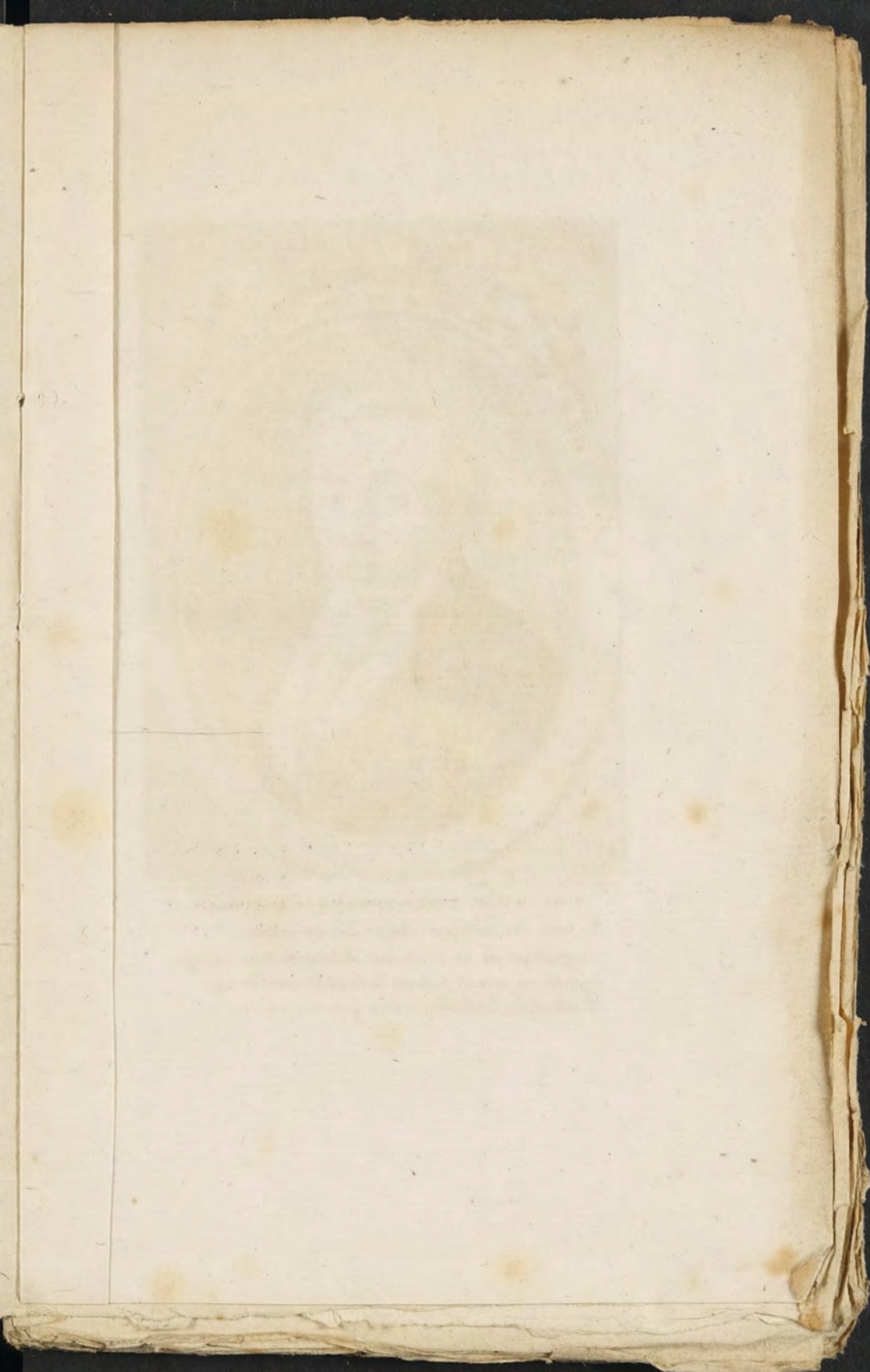
ordre de matières.

CONSOLATIONS

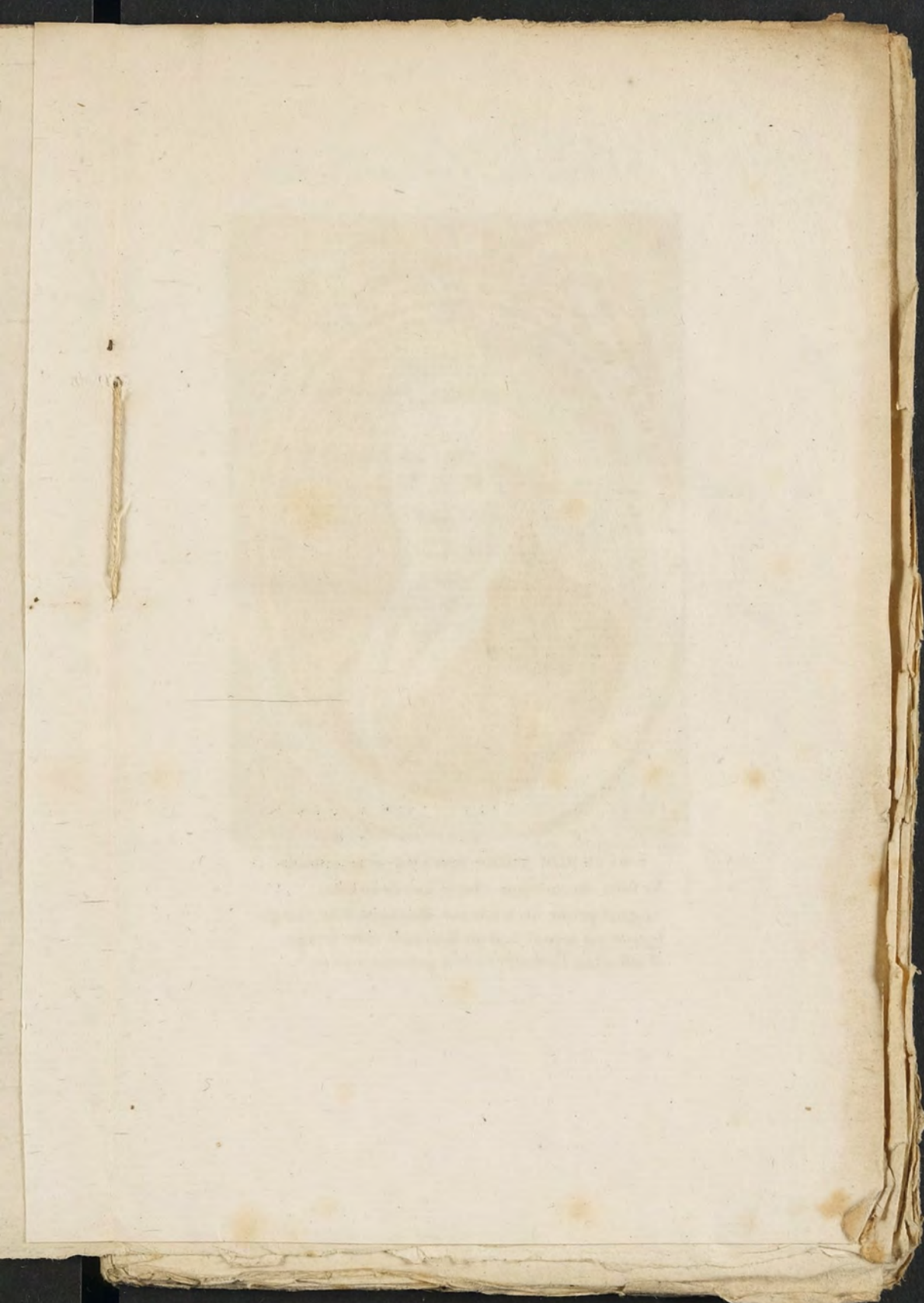
DE

MA CAPTIVITÉ.





NOTES





Lecroy del. & Thémisier del.

J. Bouillhard sculp.

A MA FEMME A MES ENFANS, A MES AMIS.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échaffaud et je pensais à vous.

CONSOLATIONS

DE MA CAPTIVITÉ,

O U

CORRESPONDANCE

DE ROUCHER,

*Mort victime de la tyrannie décemvirale,
le 7 thermidor, an 2 de la République
Française.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez H. AGASSE, imprimeur-libraire, rue des
Poitevins, n°. 18.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

(1797.)

EN publiant cette correspondance, nous remplissons un devoir sacré ; nous exécutons les dernières volontés d'un homme malheureux, regretté des amis des lettres autant que de sa famille. C'est lui-même qui donna, à cette correspondance, le titre de Consolations de ma captivité. Persécuté pendant sa vie, il n'opposa jamais à ses ennemis que le silence, et le sentiment de ses talents. Nous imitons son exemple, en laissant à ses ouvrages le soin de son éloge.

M. F. G.....s, éditeur.

CONSOLATIONS

DE MA CAPTIVITÉ,

O U

CORRESPONDANCE

DE ROUCHER.

LETTRE PREMIERE.

ROUCHER A MADAME L ****.

Sainte-Pélagie, ce 20 vendémiaire an 2.

VOILA huit jours bien comptés de captivité, et je n'ai pas donné encore de mes nouvelles; pas un mot d'écrit de ma main à votre amitié qui se désole, j'en suis bien sûr; il faut que je répare autant qu'il est en moi, non pas mon oubli, mais un délai venu des circonstances.

Sans doute on n'est pas heureux, lorsqu'on est privé du droit naturel d'aller et de venir. Habiter un espace de neuf pieds justes quarrés, avoir pour

Première partie.

A

EN publiant cette correspondance, nous remplissons un devoir sacré; nous exécutons les dernières volontés d'un homme malheureux, regretté des amis des lettres autant que de sa famille. C'est lui-même qui donna, à cette correspondance, le titre de Consolations de ma captivité. Persécuté pendant sa vie, il n'opposa jamais à ses ennemis que le silence, et le sentiment de ses talents. Nous imitons son exemple, en laissant à ses ouvrages le soin de son éloge.

M. F. G.....s, éditeur.

REVERSIS. s. m. jeu. T. 3. I.

Autre exemple.

La lettre A, se trouve peut-être répétée jusqu'à cinquante ou soixante fois, dans les dictionnaires et toujours avec des acceptions
160

CONSOLATIONS

DE MA CAPTIVITÉ,

O U

CORRESPONDANCE

DE ROUCHER.

LETTRE PREMIERE.

ROUCHER A MADAME L ****.

Sainte-Pélagie, ce 20 vendémiaire an 2.

VOILA huit jours bien comptés de captivité, et je n'ai pas donné encore de mes nouvelles; pas un mot d'écrit de ma main à votre amitié qui se désole, j'en suis bien sûr; il faut que je répare autant qu'il est en moi, non pas mon oubli, mais un délai venu des circonstances.

Sans doute on n'est pas heureux, lorsqu'on est privé du droit naturel d'aller et de venir. Habiter un espace de neuf pieds justes quarrés, avoir pour

Premiere partie.

A

tout meuble un lit de sangle, un matelas, un traversin, des draps, une sale couverture de laine, une chaise et une table, être deux à deux sur un étroit espace, entendre à huit heures du soir les gros verroux, les grosses serrures se fermer sur vous, ne les entendre s'ouvrir que le lendemain matin après huit heures ; le reste du jour n'avoir pour exercer ses jambes qu'un corridor de cent pieds de long sur quatre de large, n'y respirer que par une demi-fenêtre placée à l'une des extrémités et garnie de gros barreaux, s'y heurter, s'y croiser contre cinquante compagnons d'infortune de tous les âges, qui n'ont pas tous le même courage, ni peut-être aussi les mêmes raisons d'en avoir : tel est, en deux mots, Madame, le sort des citoyens qui, comme moi, ont voulu un gouvernement libre et le regne seul de la loi ; mais n'allez pas croire que je sois malheureux. Oh ! il ne dépend pas ainsi des autres de tourmenter mon ame. Mon corps peut bien leur appartenir, quand il leur plaît de s'en saisir ; mais mon ame leur échappe. Je l'ai sauvée de la persécution en la plaçant dans la philosophie ; elle y vit retranchée contre le trouble, les craintes et la terreur. Si mes amis pouvaient me voir, et suivre tous mes sentimens et toutes mes pensées, j'ose croire qu'ils seraient contens de moi ; je n'en ai pas un seul qui soit amer, j'ai

presque dit *pénible*. Je me suis arrangé de mon mieux dans ma demi-portion de cellule ; j'y dors, j'y mange, j'y travaille ni plus ni moins qu'à mon ordinaire. Je me trompe quand je vous dis qu'il n'y a rien ici pour moi de *pénible*. Oh ! oui, je me trompais. J'ai pour compagnon de chambre un homme qui n'a pas ma propreté ; et ce mélange incompatible de deux excès contraires me fait un petit supplice de tous les momens, qui à tous les momens m'avertit que je ne suis pas sur mon pallier.

Mais la philosophie vient encore ici à mon secours, elle me prêche son sermon accoutumé sur le respect et la soumission dus au vouloir de l'inflexible nécessité. Je l'écoute ce sermon, et j'en réduis les plus belles maximes en pratique. Je me figure quelquefois J. J. Rousseau, me disant ici ce qu'il me disait dans son humble logement, rue Plâtrière. *Nous nous faisons plus de mal que les autres ne peuvent nous en faire ; le lâche est son propre bourreau*. Grand merci ! bon et vertueux J. J. ; cette maxime ne sera point perdue ; je la conserverai précieusement dans mon cœur, je la retrouverai au besoin. Les gens économes ramassent tout, parce que, disent-ils, tout sert dans l'occasion ; c'est très-bien dit, l'occasion est venue de tirer de mon garde-meuble tout ce que j'y avais

serré depuis environ vingt-quatre ans. Je vous assure, Madame, que je suis fier à mes yeux de cette sage prévoyance.

Ma prison me fait voir les hommes, je veux dire le commun des hommes, bien plus plats encore que je ne les imaginais. Bon Dieu ! que de faiblesse et de pusillanimité ! avec un peu de courage, ils ôteraient au malheur les trois quarts de sa force. Point du tout, ils lui en prêtent, et puis ils s'étonnent de se sentir terrassés ! Allons ! mes freres, allons ! roidissez-vous ; osez regarder l'infortune en face, et ce ne sera pour vous qu'un animal tout au plus importun par ses aboîmens, qui rôdera à l'entour pour vous mordre et n'y parviendra pas.

Mon petit Emile est auprès de vous dans ce moment, je n'ai pas besoin de vous le recommander, je sais tout ce que vous faites pour lui. Parlez-lui souvent, je vous en prie, de son petit papa ? dites-lui, qu'en partant pour la prison, j'allai furtivement lui donner un baiser dans son lit ? il ne l'a pas senti, mais il n'en a pas été de même de moi. Ce baiser pensa m'être funeste, il allait paralyser mon courage, et je m'échappai comme si j'eusse fait une mauvaise action.

L E T T R E I I.

R O U C H E R A S A F E M M E.

Ce 24 vendémiaire an 2.

U N E petite cellule de religieuse , ayant deux lits et deux tables , et ne pouvant renfermer deux chaises , est l'espace étroit où il faut vivre ; cependant mes livres , mes habits , et tout ce qu'il faut pour manger , je ne sais où les mettre. Envoie-moi donc deux planches , débris de mon ancienne bibliothèque ? joins-y quatre tasseaux percés de trous et tout prêts à être mis en place , à l'aide de quelques clous que tu y joindras aussi ? si tu as un petit porte-manteau de reste , je le demande encore , et mon gros ameublement sera complet alors.

Je vois ici des hommes bien peu hommes ; ils s'affligent ; pour moi je ne m'afflige point ; je parle , étudie , mange et dors comme à mon ordinaire ; la nécessité est là d'un côté qui nous tient esclaves , et de l'autre la philosophie qui apprend à se soumettre ; heureux encore qu'il sorte enfin de tout

ceci un bon gouvernement , je le veux encore et le voudrai toujours , même sous la hâche. Si cela arrivait , je dirais en pensant à la prison que j'endure : *elle m'a servi à quelque chose ; cela aide à mourir.*

Je te répéterai sans cesse : du courage ! de la patience ! voilà les seules armes défensives qu'il soit permis d'opposer à la persécution du malheur ; et puis ce malheur ne dure pas toujours ; il faudra bien finir par la justice.

Bonjour aussi , ma chere fille ! tu trouves sans doute dans ton ame assez de force pour t'occuper ? Ne néglige rien ; vois , aujourd'hui , en moi le bon effet de mes travaux antérieurs. J'ai cultivé mon ame , et cette culture fait ma force et ma tranquillité. Je vous ouvre à tous mes bras ; vous y voilà tous les trois ; je vous sens , et vous me sentez de même.

L E T T R E I I I .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 7 brumaire an 2.

IL est huit heures du soir ; les verroux sont fermés sur moi ; mon lit de camp est dressé ; mais je ne m'y placerai qu'après avoir causé avec toi , ma chere fille. C'est un bon moyen pour me procurer un paisible sommeil. Il faut , autant qu'il est possible , en tous lieux , mais surtout en prison , ne s'endormir que sur de douces pensées.

Nous vivons séparés , il est vrai , et cette séparation est d'autant plus cruelle , que la cause en est injuste. Nous sommes même aussi loin l'un de l'autre , comme tu le dis fort bien , que s'il y avait entre nous mille lieues de distance ; et nous n'avons pour communiquer que l'aide du papier et de la plume. Cependant nous pourrions être encore plus malheureux ; et c'est un sujet d'actions de grace à rendre au sort qui nous laisse dans l'enceinte de la même ville , avec la permission d'écrire aussi souvent qu'il nous duit.

Ta maman chante tes louanges, et je fais chorus avec elle. Voilà, voilà ma véritable consolation; que dis-je? une grande jouissance pour ton pere. Tu me ressembleras donc, tu as besoin de circonstances extraordinaires pour te montrer telle que tu es. Mais, ma chere Minette, il faut, puisque tu es encore dans l'âge où l'on s'améliore, quand on le veut, il faut faire mieux que moi; le bonheur ne se compose que du tissu de tous les jours, et de tous les momens bien remplis. Il est trop vrai que j'ai souvent mérité ce mot si connu : *il fut brave un tel jour*. Quoique je me sois travaillé long-tems, j'ai cessé trop tôt mon ouvrage, surtout après ne l'avoir commencé que bien tard. Toi, tu es encore au matin de la vie, et c'est un avantage inappréciable : tu peux t'en promettre les plus heureux succès. D'ailleurs j'étais seul pour me réformer; et toi, tu as, au contraire, des aides et des soutiens dans tes parens et dans toutes les personnes qui t'environnent. Tous nos amis te voient avec le plus tendre intérêt. Tu sais bien de quel œil nous avons vu l'aloës, lorsqu'il a poussé sa belle tige, et qu'il a promis de fleurir cette année; nous allions épier chaque jour sa croissance, et nous nous disions : qu'il sera beau! Quel spectacle charmant, lorsqu'il se montrera

chargé de plus de mille fleurs ! Je n'ai pas besoin de te montrer l'autre terme de ma comparaison, tu le devines et tu entends mon silence.

Je ne laisserai point tes soins pour tes prisonniers sans récompense. Il y aurait de ma part injustice et ingratitude. Tu nous nourris à la brochette.

Mademoiselle est excellente cuisinière ; elle a beau dire qu'elle n'est qu'un faible lieutenant, je lui réponds, comme Pompée à Sertorius :

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée.

Ce que c'est que l'érudition ! la belle chose !

On ne s'attendait guère

A voir Ulysse en cette affaire.

Mais qu'on s'y attendît ou non, il n'en est pas moins vrai que tes potages gras ou maigres, tes ragouts et tes légumes, sont bons, très-bons, et que j'ai grand plaisir à les manger, soit pour moi-même, soit pour la main qui pense à moi en les assaisonnant. Les poètes, dit-on, ont la manie de vouloir tout ennoblir : en conséquence, en mangeant, hier dimanche, la soupe que tu nous avais envoyée, et dont nous faisons un grand éloge, ne me suis-je pas fourvoyé jusqu'à me rappeler la tragédie de Caliste, où une fille en pre-

nant une coupe empoisonnée que son père lui a apportée, s'écrie pour s'encourager à la boire.

Que sais-je! en préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs.

Mon imagination a parodié ces vers, et contre l'ordinaire, la parodie a fait naître des larmes. Adieu ma fille, ma fille bien aimée! jette-toi dans mes bras, et presse-toi sur mon cœur? c'est-là que tu trouveras toujours ton père. Embrasse le bon Emile et sa mère.

LETTRE IV.

EULALIE A SON PERE.

Ce 8 brumaire an 2.

LES malheureux ont donc quelquefois des instans de bonheur pour faire trêve à leurs maux ? J'en ai eu la preuve hier (1), et j'en rends mille actions de grâces à celui qui me l'a donnée. Que ce moment a été doux ! mais que la suite en a été pénible ! Les douces larmes qu'il m'a fait répandre sont bien payées par les regrets de n'avoir pu les prolonger. Quelle est donc cette force invisible qui fait qu'on cède, qu'on abandonne comme des insensibles tout ce qu'on a de plus cher ? On se désole, on pleure, on gémit, et on est là immobile : une main puissante et cachée vous retient. Vous voulez vous soulever, vous ne le pouvez pas ; vous redoublez d'efforts, c'est en vain. Je reconnais bien là la main de la cruelle nécessité. Elle commande, et vous obéissez. Voilà le sort de nous tous, pauvres humains ! Rien ne brisera jamais les chaînes dont elle nous tient accablés. Venez la *philosophie de papa* ? venez vous placer entre Minette et sa maman ? Ne les quittez pas ? Soyez

(1) Elle avait vu un instant son pere.

notre soutien contre les événemens et les assauts de notre vie agitée ? Vous n'étouffez pas sa sensibilité, sa tendresse pour sa femme, pour ses enfans ; vous la rendez seulement plus ferme, plus courageuse. Vous ne lui défendez pas de regretter ces chers objets, ni même de verser des larmes sur leur absence ; car vous êtes douce et amie de l'humanité. Mais vous nous montrerez, comme à lui, des motifs de consolation ; vous nous apprendrez à souffrir en silence, et à attendre la justice. Oui, mon cher papa, votre exemple nous servira. Malheur à celui qui ne profite pas, lorsqu'il le peut, des leçons d'un si bon maître, dont la conduite appuie les conseils !

Voilà un bien beau jour ! J'ai trouvé celui d'hier encore plus beau : si nous étions ensemble, n'irions-nous point au Jardin des Plantes ? Oh ! oui, sûrement, et nous en aurions rapporté quelques fleurs. Eh bien ! supposez, s'il est possible, que vous vous êtes promené avec Minette ce matin, que vous arrangez les plantes que vous avez cueillies avec elle, et qu'elle ne vous aide point à les arranger ? oubliez un instant Sainte-Pélagie ? venez dans votre cabinet ? asseyez-vous à votre bureau, et jouissez du plaisir que donne l'agréable occupation de la botanique ? Est-ce fait ? Il faut donc, me direz-vous, faire tous les frais de l'illusion ? Non, mon cher papa, je veux vous en épargner

une partie , et raccourcir un peu du chemin. Je vous envoie en conséquence , une petite boîte botanique , bien remplie ; du papier , des épingles , etc. , que ne puis-je réaliser le reste ? Vous savez assez que la plupart des hommes se paient soit en or , soit en flatteries , ou même , le plus souvent , avec tous les deux. Ces deux monnaies ont une valeur à-peu-près égale pour certains êtres ; elles en ont seulement plus ou moins , selon le caractère et l'espèce de ces êtres. Voici le fait. J'ai écrit un mot à Valois , ne pouvant aller moi-même au jardin des Plantes : une petite honnêteté par-ci , quelques caresses pour l'amour-propre par-là , ont fait l'affaire. La monnaie dont j'ai fait usage , a satisfait mon *galant jardinier* , comme je m'en suis aperçu par les beaux échantillons qu'il m'a envoyés. J'en ai arrangé plusieurs , et j'ai voulu qu'au moins un petit bouquet du parterre de Flore allât charmer et recréer une vue fatiguée de grilles et de verroux. Elles seront bien précieuses ces fleurs desséchées dans la cellule. Je ne les regarderai pas sans verser des larmes , et sans me dire , *papa les arrangea dans sa prison*. Ce souvenir alors n'aura plus d'amertume ; il ajoutera à la jouissance présente. Un jour , un jour viendra , il faut l'espérer , où tant de *couches* de malheur seront recouvertes par des *couches* multipliées de bonheur.

L E T T R E V.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 10 brumaire an 2.

V O I L A , ma chere Minette , l'expression de ma reconnaissance pour les soins aimables que tu prends de moi. Si j'habitais seul une cellule , le lendemain même de ton envoi , tu eusses reçu le mien ; mais logé où et avec qui je le suis , la journée n'est point à moi. Je n'ai de liberté d'esprit et de manoir que la nuit. Je souhaite que mon petit bouquet te fasse un plaisir égal au bonheur qui m'est arrivé avec ta corbeille de Flore. Il faut espérer qu'un jour nous aurons la douce satisfaction de verser des larmes de joie en songeant au malheur qui nous sépare aujourd'hui et qui n'existera plus alors.

Bonjour , ma chere fille , bonjour ! je t'embrasse de toute mon ame. Te souviens-tu de ces beaux vers que Ducis met dans la bouche d'Œdipe remerciant sa fille Antigone ?

Oui , tu seras toujours chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modele.

Tant qu'il existera des peres malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Tu vois que je m'en souviens, moi ; je les répète
souvent et je trouve un grand charme à les répéter.

N'oublie pas , je t'en prie , de m'acquitter en
partie de ce que je dois de reconnaissance aux
témoignages d'intérêt dont vous comble , ce me
semble, notre voisin du troisieme ? Comme tous les
gens de bien , il fait le bien sans retour sur lui-
même , et il a lui-même sa propre récompense ;
mais , parce que la vertu ne demande rien , ce n'est
pas une raison pour ne lui rien donner.

(La piece suivante était jointe à la lettre.)

A M A F I L L E.

De Sainte-Pélagie , le 1^{er} novembre 1793.

O vous ! en qui la nature déploie ,
Le jeu brillant des plus riches couleurs ;
Dans les ennuis où mon ame est en proie ,
A mon secours quelle main vous envoie ,
Êtres charmans , fraîches et tendres fleurs ?

Tant que Zéphir de sa féconde haleine
A varié les grâces du printems ,
Tant que l'épi s'est joué sur la plaine ,
Et que des fruits dont sa corbeille est pleine ,
Pomone encore a mûri les présens :

Libre d'errer dans l'empire de Flore ,
 D'en observer et les mœurs et les lois ,
 Vous m'avez vû , quand l'aube allait éclore ,
 Jusqu'à l'instant où tout se décolore ,
 Linnée en main , vous poursuivre à mon choix.

Quel charme pur ! quelles pures délices ,
 Vous répandiez sur mes rapides jours !
 J'étais heureux d'admirer vos caprices ,
 Et la corolle unie à vos calices ,
 Lit nuptial dressé pour vos amours.

J'étais heureux dans les bois solitaires ,
 Au bord des eaux , sur la croupe des monts ;
 J'étudiais vos traits , vos caractères ,
 De vos vertus je sondais les mystères ,
 Et pénétrais l'énigme de vos noms.

Que sais-je encore ! à l'aspect des prodiges ,
 Dont vous frappez les regards studieux ,
 L'ame livrée à d'innocens prestiges ,
 Je projetais , amoureux de vos tiges ,
 De vous chanter dans la langue des dieux.

Mais qui dira l'intime jouissance
 D'un cœur ouvert au plus doux des plaisirs ,
 Quand cette enfant qui me doit la naissance ,
 Ma fille encor dans l'âge d'innocence ,
 Par ses progrès devançait mes desirs ?

Elle était là , m'accompagnant sans cesse ,
 Cherchant , comptant vos pistils maternels ,
 Les séparant , par une heureuse adresse ,
 De l'étamine où mûrit la richesse ,
 L'amas doré des germes paternels.

Elle

Elle était là poursuivant la science,
De ses regards plus perçans que les miens,
Puis racontant, mais avec défiance,
Ce qu'avait vu sa jeune expérience,
Elle en semait nos doctes entretiens.

Ivre d'orgueil, ensemble et de tendresse,
Comme j'aimais à la suivre des yeux!
Dans mon délire, excusable faiblesse,
Je croyais voir, un jour, dans ma vieillesse,
De mon bonheur plus d'un pere envieux.

Ah! désormais sortez de ma mémoire,
Tableaux rians dont je ne jouis plus!
Tableaux cruels, vous m'invitiez à croire
Que mes plaisirs feraient un jour ma gloire;
Gloire, plaisirs, tous mes vœux sont déçus!

Voilà qu'aux goûts d'une innocente vie,
Un sort barbare a succédé pour moi.
Dans un donjon l'injustice me lie,
Et l'avenir sur mon ame flétrie,
Pese chargé d'un immobile effroi.

Quand du soleil la brillante lumiere
Me luit obscure à travers des barreaux,
Je vois pleurer la Vertu prisonniere;
Sous des verroux j'entends la nuit entiere
Des malheureux s'irriter de leurs maux.

Adieu! jardins dont j'espérais encore
Cueillir les dons; charmans jardins, adieu!
L'automne en vain de nouveau vous décore;
Loin des beautés que ses pas font éclore,
Il faut gémir dans cet horrible lieu.

Premiere partie.

B

Non, je renais à la vie, à l'étude.
 L'aimable aspect des branchages fleuris,
 Vient éclaircir ma noire solitude ;
 Ma fille a su dans sa sollicitude
 M'environner de ces rameaux chéris.

Sa piété naïve, ingénieuse,
 A trouvé l'art de corriger mon sort.
 Ces beaux *asters* à tête radieuse,
 Et cette *inule* à taille ambitieuse
 Vont sous mes doigts triompher de la mort.

Oh ! quand ces fleurs orneront le parterre
 Que la science ouvre aux plants desséchés,
 Oh ! puisse alors ma fille solitaire,
 Sur ces rameaux bienfaiteurs de son pere,
 Tenir par fois ses regards attachés !

Puis les baignant de ses pieuses larmes,
 Leur dire : « vous qu'en ma jeune saison
 » J'osai cueillir dans nos grands jours d'allarmes,
 » Je vous salue, ô fleurs de qui les charmes
 » Ont de mon pere adouci la prison. »

L E T T R E V I.

EULALIE A SON PERE.

Ce 12 brumaire an 2.

LES voilà donc ces fleurs attendues avec tant d'impatience et reçues avec tant de joie ! Ah ! mon cher papa , quelles douces larmes elles m'ont fait répandre ! que n'étiez-vous là pour les voir et les sentir inonder votre visage , et jouir de tout le bonheur que vous avez fait entrer dans mon ame ! C'était un mélange de tous les sentimens , une confusion inexplicable de joie , de regrets , de plaisir , d'amour , d'étonnement , d'admiration , de reconnaissance et d'attendrissement. Que vous me payez bien d'une petite attention que je n'ai point cherchée ; il est vrai , mon cœur l'avait trouvée tout-d'abord. Que pourrais-je donc faire pour montrer à papa que je sens tout ce qu'il a mis de tendresse pour moi dans son envoi délicieux ? Que veut-il de sa Minette ? Ah ! je le devine : sa bonté paternelle ne demande que ce qu'il a déjà , tout l'amour de sa fille. Oui , le meilleur des peres , vous aurez aussi la meilleure des filles.

B 2

L E T T R E V I I.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 16 brumaire an 2.

M O N petit envoi t'a donc fait plaisir , ma chere fille ? c'est surcroît de joie pour moi , c'est-à-dire que je suis également heureux et de ce que je reçois et de ce que je donne. J'étais présent à l'ouverture de mon paquet ; mon corps seul était resté à Sainte-Pélagie ; car pour mon ame , elle errait autout de vous , voyait vos larmes , les recueillait , y mêlait les siennes , et vous murmurait tout bas : je ne suis pas si malheureux , puisque je suis aimé. Oui , ma chere Minette , je reçois tes protestations , et les tiens aussi vraies que mon amour pour toi. Le malheur qui nous sépare , nous rejoint plus étroitement. C'est donc bien le cas de dire : le malheur est bon , non pas à quelque chose , mais à une grande et douce chose.

Ta maman me demande si je te permets de donner des copies de ces vers à nos amis qui te les demandent : Minette bien aimée , ces vers sont

bien de moi, mais puisqu'ils te plaisent, ils ne sont plus à moi. Tu les a faits, tiens; je n'ai plus rien à y prétendre.

Maintenant te voilà libre de disposer de ton petit bien à ta volonté. Si l'oncle d'amitié en veut sa part, il faut le prier de n'en être pas avare pour nos amis de Cernai : à la campagne, on n'est pas difficile, et on a pour ses amis l'indulgence des enfans pour leurs peres.

Je suis vivement touché du tendre intérêt qu'ils nous témoignent. Le malheur éloigne les ames communes; mais c'est l'aimant qui attire les ames honnêtes et sensibles; et quand l'attachement a subi cette épreuve, ma foi! dis-le lui? c'en est fait pour la vie.

Il faut prendre dans le corps de ma bibliotheque qui ferme ta chambre, le Voyage en Egypte, de Savary. Un artiste célèbre dans un art que tu aimes, le citoyen Robert, est ici. Il s'ennuie complètement; car un peintre ne peut pas travailler partout comme un homme de lettres. Il faut au premier de l'espace et du jour, deux petites nécessités de la vie dont nous n'avons pas ici notre suffisance. Il veut lire, ne pouvant peindre; et comme son imagination se plaît à errer à travers les ruines, à travers l'antiquité qu'il a si bien l'art d'animer et

d'éterniser , envoie-lui cette fameuse Egypte dont la vie passée se retrouve si bien dans Savary. Il faut , ma bonne amie , consoler le génie attristé. Les Goths et les Vandales ne connaissaient pas cette maxime de goût et de philosophie ; mais nous , mais toi , qui as appris à respecter la fleur de l'espece humaine , fais , par ta promptitude , hommage de ton admiration. Je serais même d'avis que tu ajoutasses un mot de ta main sur un papier adressé à cet honnête et grand artiste. Point d'effort pour cela ; laisse-toi aller , et tu iras bien.

Bonjour ! bonjour , ma chere Minette ! tu dois être aussi heureuse que notre position le comporte , puisque tous nos amis se louent si bien de toi. Continue , mon aimable enfant , continue ? l'amitié appelle l'amitié ; c'est un concert enchanteur quand chacun y fait bien sa partie.

 LETTRE VIII.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 16 brumaire an 2.

BONJOUR, ma bonne amie ! je n'étais pas bien hier, je n'étais pas bien avant-hier ; mais j'ai dormi et sué cette nuit, et je me trouve tout autre.

Tu as cru voir de la mélancolie en moi ; tu n'as pas bien jugé. Je crois que j'étais à mon ordinaire, même *en parlant d'automne, d'hiver et de plus encore*. En te quittant, j'ai pensé ainsi, je pense aujourd'hui de même ; car il me semble que, personne ne sortant de prison, l'intention du gouvernement est de nous retenir jusqu'à la paix. Je me suis arrangé en conséquence, c'est-à-dire, que j'ai appelé à moi tout mon courage pour ne point m'indigner de ce sort, si tel doit être le mien. En fait de malheur, il faut toujours caver au plus fort ; ce qui arrive de moins, paraît alors venir de Dieu et de grace. Cette philosophie me paraît bonne ; elle écarte le désespoir et

ne nuit pas pourtant aux efforts raisonnables qu'il est permis de faire pour sortir de mal.

L'hélianthemum indicum et l'*aster grandiflorus*, sont-ils bien conservés? je les recommande à Minette comme venus de sa main, et m'étant plus chers que le reste de notre herbier.

Adieu, mes bonnes amies! je m'occupe de vous toute la journée; je ne vous quitte pas plus que vous ne me quittez. Quand la maison sera-t-elle remplie? Je n'aime pas votre solitude.

Voilà qu'on appelle dans le corridor, à haute voix, le citoyen Roucher. Je te quitte, et je cours pour recevoir, plus que ma subsistance, tes lettres et celles de ma chère fille.

L E T T R E I X.

R O U C H E R A M^{me} L****

Ce 17 brumaire an 2.

J A I devancé vos conseils, ma bonne amie : l'ameublement chétif et sale de Sainte-Pélagie ne m'environne plus, ni le jour ni la nuit ; je dors dans un lit tout entier à moi. Quant à la bergère de crin dont vous me parlez, elle me serait agréable ; mais outre que je ne saurais où la placer pendant la nuit, elle me donnerait une très-mauvaise réputation de délicatesse et de luxe. Cet air est très-bon à éviter. C'est sagesse que de savoir s'abstenir. Je me suis procuré toutes les aisances qu'il est possible de se donner impunément, c'est-à-dire, sans offenser les yeux de personne. Il ne faut pas être si recherché, quand on est esclave et sous la main de la nécessité.

Vous vous trompez étrangement lorsque vous croyez que le calme de mes pensées et de mon maintien influe sur les âmes des prisonniers qui m'environnent : la tourbe des hommes est si loin

de ce genre de vertu ; elle a si peu appris à se travailler pour le malheur à venir , que lorsque le malheur arrive , chacun se jette la face contre terre , et ne voit pas ceux qui restent debout ; ou si on ose , de tems en tems , lever la tête et regarder , soyez sûre que l'attitude droite et ferme ne paraît qu'une folie , c'est-à-dire dans la langue des sots , de la philosophie ; et malheureusement à la honte de notre pauvre espece , il faut ranger dans le vulgaire des hommes , des hommes qui s'en croient bien éloignés. Croyez-moi , ma bonne amie , le courage d'esprit est infiniment rare. J'en ai la preuve cent fois répétée par jour. Donnez-moi tel homme qui dans la société a le verbe haut , la tête haute ? je l'enferme à Sainte-Pélagie , et ce ne sera plus qu'une poule mouillée , ne trouvant pas dans son gosier assez d'air même pour glapir.

L E T T R E X.

EULALIE A SON PERE.

Ce 17 brumaire an 2.

V O I C I, mon cher papa, le petit mot que vous m'avez demandé hier pour le citoyen Robert. Vous êtes la cause que je n'ai pas eu le plaisir de jaser avec vous. Vous voyez : vous n'avez qu'à commander. Il en sera toujours de même tant que je le pourrai. Vous allez, dans peu, je le prévois, me mettre en correspondance avec Sainte-Pélagie toute entière. Ecrire à papa le matin, le soir, toujours. Oh ! volontiers ! c'est là un de mes plus grands plaisirs ; mais à gens que je ne connais pas, je m'en passerais, si vous vouliez. Adieu, papa, adieu ! à demain ! du moins, je l'espère. Il ne faudra pas tous les jours écrire au citoyen Robert ; je dis cela gaîment au moins , car sa lettre ne m'a pas coûté. J'avais trop d'envie de vous montrer mon exacte obéissance pour qu'il en fût autrement ; d'ailleurs le sujet prêtait.

(La lettre suivante était renfermée dans celle-ci.)

AU CITOYEN ROBERT.

Vos pinceaux, Monsieur, ont excité souvent ma sentimentale, mais ignorante admiration. Combien de fois ai-je envié ce degré de savoir qui m'aurait mise à portée de les apprécier à leur juste valeur ! un peu de goût, peut-être aussi quelques dispositions pour cet art charmant que vous professez, ont été mes seuls guides. Le vrai talent trompe l'ignorance, je m'en suis apperçue. En contemplant l'ouvrage du génie, on croit savoir quelque chose ; mais bientôt on reconnaît l'illusion flatteuse, et la sotte vanité peut seule s'y méprendre.

Mon papa m'a appris hier que vous étiez son compagnon d'infortune ; il faut tenir compte à la destinée du peu de bien qu'elle nous fait, au milieu des maux dont elle nous comble. Je lui sais donc gré de vous avoir donné Sainte-Pélagie pour prison, au lieu de toute autre. En tous lieux, dans tous les tems, le génie s'entend avec le génie ; ils parlent une même langue, et quoique leur carrière soit différente, ils arrivent au même but. Vous me pardonnerez, sans doute aisément, Monsieur, l'éloge que je fais ici de mon père, si vous avez une fille. Je joins à cette lettre, faible témoi-

gnage du plaisir que j'ai éprouvé en regardant vos ouvrages, les Lettres sur l'Egypte, de M. Savary, que mon papa m'a demandées pour vous. Tandis que votre imagination accoutumée à réaliser si bien les objets, vous transportera dans ce pays, aujourd'hui le vaste tombeau de tant et tant de merveilles, au pied de ces masses, orgueilleuses rivales du tems, de ces pyramides, vieux ossements de l'antiquité; tandis que vous suivrez, pas à pas, l'auteur dans ses aimables et riantes excursions à Rosette, et dans les environs du Caire, vous oublierez un moment les verroux et les grilles de Sainte-Pélagie.

L E T T R E X I .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Du 18 brumaire an 2.

*B*ENÈ, *optimè! bravo, bravissimo! well, very well! bien, très-bien!* voilà, ma bonne et chère Minette, ce qu'en latin, italien, anglais, français, et dans toutes les langues, il faut dire de ta lettre au citoyen Robert. Il ne sera pas toujours ici, on le rendra sans doute un jour à son atelier, on rendra sans doute les pères à leurs filles; alors nous recueillerons les fruits d'un mot adressé à propos, d'un mot qui serait flatteur dans toutes les positions; mais qui, dans une prison, a un charme de plus, celui de consoler. Souviens-toi, dans tous les instans de ta vie, que l'homme de génie, l'homme à talent trouve la récompense la plus douce de ses travaux dans l'accueil distingué que lui font les âmes placées au-dessus de la foule? On ne cultive les arts que pour se tirer du milieu de cette foule. L'argent d'abord, disent les hommes communs; l'argent après l'honneur, disent les

vrais élus de ce monde ; et les grands hommes dans tous les genres , sont ces élus.

Quand je te prie de faire quelque chose , sois sûre qu'elle n'est jamais au-dessus de tes forces ; tu feras même tout ce que tu voudras , quand tu voudras bien. Ce n'est point pour te nourrir d'un sot orgueil que ton pere te parle ainsi. Oh , non ! je sais trop que les bonnes qualités pour se montrer dans leur plus beau jour , doivent se montrer dans le cadre de la modestie ; et j'ai vu avec plaisir que nos amis remarquaient que les tiennes n'en sortaient pas. Mais je cherche à te guérir d'une défiance , qui dans d'autres , naît de la paresse , et qui , dans toi , pourrait bien venir de ce que tu n'as pas encore assez essayé ton esprit. Il y a , dans Virgile , une belle maxime , qui est une révélation du cœur humain.

Possunt , quia posse videntur.

Ces quatre mots signifient :

Ils peuvent , parce qu'ils croient pouvoir.

Tu reconnaîtras souvent cette vérité par toi-même , sur les autres et sur toi ; oui , sur toi. Tu n'as besoin que de te laisser aller , à la vérité , en continuant à travailler , à réfléchir , à comparer ,

à meubler ton esprit de pensées de grands hommes, et à nourrir ton cœur des principes de la vraie morale.

Madame D***** m'écrit que mon malheur t'a grandement profité; me voilà donc obligé de dire: sois béni, ô bienheureux malheur! quel pere n'achèterait point à ce prix le perfectionnement de ses enfans?

Toute ma petite indisposition est passée; me voilà tel que j'étais il y a cinq jours, plus de malaise, plus d'ennui, ou de mélancolie; peu de personnes ici jouissent d'une égale tranquillité d'esprit.

Dis, je t'en prie, à la nourrice des prisonniers qu'il en est deux, et je ne suis pas de ce nombre, qui mangent fort, et ont toujours envie de manger. Quand arrivent deux heures, il est plaisant de les voir aller, venir, puis se placer aux grilles en vedette, pour épier la bienheureuse vision du panier. Tu ne peux pas faire l'impossible, je le sais, aussi je n'en parle point pour t'aiguillonner; je rapporte un fait qui sert à te mettre plus en communication avec ceux que tu nourris.

LETTRE

 LETTRE XII.

EULALIE A SON PERE.

Du 19 brumaire an 2.

JE ne m'y reconnais plus ; quelle est donc , mon
 cher papa , cette Sainte-Pélagie où l'on trouve des
 fleurs et des fruits tels qu'on n'en voit point dans
 nos champs ? Je vois bien le parterre , mais la
 treille , je ne la vois point. N'importe ! les muscats
 sont très-bons ; tout amour , toute reconnaissance
 à la main excellente qui les a envoyés ! je laisse la
 treille et je reviens au parterre. J'étais si étourdie ,
 si enchantée , si touchée , si étonnée , si trans-
 portée de mon bouquet (1) , que je n'ai pu d'abord
 que le sentir et respirer ses esprits bienfaiteurs ,
 sans admirer , pour ainsi dire , toutes ses beautés.
 C'était une confusion dans mon pauvre cœur , dans
 ma cervelle , dans toute ma personne enfin ! j'avais
 tout senti , sans rien voir. Maintenant que me voilà
 un peu plus tranquille , je contemple , j'examine ,

 (1) Allusion à la piece de vers.

Premiere partie.

j'admire, je me récrie à mon aise, je détaille avec plaisir, je jouis paisiblement de la fraîcheur de ces belles fleurs; plus je les vois, plus je leur trouve de charme, de ce charme doux et pénétrant dont leur auteur les a imprégnées en les formant, et qui en s'insinuant dans l'ame, y laisse *un non sochè di soavissimo, di grato, di molle, del quale l'effetto è di trovarsi bene e felici.*

Vous me demandez les raisons qui vous ont déterminé à des changemens. Savez-vous que je suis fiere de cette demande? Pour y répondre, j'ai recours à la réflexion et à mon pauvre esprit; car mon cœur est nul dans cette affaire. D'après lui, tout était bien, plus que bien. Avec ma réflexion donc, je vois, etc.

Comme nous avons présenté au lecteur la piece avec les corrections, nous supprimons la suite de cette lettre, qui devient sans intérêt.

L E T T R E X I I I .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 20 brumaire an 2.

T O N goût devine à merveille le mien , ma chere fille ; tu me l'as prouvé par le compte que tu m'as rendu des vers corrigés , que je t'ai adressés. Il est impossible d'entrer plus avant dans les pensées , et surtout dans le faire d'un auteur.

Mademoiselle parle harmonie , élégance ; mademoiselle distribue en souverain juge les qualifications de prosaïque , de poétique ; mademoiselle va même jusqu'à sentir la coupe savante des vers ; et quand elle a mis le doigt sur toutes les plaies , mademoiselle , avec un petit ton doux et modeste , vous demande si elle a bien vu , si elle a atteint juste. Oh ! oui , sans doute , il faut en passer par votre jugement , etc.

Aujourd'hui c'est peu de faire bien , tu dois arriver au mieux , et cela pour moi , ton pere. Je me pare de tes bonnes qualités. *Quando ciascun ti vedrà ornata di tutte le cose ch'abbelliscono le donne ,*

*io diro , chetamente , in me stesso : O me padre felice !
che posso io più bramar !*

Je te charge , ma chere Minette , de distribuer à tous nos amis et connaissances les expressions de mes sentimens. Tu sais ce qui se passe dans mon intérieur pour eux , et il ne te sera pas difficile de le leur traduire. Souvent le traducteur embellit son original ; et c'est , Mademoiselle , le petit service que j'attends de vous. En attendant , cent embrassemens partent d'ici , et vont chercher maman et sa fille , c'est bien la mienne aussi , et le bambin.

P. S. Demain point de comestibles nouveaux ; demain jour de fête pour moi ; demain *je dine en ville : oui , en ville* ; du n° 31 où je loge , j'irai au n° 28 , où habite le citoyen Lamothe , à six pas , dans le même corridor.

L E T T R E X I V .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 21 brumaire an 2.

ME voilà pleinement refait ; j'ai dormi neuf heures de suite. Je te prie, ma bonne amie, de ne point t'inquiéter de l'inaction à laquelle je te condamne. Quant au mémoire, ne te tourmente pas ; rien ne presse... j'ai de grandes raisons pour le faire lentement, à tête reposée. Je ne veux rien dire de trop ; je ne veux rien oublier. Toute démarche aujourd'hui serait précocce. Crois-moi, je sais ce que je fais. Que les autres s'agitent comme ils l'entendent, à eux permis ; je souhaite même qu'ils réussissent ; mais leur position et la mienne ne se ressemblent pas. Les obstacles qu'ils ont à franchir peuvent n'être rien ; mais, moi, j'en ai bien d'autres ; et puis il est des âmes qui n'ont pas la même manière de sentir. Lâcheté, platitude ou bassesse, tout leur est égal, pourvu qu'elles arrivent. J'ai tenu jusqu'ici le sentier de

l'honneur, et je ne dévierai pas ; c'est ton avis aussi ; souffrons donc avec courage ?

Toujours la mer n'est pas en butte
Au ravage des aquilons.

Adieu, mes infortunées, mes bonnes amies ! adieu ! Il ne me reste pas la moindre trace de l'indisposition qui vous avait si fort allarmées, et sur laquelle vous bâtissiez déjà, ou le désespoir, ou la maladie ; ni l'un ni l'autre ne m'ont approché. Du reste, en pensant à vous, il est impossible qu'il ne me survienne point quelquefois de pénibles regrets.

Bonjour, ma bonne amie ! bonjour, ma chère Minette ! Aimez-moi bien, et dites-vous : » notre ami est aussi tranquille, qu'il est donné de l'être à la créature humaine, loin d'une femme et d'enfans bien aimés. »

L E T T R E X V.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 22 brumaire , an 2.

U N , deux , trois siècles écoulés , ma chere fille , depuis que je te dois une lettre. Il est donc bien tems que j'acquitte ma dette. Toi , as-tu satisfait à celle que tu avais contractée ? Je sais à la vérité que le nouvel emploi que tu fais de tes momens en faveur de tes prisonniers , te consomme beaucoup de tems , depuis huit jours surtout , que tu t'es efforcée de tenir leur nourriture prête pour deux heures. Je t'aiguillonnais bien malgré moi , assuré que ton amitié pour moi te tenait sans cesse en haleine ; mais je souffrais tant de voir un malheureux estomac crier sans cesse la faim , que tu ne dois pas être étonnée de mes demandes réitérées ; te voilà dès ce jour rendue à plus de liberté. Quand les envois arriveront , ils seront bien reçus à quelque heure qu'ils arrivent. J'espere que tes soins ne te fatiguent pas trop. Maman , aujourd'hui mieux portante , te soulagera si tu as besoin de quelque repos.

J'ai dit hier que je ne voulais rien de nouveau pour aujourd'hui ; j'en dis autant aujourd'hui pour demain. Demain je dîne seul, et mes provisions seront bien au-delà de mes besoins. Ainsi voilà deux jours de loisir pour ma chère Minette. Papa lui donne *campos*, mais on m'écrit ; nul jour de grace, pour les nouvelles de ma famille.

Dans quelques jours vous pourrez m'amener le bon Emile. On ne nous refuse pas de nous laisser voir nos enfans en bas âge, je le garderai jusqu'à quatre heures de l'après midi ; attendu que rien ne sort plus d'ici après quatre heures et demie. Je voudrais bien aussi, mais pour un seul jour, que ma Minette fût au même âge. J'aurais le plaisir de les serrer tous les deux dans mes bras. C'est une rude et douloureuse privation que celle dont je suis ici grévé. J'y pense plus que je ne le voudrais pour alléger le poids des verroux, et éclaircir la noirceur des grilles.

Ta maman paraît vouloir te suivre comme tu as suivi ton oncle (1), il faut, ma chère fille, vous

(1) La femme de Roucher voulait alors, pour entrevoir un moment son mari, tenter les mêmes moyens qui peu de tems auparavant avaient réussi à sa fille. Elle et son oncle, à force d'argent, étaient parvenus jusqu'à la chambre du prisonnier de Sainte-Pélagie.

bien armer pour cela l'une et l'autre de courage et de fermeté. C'est à toi que je recommande de tempérer l'excès de sa sensibilité. Jette-moi à la journée de l'eau sur son imagination qui la dévore. Elle a bien assez de la vivacité de son cœur, sans qu'encore elle aille accroître notre malheur en se le figurant plus insupportable pour moi, qu'il ne l'est dans la réalité; puisque te voilà perfectionnée, je te donne occasion d'en faire preuve. Sois la bienfaitrice de maman ainsi que de papa. Bonjour, ma chere fille! je n'ai pas besoin de te dire comme je t'aime. Je défie tous les cœurs de peres; mais aussi tous les peres n'ont point une Minette.

L E T T R E X V I.

R O U C H E R A S A F E M M E.

Ce 24 brumaire, an 2.

MA translation du premier au second n'a rien dérangé (1); ce qui était, est encore. Ainsi te voilà satisfaite, ma bonne amie, et Minette peut en conséquence diriger sa mere. Mais prends y garde; as-tu l'ame assez forte? car il serait cruel de succomber. Je t'exhorte au courage.

Je viens d'adresser mes stances sur les fleurs à la citoyenne de Bonneuil qui me les a demandées.

Tu sauras au premier jour toutes mes raisons pour te condamner à l'inactivité dont tu gémis;

(1) Roucher, depuis son arrivée à Sainte-Pélagie, logeait au premier étage n° 31; mais il venait alors de recevoir l'ordre de demeurer au second. Sa femme craignait que ce déménagement ne nuisît aux mesures qu'elle avait prises pour le voir.

tu les sauras déduites par le menu, et tu consentiras alors plus volontiers à rester inactive.

J'ai un projet de quelques vers au citoyen Robert. Minette et son intérêt me poussent, et ce motif ne me nuira pas lors de la composition. Vous serez les premiers dans ma confiance. Je ne suis pas fâché de marquer ma carrière littéraire par l'époque de mon emprisonnement. Quand mes enfans jouiront du spectacle de la liberté consolidée, et que je ne serai plus avec eux, ils liront mes vers et s'attendriront encore sur leur pere injustement détenu.

L E T T R E X V I I .

E U L A L I E A S O N P E R E .

Ce 25 brumaire an 2.

Vous savez qu'Emile n'est plus avec nous. J'aurais mieux aimé qu'il restât ici ; mais la campagne est belle , et il faut aimer les gens plutôt pour eux que pour soi. Maman a donc mis le bambin en possession de tout le bonheur dont un enfant puisse jouir. Le voilà lâché au milieu des champs , bien content , je vous assure , d'être avec *tous ses amis*. Je le vois d'ici courir et s'en donner dans le jardin. Peut-être que si les poires et les raisins pendaient encore aux branches , notre petit citoyen n'aurait pas gardé tout le *respect dû aux propriétés* ; mais graces à la saison , je ne vois rien qui l'empêche d'être honnête homme. Ainsi point de soucis , point de grandes , point de tentations , point de remords , point de chagrins ; tout bonheur , toute joie , toute santé , voilà le sort de notre petit drôle.

Parlons de nos affaires particulieres. Je suis au

désespoir d'avoir été prévenue. Maudite langue ! toi , qui parle si souvent mal-à-propos , d'être restée muette quand il ne le fallait pas ! Imaginez-vous , mon papa , quelque chose de plus contra-riant que de s'entendre demander une chose qu'on allait offrir ? (1) Vous êtes au fait sans doute. Dans tout ceci mon amour-propre est bien coupable ; il m'a fermé la bouche et présenté M. Robert en épou-vantail. La sorte chose , quand j'y réfléchis , que cet amour-propre ; il est la cause de bien des sottises ; témoin celle-ci. Tout est dit maintenant , je vais chercher à la réparer. Peut-être se trouvera-t-il une occasion d'être friponne à mon tour et de prévenir *l'escroqueur d'idées*.

Adieu , papa ! quand serons-nous réunis ? Je ne vois pas partir le dîner que je n'aie envie de le suivre , d'entrer avec lui et de le manger avec vous. Du courage ! de la patience surtout ! Je me dis cela , je me le répète et , *poco a poco* , je me sens devenir plus raisonnable.

(1) Roucher venait de demander à sa fille un de ses dessins pour en orner sa cellule.

L E T T R E X V I I I .

R O U C H E R A M. D E S * * * * *.

Ce 27 brumaire an 2.

J'APPRENDS, mon ami, que vous n'êtes pas à la campagne. Des affaires indispensables vous retiennent à Paris? Je vous plains. Paris et des affaires! en voilà plus qu'il n'en faut pour celui qui aime l'humanité et l'étude. Il se pourrait même que vous fussiez presque aussi à plaindre que moi. Je ne veux pas dire cependant que je m'accoutume volontiers à l'injustice: oh! non, c'est un poids qui n'est pas fait pour mes épaules. Je parviens sans doute à le soulever quelquefois; mais bientôt après il retombe. C'est le rocher de Sysippe, le tonneau des Danaïdes, il faut sans cesse recommencer, sans pourtant avoir jamais fini. Je trouverais bien du soulagement dans les travaux littéraires, si j'avais la facilité locale de m'y livrer tout entier. Mais que puis-je faire sur un étroit espace de huit pieds carré, forcé de l'habiter avec un individu,

malheureux compagnon d'infortune ? Nous n'avons l'un avec l'autre d'autre ressemblance que le malheur ; dans tout le reste, aussi éloignés que les pôles le sont de l'équateur ; lui, croyant à Jésus, à Marie, aux benoîts Saints du paradis, et à tous les *GAUDÉ* dont on avait farci à Nevers la tête de Vert-vert, et par une suite nécessaire proscrivant tout, maudissant tout, depuis Alpha jusqu'à Oméga ; croyant de plus à l'alchimie, au grand-œuvre, à la pierre philosophale, dont il me paraît en effet que son gousset aurait besoin, pour l'y substituer au diable de Rabelais. Enfin, et c'est là mon supplice de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instans, enfin, dis-je, ressemblant, dans toute sa personne, à un vieux *antiphonaire* de village,

Dont la crasse aurait fait une étoffe en glacié.

Mon ami, si jamais pour vous venger d'un grand outrage, vous invoquez contre un méchant un supplice au-dessus des forces humaines, faites d'abord que votre ennemi me ressemble ; et puis, sans vous creuser la tête, obtenez seulement de quelque comité révolutionnaire, que votre homme prenne ma place ; le mien fera votre affaire, de manière que vous n'aurez plus à vous inquiéter de

rien. Ah ! Sainte-Pélagie ! Sainte-Pélagie ! vous êtes une sale demoiselle. Toutes les sortes de préjugés sont insupportables à l'ombre ; mais à la crasse, c'est pis encore. Je terminerai, mon ami, ma longue complainte par vous rappeler ce vers de Virgile :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Je vous embrasse et vous remercie ; non, je ne vous remercie pas ; n'est-il pas tout simple que vous me regrettiez ? l'amitié n'est pas là pour rien. Le mot de Montaigne, mon ami, le mot de Montaigne :

C'est que c'était lui, c'est que c'était moi.

LETTRE

LETTRE XIX.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 4 frimaire an 2, à huit heures du soir.

MAIS il fallait m'avertir quelques jours d'avance de ne pas te deviner, ma chere fille, et j'aurais retenu ma pensée et ma plume; *j'avais bien quelque velléité de croire qu'il serait possible qu'un jour il m'arrivât quelque chose de ta façon.* Tu vois dans quel lointain j'apercevais, ou plutôt j'entre-voyais tes présens. Il n'est donc pas étonnant que j'aie cessé de les regarder, et que tout bonnement je me sois mis à te les demander sans détour. Aujourd'hui que tu me les as promis, je les attends, et même dans un prochain délai. Tu sais le sonnet ridicule de la comédie :

Belle Philis, on désespere,
Alors qu'on espere toujours.

Les lettres sur l'Egypte sont lues, et je crois qu'elles ont fait travailler l'imagination et le crayon du citoyen Robert. S'il pouvait obtenir ici une

Premiere partie.

D

petite place où il pût être seul, il peindrait, et ferait encore de belles et grandes choses. Bon-soir, ma bien aimée Minette ! bon-soir, ma fille ! Je viens de prendre mon baume de sommeil. Je finis ici et vais me coucher.

P. S. Ne m'écris plus, je t'en prie, sur de vilain papier; tes lettres ressemblent à des chiffons, et elles en sont bien loin.

Bon-jour, ma bonne et tendre Minette ! embrasse ta maman et Emile de bon cœur pour nous deux ; je te rendrai toutes ces avances. Voilà un jour qui n'est pas beau, c'est juste comme il le faut à des prisonniers pour qu'il y ait unité de ton dans les couleurs.

L E T T R E X X .

E U L A L I E À S O N P È R E .

Ce 6 frimaire an 2.

E N C O R E un vilain jour ! Je laisse aux heureux à dire le beau jour ; pour moi , je ne puis ainsi tronquer la signification des mots. Beau jour ne sera point dans mon dictionnaire , tant que durera une séparation aussi cruelle. Qu'il vienne donc le moment où je lui donnerai son acception propre. Le cœur a quelquefois plus de raison que l'esprit. La sensibilité de l'un l'emporte en délicatesse de nuances sur la sagacité et même sur la finesse de l'autre. On sent avec le premier , avec l'autre on juge. Les objets sont pour ainsi dire palpables par le sentiment ; ils le frappent directement , sans intermédiaire ; l'esprit au contraire calcule , et s'il arrive au même but , c'est le plus souvent après un travail pénible , et par des voies détournées.

Mais ne me voilà-t-il pas tout à travers des pensées et des idées auxquelles je suis sûre que vous

ne comprendrez rien. Je ne puis m'exprimer toujours comme je le voudrais. Plus je cherche à démailloter mes réflexions, plus je trouve qu'elles sont *intricate*.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Oh! je m'y attendais bien que vous alliez les citer ces vers. Par quelle bizarrerie ont-ils toujours menti avec moi? Toujours, je me trompe; il est des occasions où j'ai reconnu la vérité de cette maxime, et l'occasion n'est pas difficile à deviner, et Minette bégayât-elle encore cent fois davantage, alors elle s'énoncera clairement et se fera entendre, comme elle le desire. Eh! puis d'ailleurs, les oreilles d'un pere sont faites pour le langage de sa fille.

L E T T R E X X I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 7 frimaire an 2.

Tu ne peux voir ma cellule, et tu veux la connaître (1). Je vais essayer de te la montrer. Sept pieds de large sur huit de longueur, encore ces sept pieds sont-ils échancrés du côté de la porte, ce qui rend impossible le placement d'un second lit. Ainsi me voilà seul et satisfait d'être seul. Je t'écris; il y a bien long-tems que je n'ai joui de mes pensées solitaires. Toujours interrompu quand je ne voulais pas parler, toujours interpellé quand je ne voulais pas répondre. Mon Dieu! que c'est une pénible chose que d'être à côté d'un galant homme qui ne veut pas se taire. Je guêtais depuis plus de cinq semaines la chambre que j'ai. Elle m'est échue, et je m'y trouve aussi bien qu'on peut se trouver en prison. Je craignais un peu de fraîcheur, car je suis au rez-de-chaussée; mais

(1) C'était une nouvelle cellule à un seul lit, au rez-de-chaussée.

j'avais tort. Je n'aurai pas même besoin de mon roulant. Je suis pavé en pierres de dalles; mes murs sont blancs comme la neige; nul insecte, nulle ordure, ma chambre ressemble à mon lit. J'y dormirai bien, proprement et sainement. Tu vois, j'entre dans tes pensées. Je te place dans mon étroit manoir, et t'en montre toutes les richesses, les magnificences. Je t'ai demandé une chaise de paille; je t'en demande deux; j'ai place pour elles, et mon lit est trop haut aujourd'hui pour que j'en fasse, comme auparavant, un canapé aux visitans. Je t'ai dit que j'allais manger seul; mais je crains un peu cette solitude de table, parce qu'alors on mange ou trop, ou trop peu. J'ai proposé, en conséquence, à M. Chabroud de faire table avec moi, et il l'a accepté volontiers.

Voilà ton envoi; bon-jour, ma bonne amie! Je t'embrasse, j'embrasse mes chers enfans.

L E T T R E X X I I .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 9 frimaire an 2 , à neuf heures du soir.

J' A I donc eu le plaisir de te voir ce matin, ma chere fille; j'ai été assez content de ton air de santé. As-tu senti mes embrassemens qui passaient à travers ces vilains barreaux, et qui sont allés te chercher? Ma tendre Minette, oh! j'ai bien senti les tiens. Mais que vous vous êtes retirées vite! Je voulais vous voir encore, vous dire ce que vous savez, mais ce que l'on se fait un bonheur d'entendre et de répéter. J'ai trouvé à ta maman un air un peu défait. Minette, je te la recommande; je la livre à tes soins. Tu es là pour me remplacer, et je suis bien sûr que tu remplis religieusement ce devoir. Toutes les lettres que j'ai reçues m'ont rendu un compte si satisfaisant, si doux, qu'en pensant à toi, je ne t'appelle plus que mon Antigone. Mes yeux s'humectent de larmes à ce nom, et je ne céderais pour rien le charme que j'y trouve attaché. Aimable enfant, qui me

fais aimer l'injustice qui m'emprisonne, puisqu'elle m'a valu un développement rapide de vertus et de qualités en toi, fortifie-toi de jour en jour, par l'exercice, dans l'habitude des perfections. Tu seras une femme dont les personnes d'esprit aimeront l'esprit; mais ce qui vaut cent fois mieux encore, les âmes honnêtes, bonnes et sensibles, se trouveront bien de commercer avec la tienne; parce que ces âmes là aiment leurs semblables. Avoue qu'il y a à cette existence morale des jouissances dont aucune autre n'approche. Tu sens aujourd'hui la vérité de ces beaux vers du bon homme, dans la fable de Philémon et de Baucis.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux, etc.

C'est en nous qu'est la source des plus pures délices, c'est dans le témoignage que nous rend la conscience que nous ne sommes ni au dessus, ni au-dessous des événemens, et que notre âme n'a pas été prise par eux au dépourvu. Ce *bel Aster à tête radieuse*, est donc bien conservé? Je ne puis assez te dire combien je souhaite qu'il soit l'une de nos plantes les mieux colorées. Emile m'a demandé avant de partir: n'as-tu pas dans ton porte-

fenille, la *Femme personnelle* de ma sœur (1)? — Non, mon fils. — Elle l'a cherchée partout et ne l'a pas trouvée. — Mon fils, ta sœur la trouvera là où elle l'avait trouvée, et l'en tirera en meilleur état. Je ne pouvais mieux répondre, et je suis bien sûr que je n'ai pas menti. Mentir à un enfant ! oh Dieu ! c'est un crime ; ma chère fille l'écartera de moi.

Bon-soir, ma chère bonne et tendre fille ! bon-soir ! tu vas te coucher sans doute ; voilà dix heures. Pense à moi en t'endormant et en t'éveillant, ce ne sera que me répondre.

(1) Portrait dans le genre de Labruyere.

L E T T R E X X I I I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 9 frimaire an 2 , à dix heures du soir,

N E crains pour moi ni froid ni humidité , ma bonne amie ? bien vêtu des pieds à la tête , toujours dans un réduit peu grand , mais assez élevé , et dans un air que mon *roulant* tient à une douce température , je suis encore à m'apercevoir qu'il fasse un tems froid et neigeux. Je te remercie de la promptitude de tes envois ; je n'ai que le tems de desirer , et sitôt que j'ai dit , je suis satisfait. Me voilà maintenant aussi bien qu'il soit permis de l'être , lorsque ne l'ayant pas mérité , on regrette la présence journaliere de sa femme , de ses enfans et de ses amis.

Emile est toujours charmant ; il plaît à tout le monde. Hier , il a été salué , caressé , baisé par le ci-devant comte d'Estaing , le vainqueur de la Grenade. C'est un homme de grande taille , plutôt élancé que gros , âgé de soixante-quatre ans ; il a bien l'air simple à-la-fois et noble d'un héros. Il

faut que mon Emile se souvienne, pour le redire un jour à nos petits enfans, qu'à l'âge de quatre ans et demi, il a vu, à Sainte-Pélagie, prisonniers avec papa Roucher, d'Estaing, Biron et Robert. Je voudrais que Minette, dans sa première lettre, me dît quelque chose sur cette association fortuite; mais principalement sur cet ex-vice-amiral de France, aujourd'hui, malgré ses brillans lauriers qu'a pleurés l'Angleterre, frappé de la foudre populaire, et peut-être aussi grand dans son calme modeste à Sainte-Pélagie, qu'il l'était sur son bord amiral et devant la Grenade, dans son audace guerrière, et dans sa soif de gloire. Engage l'oncle d'amitié à parler des exploits militaires de d'Estaing devant Minette. Ce vieillard, avec une grace vraiment touchante, m'a demandé la permission d'aller me visiter dans ma cellule. Je lui ai répondu que c'était à moi à lui porter mon hommage chez lui, car c'est d'un œil religieux qu'on regarde un grand chêne frappé de la foudre. Bon-jour à tous!

L E T T R E X X I V .

E U L A L I E A S O N P E R E .

Ce 10 frimaire an 2.

LE pauvre heureux ! il a embrassé son papa ; il a dîné avec lui ; il a pu lui prodiguer de consolantes caresses , lui parler , l'écouter , le voir à son aise , le posséder tout entier ! et moi , on m'a laissé à peine le tems de l'entrevoir , et d'entendre cette voix qui est toujours là au fond de mon cœur ! Elle y retentit sans cesse. Oh ! combien j'ai envié sa journée et le bonheur qu'elle contenait. Ma jalousie , il m'est bien ici permis d'en avoir , m'a fait regarder ce bonheur dont était en possession notre petit Emile , comme du bien perdu , pour lui s'entend , car tous deux , nous sommes vos bien aimés , et si je ne pensais qu'à vous , je ne porterais nulle envie à mon *heureux cadet*. Quoi qu'il en soit , je céderais bien mon droit d'aînesse , d'âge seulement , pour celui de la raison , non. Je voudrais , petite comme lui , sentir , grande comme je suis , et pouvoir con-

naître tout le prix de l'enfance et des privilèges
qui y sont attachés. Il est inappréciable celui qui
permet exclusivement d'aller trouver un pere au
fond d'une prison, de franchir le seuil de cette
porte, fermée à une femme, à une fille, et de
voler dans les bras de celui qui les tend, mais
en vain, aux êtres malheureux dont il est séparé.
Je me trompe quand je dis qu'il est inappréciable
ce privilege; je l'apprécie bien, moi, et toutes
les filles tendres et sensibles l'apprécieront de
même.

L E T T R E X X V .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 12 frimaire l'an 2 , neuf heures du soir.

T E S lettres me donnent d'heureux momens ,
ma chere et tendre Minette. Je jouis des sentimens
nouveaux de ton cœur , du développement de tes
pensées , et de l'habit qu'elles reçoivent de ton
style. Si je ne connaissais pas ton laisser-aller ,
je te dirais de t'abandonner à une certaine négli-
gence qui embellit d'autant plus qu'elle ne cherche
pas à embellir. Ce vers charmant du Tasse , que
tu as si ingénieusement appliqué à l'Arioste :

Le negligenzie sue sono artifici.

Et cet autre de Gresset , dans le Méchant ,

L'esprit qu'on veut avoir , gâte celui qu'on a.

Ces deux vers valent , à eux seuls , une rhétorique
entiere.

Tu sembles te l'être dit à toi-même , et j'en
trouve souvent , comme la preuve , dans tes lettres ,

dans ces expressions heureuses qui tombent sans effort de ta plume : *je me creuse le cœur ; le pauvre heureux ! vous êtes tout mon savoir*, etc. Madame de Sévigné ne dit pas d'un ton plus original ; à la vérité , tu n'es pas toujours de la même force ; elle-même ne l'est pas non plus , j'en conviens , mais sa maniere est toujours naturelle , facile , coulante ; nulle recherche , nulle contrainte , rarement de la métaphysique , ou si elle en fait , c'est sans cesser d'être claire , simple ; et comme elle ne s'y perd pas , on l'y suit sans peine.

Ainsi pour te fortifier dans le talent épistolaire , je te conseille de ne plus passer un seul jour sans lire une ou deux lettres de cette femme charmante. Tu n'oublieras pas sans doute d'observer par quel art naturel , par quelles formes neuves et naïves , elle donne un charme inexprimable à ses pensées , aux mouvemens de son ame , à ses récits de commérage , à la nouvelle du quartier , quelquefois à des riens.

C'est-là son caractere distinctif , *peculiar tincture of his mind , his ruling passion*. Il est impossible qu'elle se soit présentée sous d'autres traits à ma Minette. Eh ! bien , tu me feras part de tes appercevances dans la première que tu me répondras. Je suis bien aise ou d'ajouter à mes

idées, ou de réformer les tiennes. Tout est commun aujourd'hui entre ma chere fille et moi, et l'un par l'autre nous devons faire merveille. Je te recommanderais bien encore de lire tous les jours quelques pages de Labruyere. Il y a un an que tu ne te lassais pas d'admirer la savante originalité du style de ce maître. Aujourd'hui que ta tête est plus riche d'idées et de réflexions, tu sentiras plus vivement le mérite de ce scrutateur de l'homme. Mais Labruyere abonde en *portraits*, et je craindrais que mademoiselle ne regardât ce conseil comme une demande indirecte du portrait que tant je desire. Non, je n'en ferai rien; point d'indiscrétion. Ami Roucher, il faut du tems pour les chefs-d'œuvre. Vous, qui relisez le voyage de Dupaty, vous y voyez que Saint-Pierre de Rome n'a pas été l'œuvre de quelques mois; il y a, dans Saint-Pierre de Rome, deux années de la vie de Michel-Ange.

En attendant, envoie-moi ton cahier d'Histoire universelle; en attendant je t'embrasse; toujours en attendant regarde-toi passer? c'est le plus sûr moyen de réformer son allure dans ses défauts. Adieu, ma chere Minette! je te souhaite un long et doux sommeil.

LETTRE

L E T T R E X X V I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 13 frimaire an 2 , à neuf heures du soir.

T u as bien raison, ma bonne amie; on me calomnie. Non, je ne suis ni auteur ni colporteur des pétitions des vingt et huit mille. Je ne suis point fondateur des clubs de la Sainte-Chapelle et de Montaigu. J'autorise tous mes amis à donner, à ce sujet, tous les démentis les plus formels. Ils peuvent ajouter même de ma part, que, si tout cela était vrai, je ne le nierais point, parce qu'il n'est ni dans mon caractère, ni dans mes principes de dire non pour oui, ni oui pour non. Je porterais ma tête à l'échafaud, plutôt que de trahir la vérité et me déshonorer par un mensonge. Mais, ma bonne amie, ne nous occupons point de ces calomnies en ce moment. Le jour viendra de les détruire, s'il faut les combattre. Jusques-là, sachons, toi et moi, souffrir avec courage l'injustice de ma détention. Il y aurait de quoi

Première partie.

E

rire de pitié de me voir, moi, au rang des gens suspects, si le rire était décent en une matière aussi grave. Ah ! comme la haine tantôt, et tantôt l'ignorance, et souvent l'une et l'autre, appliquent les qualifications ! Laissons toutes ces réflexions de côté. Bon-soir, ma bonne amie ! j'ai causé avec toi, j'en dormirai plus doucement.

L E T T R E X X V I I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 14 frimaire an 2, à onze heures du matin.

J'AI bien dormi, je souhaite que tu m'en dises autant, ma bonne amie; notre séjour se remplit de jour en jour. Le ci-devant duc du Châtelet nous est arrivé cette nuit, et puis encore quatre Picards. Ce n'est pas le cas du proverbe : *plus on est de foux, plus on rit*. On rit peu à Sainte-Pélagie; j'y vois au contraire des larmes dans des yeux où je m'attendais à trouver le regard de la constance. Etienne est dans la consternation; Lavigne pleurait, hier, en dînant. Pour moi, je me dois cette justice, que je n'ai versé ici que des larmes d'attendrissement sur tes lettres, celles de Minette et de mes amis.

Fais part, je t'en prie, à *belle maman* de toute ma joie, en apprenant l'heureux retour de son mari; faut-il au moins que tous les gens de bien ne soient pas frappés? c'est assez de moi dans la maison. Je salue cordialement le délivré. Il jouit du spectacle de sa famille, heureuse de sa présence, heureux lui-même.

E 2

LETTRE XXVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 17 frimaire an 2.

JE ne suis pas heureux, ma chere fille, je ne pourrai pas t'embrasser demain à sept heures du soir. S'il y avait une providence favorable aux peres qui aiment leurs enfans, est-ce que l'anniversaire de ta naissance ne serait pas l'époque de ma libération? Encore si j'avais cette fortune qui, de loin, comme de près, donne la faculté de faire pour ses enfans tout ce qu'on pense pouvoir leur être agréable, j'aurais déjà fait parvenir à ma fille, du fond même de Sainte-Pélagie, quelque chose de nouveau et de piquant; mais avec les desirs d'un riche, je n'ai que les moyens d'un pauvre, c'est-à-dire, que je me consume en regrets. Des regrets! oh! je suis opulent en ce genre d'avoir; j'ai plus que je ne puis porter, quand je me livre à ce sentiment. Je le repousse, aujourd'hui surtout que je célèbre, du fond du cœur, l'instant où pour la première fois j'ai dit : ma fille.

Je croyais que l'oncle de Montfort avait emporté les stances avec lui ; il paraît qu'elles sont neuves pour ses oreilles.

Nous verrons comment il les jugera. Plaire à son goût, n'est pas chose facile. Mais ce n'est pas là l'essentiel ; qu'il sente , qu'il avoue , que je n'ai pas perdu mon tems à donner à sa niece une éducation différente de celle qu'on donne aux femmes ! voilà l'approbation qu'il me doit , et que Minette , par le développement de ses bonnes qualités , et même de ses talens , le forcera à nous donner à l'un et à l'autre. C'est-là , ma chere et bien aimée Minette , c'est-là où doivent tendre tous tes efforts. A toi particulièrement appartient de justifier l'éducation que je t'ai donnée. J'ai souvent entendu dire tout bas , ou indirectement autour de moi : » à quoi tout cela mene-t-il une femme ? à en faire un être pédant , insupportable à la société ; et puis les lumieres de l'esprit sont si loin des bonnes qualités du cœur ! » Loin , dites-vous ! et non , Messieurs , vous vous trompez ! les unes et les autres se servent mutuellement de soutien et de parure. Laissez-la croître , se développer complètement au terme de sa vingtieme année , et vous nous jugerez alors tous les deux. J'en conviens , son ame a été un peu plus

tardive que son esprit ; mais le tems différé n'est pas un tems perdu. Il y a des germes qui ont besoin pour lever , de rester long-tems enfouis dans la terre ; mais ce sont aussi les germes qui poussent ensuite le plus vigoureusement. Demandez-le à Minette ; elle a étudié la botanique , et elle vous dira que cette vérité physique trouve fort bien son application au moral , ce qu'elle se chargera de vous montrer encore.

Tu vois , ma chere fille , que je ne te donne plus que deux ans pour devenir ce que tu seras durant ta vie entiere. Pense-donc à exprimer de ces deux années le plus de suc et de substance possible. Tu n'as pas besoin de moi ; toi seule suffis aujourd'hui à ton éducation. Je te recommande ce soin. Adieu , ma chere fille ! adieu ! Je te serre dans mes bras et sur mon cœur.

LETTRE XXIX.

EULALIE A SON PERE.

Du 21 frimaire an 2.

COMMENT je me trouve de la scene d'hier, mon cher papa ? je ne pourrais gueres en rendre un compte net. Je ne suis point encore revenue à moi. Etre renvoyée ainsi, tout de suite, brusquement, du bien au mal. Ce moment-ci si doux, ce moment d'après si cruel ! Cette jouissance intime, cette privation cruelle ! cet aller vers un grand bonheur, puis ce rentrer subit dans le malheur ! Ce mélange sourd et confus de sensations différentes ! tout cela a fait dans moi une telle révolution, un tel bouleversement, que je ne puis me remettre. Par fois, il me semble que c'est un rêve, mais l'illusion n'est pas longue. J'ai senti trop profondément pour m'y méprendre longtemps. Vous ne serez point étonné sans doute, mon cher papa, si je vous dis que je n'ai vu, ni votre mouvement bienfaiteur, ni les personnes qui étaient autour de vous. Je n'ai rien vu, rien

entendu; tout ce que je sais, c'est que je vous ai embrassé, que je me suis senti dans vos bras, dans ces bras qui me sont ouverts depuis longtemps, et où il ne m'était pas permis de voler. Oh! c'est trop peu de tems, on ne sent pas à l'aise. Plus on a, plus on voudrait avoir, c'est bien vrai; j'en donne la preuve depuis hier. N'y a-t-il pas des ambitions permises? Oh! voilà une visite! qui est-ce? pourquoi vient-on? vous le saurez demain.

Le 22, à onze heures du matin.

Pourquoi vient-on! oh! c'est pour une affaire, pour une grande affaire; il ne s'agit de rien moins que d'un mariage. — Qui est-ce? — Voilà précisément ce que je veux que vous deviniez. Devinez-donc, mon cher papa? je vous le donne en cent; mais pourquoi pas en mille et par-delà? Prenez toutes les demoiselles que vous connaissez, grandes, petites, n'importe! rangez-les sur une file, et passez votre revue. Ce n'est déjà ni celle-ci, ni celle-là, ni cette autre. — C'est peut-être là elle! — Bah! vous en êtes encore bien loin. — La voici donc? — Point du tout. — Eh! pour le coup je devine, c'est Amélie. — Amélie! vous approchez, ce n'est pas elle tout-à-fait, mais bien quelqu'un des siens.

Est-ce que dans votre recensement, vous n'avez point compris la demoiselle du rez-de-chaussée, ici dessous. — Elise? — Elise elle-même. Les bans seront publiés demain, ou peut-être aujourd'hui, et dans huit jours je vous la donne *madame*. Je vous laisse à penser quel plaisir! Parures, bijoux, complimens pleuvent de toutes parts; c'est une averse de bénédictions, de joie, etc. Vous voyez d'ici mon accordée, son air rayonnant et satisfait, l'étonnement de bien des gens, et toutes les différentes figures que cet événement fait faire. Mais il manque quelque chose d'assez important à ma nouvelle, et le mari donc! j'allais l'oublier. Il ne joue pourtant pas un petit rôle. C'est un jeune citoyen, habitant de la rue de l'Eperon, avec lequel vous avez dîné plusieurs fois; un bon enfant, intelligent en affaire, etc.

L E T T R E X X X.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 22 frimaire an 2 , à neuf heures du soir.

MAIS il n'y a pas le moindre mot à dire sans doute ; c'est un mariage très-bien imaginé ; jamais avantages ne furent mieux compensés. Je sais bien qu'on pourrait demander deux années de plus du côté de la future ; mais enfin il n'y a qu'à attendre , et ce petit défaut disparaîtra. Je vois en effet en face de mon cabinet , et au-dessus de la chambre de maman , des figures qui doivent être plaisantes , les unes de contrainte , les autres de je ne sais quoi ; en somme , la maison toute entière doit faire un tableau piquant , où le rez-de-chaussée doit avoir quelque chose de drôle sur un certain petit visage. Tu me le donnais en cent , en mille , et par de-là à deviner ; tu aurais , ma chère Minette , pu mettre l'éternité de la partie , tu ne te serais pas compromise. Le Sphinx sur le Cythéron ne proposait pas aux passans d'énigme plus indéchiffrable que la tienne. Heureusement

qu'il t'a plu de mettre au bas du tableau : *c'est un coq*. Sans cette précaution, jamais ma pensée n'aurait voyagé du côté où la voilà maintenant fixée.

Du reste, ta lettre sur cet événement de quartier, de maison, de famille est à merveille. Oh ! pour le coup madame de Sévigné se leverait, faisant la révérence, et disant : voilà des personnes de ma connaissance. J'ai cru lire sa lettre sur la grande Mademoiselle épousant M. de Lauzun. Avec quelques petits retranchemens on en ferait un petit chef-d'œuvre. Il ne faudrait pas en effacer : *c'est une averse de bénédictions* ! Qu'en penses-tu, Minette ? oh ! tu demanderais grace pour ce mot ; mais tu nous ferais bonne composition de certaines répétitions de formes et de tournure, qu'un goût sévère proscriit comme des rédundances. Je t'ai engagée à répandre librement tes pensées et tes sentimens dans tes lettres, sans chercher à y mettre trop de correction ou de méthode, de peur de gâter ton allure native. Aujourd'hui que ce conseil mis en pratique, t'a complètement réussi, il faut commencer à te surveiller, pour donner à ta phrase une certaine précision qui rend l'originalité plus piquante. Toutes les fois que l'abondance n'est que dans les mots, c'est une abondance stérile,

Malgré la grande et juste réputation de Cicéron ; comme écrivain et comme philosophe , tu as vu dans *son traité des devoirs* , qu'on appelle communément , *des offices* , tu as vu qu'il y a là trop de paroles pour si peu de pensées. Quelle différence de lui à notre Labruyere , et même à notre vieux Montaigne ! Voilà des hommes substantiels , et qui pourtant donnent à leur pensée un habit qui en fait ressortir davantage le mérite.

Je t'ai invitée , et je t'invite encore à me faire part des idées que les miennes font naître dans ta tête ; tu conçois que cette communication intime me fera presque oublier Sainte-Pélagie , et qu'il me sera doux de me dire : ce grand bien je le dois à ma fille chérie. Bon-soir , ma Minette ! je te charge de la distribution de mes embrassemens et de mes amitiés.

L E T T R E X X X I.

E U L A L I E A S O N P E R E.

Ce 24 frimaire an 2.

ENCORE une lettre ! quand viendra donc la dernière ? Si là-dessus je mettais la bride sur le col à mes idées , elles me meneraient loin et beaucoup plus loin que la raison des circonstances ne doit le permettre. Mais , sans passer les bornes , je crois pouvoir me plaindre de l'éternité de notre séparation ; la scene de l'autre jour l'avait suspendue deux minutes , cette éternité , et m'y voilà réplongée plus durement. Encore , si je voyais là , tout près , comme demain , par exemple , le jour , le grand jour de notre réunion ; mais , non , je ne le vois que dans le lointain ; rien de si fatigant que de rapprocher l'avenir.

Je n'avais pas attendu , mon cher papa , pour continuer à lire madame de Sévigné que vous m'en eussiez parlé. Elle me plaît trop pour la négliger ; mais je vous l'avoue , je ne veux que l'admirer et point l'imiter. Si j'ai le bonheur qu'il se trouve

par fois sous ma plume, un trait, un petit mot qu'elle aurait bien fait sien, à la bonne-heure ! On ne peut, à mon avis, ni la copier, ni l'étudier pour la savoir. Qu'arrive-t-il quand on veut copier des graces purement naturelles ? On grimace, on devient maniéré ; on n'est alors ni bon original, ni bon copiste. Je la crois donc trop naturelle pour servir de modele ; on ne pourrait que mal réussir à vouloir attraper *ses échappées*. Qu'on vienne desirer avec sa tournure, *un cabinet tapissé tout en dessous de cartes*. Cette idée est vraiment originale.

J'ai descendu ce matin de la bibliotheque mon ami Labruyere. Le voilà là ; je ne l'y laisserai pas en repos.

Savez-vous bien, papa, qu'avec vos louanges vous me gêtez ? Bon Dieu ! que de bonnes opinions vous avez de moi ! D'abord vous m'applaudissez, et ensuite vous ne craignez pas que ces applaudissemens aillent chercher la vanité. Elle est là, à deux pas de l'amour-propre ; prenez-y garde : non, je me retracte, n'y prenez pas garde ; au contraire, il n'y a point de danger, vous connaissez à merveille votre fille.

 LETTRE XXXII.

A MONSIEUR DES*****.

Ce 25 frimaire an 2, à neuf heures du soir.

En bien, mon ami ! y a-t-il assez long-tems que nous ne nous sommes dit ni bon-jour, ni bon-soir ? Je ne dirai pas que ce genre de vie commence à me déplaire, car il m'a constamment déplu ; mais j'avoue que j'ai besoin de remonter, de tems en tems, les ressorts de mon ame pour la tenir à ce point de hauteur où elle se possède et lutte avec avantage contre la tristesse ou la mélancolie. Votre Sénèque m'est ici d'un merveilleux secours. Que de leçons faites pour étayer, pendant le malheur, dansses *Traité de tranquillitate animi, de constantia sapientis, de brevitae vitæ* ! C'est un bon cordial que vous m'avez envoyé là. Plus j'en examine l'action sur moi, et plus je touche, pour ainsi dire, au doigt les raisons que Montaigne avait de le préférer à Cicéron. Nous avons lu, l'été dernier, les vôtres, ma fille et moi, le *Traité de Officiis*, et,

il ne faut pas tergiverser pour l'avouer , à quelques paragraphes près , qui sont aussi beaux que peu nombreux , cet ouvrage est bien mince de choses ; sa morale n'en est pas vigoureuse. Il m'a semblé même qu'en certains endroits le sage de Cicéron ne serait honnête homme , juste , que ce qu'il faut pour n'être pas pendu.

D'ailleurs , les tems où Sénèque a vécu ont quelque chose de plus attirant pour moi que ceux où vécut Cicéron ; et ces tems , on les retrouve , sans cesse , dans les ouvrages dont je vous parle. Ici , par exemple , j'entends tantôt d'une bouche , tantôt d'une autre , des faits , des anecdotes de tout genre. Oh ! si l'on avait tout ce qu'il faut pour recueillir cette multitude de petites causes qui ont produit de grands événemens ! quelle ample moisson pour l'histoire de France , et surtout de l'homme ! Mais c'est ici qu'il faut dire avec Sénèque :

*Multarum rerum scientia quæ nec tutò narrantur ,
nec tutò audiuntur.*

Parlons un peu , mon bon ami , de notre grand garçon. Son ame prend-elle de l'activité ? Sent-il la nécessité de donner à son esprit une occupation réglée , qui lui donne ce goût de l'ordre avec lequel on marche sûrement , et l'on va plus loin quelquefois que ceux qui s'avancent par boutades ? Voilà
trois

trois mois que nous avons cessé de lire et de traduire ensemble Virgile. Mais s'il l'a voulu, il a pu aller, *piano, piano*, tout seul; et trois mois d'un travail constant font voir du pays. Embrassez-le tendrement pour moi.

Appellez aussi dans vos bras, en mon nom, votre grande fille et son espiegle de sœur. Je vois là déjà quatre personnes groupées pour moi. Il en est une cinquième que je salue d'une amitié respectueuse, et que je prie de vouloir bien se réunir au quatuor. Puis donc que vous voilà tous, je vous embrasse tous.

J'entends ce que vous me dites; je surprends vos vœux, à fur et mesure que votre cœur les forme. Grand merci, mes amis! Il n'est pas tems de nous revoir encore, mais il est toujours l'heure de nous aimer.

LETTRE XXXIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 27 frimaire an 2, à neuf heures du soir.

Tu étais, ma chere Minette, dans le secret du mariage d'Elise, depuis long-tems, et tu as gardé le tacet; voilà qui est digne d'éloge. Le secret d'autrui est un bien qui ne nous appartient pas, nous devons nous en taire par le même principe qui nous oblige à respecter la propriété d'autrui. Cette fidélité, à l'un des devoirs sociaux les plus sacrés, est une vertu rare à ton âge et même à ton sexe, dit-on.

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé.

C'est un vers que Corneille n'aurait pas placé dans son Héraclius, s'il n'eût jamais connu que des Minette. Te souvient-il de cet endroit où Télémaque, dans l'ouvrage de Fénélon, raconte comment Mentor l'instruisait à la discrétion sur tout ce qu'il voyait et entendait dans le palais de son pere absent, au milieu des poursuivans de sa mere. Le jeune homme convient que cette habi-

tude du silence lui valut, de très-bonne-heure, l'honneur de n'être craint d'aucun des grands personnages qu'il fréquentait. Tel sera toujours l'effet nécessaire de la prudence et de la discrétion. Reçois pour ta récompense , ma chere fille , les félicitations et les embrassemens de ton pere ? Je connais ton cœur , et je suis assuré que tu mets aux uns et aux autres leur véritable prix.

Tu lis madame de Sevigné ; je m'en applaudis ; mais tu la lis pour la connaître et non pour l'imiter ; je te loue de cette excellente vue , et surtout de la raison pleine de goût et de finesse que tu nous en donnes. *Elle est trop naturelle pour servir de modele.* On ne peut ni mieux s'exprimer ni penser plus juste ; il faut être soi , c'est là le premier mérite. Notre air sur notre visage sied bien ; l'air d'autrui y est toujours déplacé. J'imagine , ma chere Minette , un caractere d'esprit, une maniere de voir , et un genre de style qui seraient bien piquans , et qui réuniraient l'originalité et le bon goût à-la-fois ; ce serait un écrivain qui se composerait *naturellement* de Labruyere , de Sterne et de Sevigné. Ces trois génies, qui d'abord paraissent très-éloignés les uns des autres , ne le sont pas néanmoins au point que la nature, aidée de l'étude, n'en puisse faire un heureux mélange. Je crois de plus que si ce prodige existe , ce sera une femme

qui en enrichira l'histoire de l'esprit humain. Aussi pour t'en faire approcher, un jour, le plus possible, je t'exhorte à feuilleter sans cesse *les Caracteres*, *le Voyage sentimental*, et *les Lettres de madame de Sévigné*. Je crois, mon aimable et tendre fille, que tu te trouveras bien de ce conseil; je te le donne d'autant plus volontiers, que ces trois ouvrages ont déjà mordu sur ton esprit, et même d'une maniere très-sensible. Tu peux m'en croire, la paternité ne m'aveugle pas. Je t'indique la route où tu peux entrer et marcher en sureté. Ah! si, à ton âge, j'eusse trouvé un guide, comme je m'offre à être le tien, je serais arrivé bien plus vite et me fusse avancé bien plus avant.

Maintenant, venons à maman; elle me paraît sur le point de perdre courage. Dis-lui qu'elle n'ajoute pas ce mal à nos maux; dis-lui: papa ne veut pas que dans son absence on broie du noir; il est ennemi de cette couleur; il en trouve assez sur les murs de Sainte-Pélagie, et quand son imagination le porte au milieu des siens, il a besoin d'y trouver le courage à côté de la résignation. Je ne puis, ma chere fille, étayer, tout le jour, l'ame de ta maman. Mais toi, le suppléant-né de ton pere, remplis donc ma place, parle en mon nom. Je t'embrasse et pour ta maman et pour ton frere et pour toi. Sois ma dispensatrice de tendresses.

LETTRE XXXIV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 1^{er} nivôse an 2 , à dix heures du soir.

JE voulais ne t'écrire que demain , ma chere Minette , mais il est encore de bonne-heure , et je puis ajouter quelques gouttes de baume à mon sommeil , en causant avec toi , avant de m'y livrer ; et puis je pense qu'il y a déjà long-tems que je ne t'ai donné directement de mes nouvelles. Ma dernière lettre , à toi , est du 27 , et je ne veux jamais laisser passer plus de cinq jours , sans augmenter ton porte-feuille d'un nouveau témoignage de ma tendresse.

Ta maman s'attriste et se désole , ma chere fille ; tu es pourtant à côté d'elle : comment se fait-il que tu ne parviennes pas à modérer son chagrin ? Je l'ai confiée à tes soins tendres et affectueux. Tu me dois raison de l'état de son ame. Ma Minette a tout ce qu'il faut , du moins pour

en guérir les blessures. Je sais bien que tu es toi-même blessée ; je sais bien que tu aurais besoin, comme elle, de consolation, car je ne suis pas avec toi. Mais la pensée que je t'aime autant ou plus que jamais pere aima ses enfans, a surement, pour toi quelque chose d'adoucissant. J'en juge d'après moi-même ; ton attachement, ta tendresse, l'expression de tes regrets environnent d'adoucissement ma captivité. Je me dis que mon malheur a développé, dans ton ame, un germe que tu y retenais à demi caché ; j'en parle à tous mes compagnons d'infortune qui veulent m'entendre ; les citoyens Robert, Chabroud, B**** m'écoutent avec intérêt ; ma voix se fait entendre à leur ame, et je jouis des émotions que je leur donne par les sentimens que je leur exprime.

Eh bien ! ma chere bonne et tendre Minette, c'est dans des entretiens semblables avec ton excellente mere, qu'il faut épancher ton ame et la confondre avec la sienne. C'est ce que tu fais, sans doute, avec ce ton de douceur, d'abandon aimable auquel ne résiste point le chagrin le plus sombre, la douleur la plus invétérée. Les soins d'une fille tendre vont droit au cœur d'une tendre mere, et il n'est point de chagrin qu'ils ne puissent tempérer en elle.

Notre mésaventure d'hier vous a consternées l'une et l'autre ; et moi , quel penses-tu que je me sois trouvé , lorsque j'ai su que nous n'aurions pas la triste satisfaction de nous rendre les mains à travers ces noirs barreaux ? Le cœur m'a défailli , mon imagination a renforcé le sentiment de ma triste situation. Mais j'ai pensé à toi , à ta maman , à notre Emile , car il est aussi le tien , ce pauvre enfant ; et l'idée que je vous étaiis nécessaire à tous les trois , m'a rendu une partie de mon courage. Pour ce coup , je n'ai rien dû à ma résignation philosophique , je n'ai été que pere , et ce titre qui m'est si cher , ma relevé de mon abattement. Je t'indique , ma bonne Minette , les cordiaux dont je fais usage ; il faut en faire ton profit et pour toi et pour maman.

Viendras-tu demain avec elle ? je le desire. Dans la supposition où il ne me serait pas permis de la voir , elle s'en retournerait seule avec sa douleur , et je ne la voudrais pas en aussi mauvaise compagnie. J'espere que cette réflexion vous sera venue aussi , et que vous aurez pensé à mettre en commun ou votre joie ou votre tristesse.

Un mot sur Elise. Est-elle bien radieuse , bien triomphante ? Les dentelles , les bijoux , les parures enfin ont-elles produit tout leur effet ? Son

ame en est-elle comblée? Tu m'initieras dans le secret de ses pensées ; elles auront passé au moins devant toi , et tu n'es pas spectatrice pour les laisser passer devant toi , sans en saisir toutes les nuances. Il faut m'ouvrir une loge d'où je puisse aussi les voir jouer. Bon-soir ! Le papier me manque.

L E T T R E X X X V .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 2 nivôse an 2, neuf heures et demie du soir.

MAIS non, ma bonne amie, tu n'es pas raisonnable. Ta tristesse, au lieu d'alléger nos maux, les augmente. A quoi bon ces longues et interminables plaintes ? Ne faut-il pas que toute maladie politique, aussi bien que physique, parcourre tous ses périodes ? L'Etat est malade ; ses membres souffrent ; mais ils cesseront, un jour, de souffrir ; la santé renaîtra, quand sa dernière crise, la crise décisive aura eu lieu. Ne perdons point courage. L'Assemblée nationale saura bien saisir, dans sa sagesse, le moment où pourront cesser, sans danger pour la patrie, et la purgation, et la saignée, et les cauterés brûlans. . . . Tu n'as point augmenté le nombre des pétitionnaires, j'en suis bien aise. Sans doute, le plus grand nombre des suppliantes a marché de bonne foi ; le plus grand nombre a cédé au besoin de demander la délivrance de ce que la nature a de plus cher,

des peres, des époux, des enfans; mais les premières qui se sont agitées pour provoquer ce rassemblement, oh! sois-en bien sûre, elles avaient l'intention de produire une espece de soulèvement. La véritable douleur souffre et se tait. Taisons-nous, ma bonne amie; la plainte s'irrite en allant. Je te le demande en grace, rends ton ame à la résignation. Tu ne prétends pas, sans doute, être plus malheureuse que moi. Eh bien! moi, je supporte le malheur. Je ne suis pas assez ennemi de toi et de moi-même pour me livrer à l'abattement. Sans doute, de tems en tems, le chagrin se réveille, et menace de me saisir au collet, mais c'est alors que je renouvelle ma force; je te vois, je vois nos chers enfans devenus plus à plaindre par mon désespoir, et cette image me donne un ressort nouveau.

Verrai-je Emile demain? Si vous arrivez de bonne-heure, il est possible que je vous entrevoie toi et Minette; vous au guichet, et moi à la fenêtre. Je viens encore de parler au chef de la maison; c'est un homme né doux et humain. Il fait son devoir; mais il en tempere la rigueur par la maniere honnête dont il parle et agit.

LETTRE XXXVI.

EULALIE A SON PERE.

Ce 3 nivôse an 2.

.....

ELLE a un talent bien rare, cette madame de Sévigné, pour faire des récits. Je voulais toujours, mon cher papa, vous parler de sa *mort de Turenne*. C'est avec sa simplicité et son naturel ordinaires, ou peu ordinaires plutôt, qu'elle demande des larmes et qu'elle en obtient, après un grand nombre d'années, pour un homme qui en a tant fait répandre. C'est avoir bien du pouvoir sur le tems que d'attendrir ainsi. Je vois qu'il n'est point d'événement frappant de destruction petite ou grande d'un être, qu'il ne fasse oublier, ou du moins dont il n'altère le souvenir. De la plus grande douleur, il en tue tout le vif; on dirait qu'il n'est pas permis, même au plus grand homme, d'attendrir jusqu'à un certain point, au-delà d'une époque marquée; on lui donne plus de regrets qu'à un autre, il est vrai; mais lui en donne-t-on plus long-tems? Pauvre humanité! cette idée est

reinte en noir ; elle m'attriste , car je la crois vraie.
 Je ne sais , au reste , pourquoi je dis tout cela.
 Madame de Sévigné , si elle m'eût entendu lire
 ses lettres sur Turenne ; si elle eût vu mes larmes ,
 m'aurait dit : » vous n'argumentez pas d'après les
 impressions que vous éprouvez ; » et c'est avec
 quelque raison qu'elle aurait pu me reprocher
 de sentir d'une façon et de parler d'une autre.
 Mais , Madame , vous seule peut-être pouvez me
 donner un démenti ; sans vous , je ne me con-
 tredirais pas. Il faut finir cet article. J'étais partie ,
 et quand une fois je vais le bavardage , Dieu
 sait quand , et où je m'arrête.

LETTRE XXXVII.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 3 nivôse an 2, à neuf heures du soir.

ME voilà, ma bonne amie, rendu au silence et à moi-même; car j'habite un corridor si fréquenté et si bruyant, que la journée entière ne me fournit pas un quart-d'heure de tranquillité. Ce grand poêle est le rendez-vous des frileux et des parleurs; et comme le regne de la liberté, a rendu à chacun le plein exercice de ses facultés, chacun use ou abuse de ses poumons à sa volonté. Je doute qu'il y ait nulle part une semblable concurrence de langues et de voix; c'est un tintamare à rendre sourds tous ceux qui, comme moi, ont plus habité leurs cabinets, qu'ils n'ont fréquenté les lieux de rassemblemens. Il fallait que je vinsse habiter Sainte-Pélagie pour savoir, au juste, ce qu'une condition commune à tous, leur donne de loquacité. Ce n'est pas que, par instans, il ne soit curieux d'entendre cette foule de raisonnemens bons ou mauvais, se mêler,

se croiser et se confondre en un déraisonnement général ; mais ce spectacle trop prolongé , fatigue , étourdit et dérange la pensée. On soupire malgré soi après l'heure des verroux , et grace au bruit du jour , on entend sans frémir le bruit des gonds , qui assurent le silence de la nuit.

Tu me parles du bonheur que tu as eu. Je puis parler aussi du mien ; mais il eût été bien plus grand , si te voyant de près , j'eusse trouvé sur ton visage les signes d'une meilleure santé. Prends-y garde , ton ame use ton corps ; si tu continues à la laisser faire , elle se consumera avant le tems. Eteins ou calme du moins cet incendie qui te dévore. Je te voudrais moins sensible , moins disposée surtout à irriter , sans cesse , les tristes pensées qui naissent de notre situation malheureuse. Il faut bien te prêcher toujours la même morale , puisque toujours , tu as besoin d'être prêchée.

LETTRE XXXVIII.

EULALIE A SON PERE.

Ce 4 nivôse an 2.

PARLONS de la noce; oui, parlons-en, papa, puisque vous y avez été, que vous y avez joué le rôle le plus intéressant, le plus touchant. Je n'oublierai de ma vie ce trait d'amitié de la grande tante. Comme elle a bien su faire trouver là, au milieu de nous, celui qui de façon ou d'autre, devait y faire si bien. J'entre dans le salon; un cercle nombreux attendait avec impatience *la jeune madame*, lorsqu'on voit arriver une grande femme vêtue de blanc. Elle n'est pas de la première jeunesse, mais cependant elle est encore très-bien. Sur son visage brille un air de satisfaction et de bonheur même. Ses yeux sont ranimés par des sentimens maternels et laissent deviner qu'elle a encore plus de plaisir qu'elle n'en montre. c'est son cœur qu'il faudrait voir. On l'entoure, on l'embrasse, on la félicite, et l'air de son

silence répond à merveille. Elle est suivie d'une jeune personne de quatorze ans , jolie , remplie de graces. Sa parure est magnifique ; l'amour-propre d'un oncle s'étale dans la garniture de sa robe et dans les barbes de son bonnet ; rien n'est plus beau. Son maintien est décent ; point d'embarras , point de timidité. Elle fait sa ronde et va recueillir tous les *madame* qui lui sont dus. Le mari est là , il attend son tour , ne dit rien , mais n'en pense pas moins. Sa maniere d'admirer est neuve. Complimens finis , étonnemens apaisés , questions satisfaites , esprits réunis , la musique commence ; en voilà pour quelques heures. C'est Nanine , c'est Amélie qui chantent , c'est encore le maître de chant ; le fils du maître de piano y est aussi , il est arrivé depuis peu. Il chante des airs de sa composition et joue un charmant pot-pourri pour la clôture. C'est assez du concert. Qu'aurais-je besoin de parler des applaudissemens mérités qu'ont obtenus tous les musiciens et musiciennes ? La mariée était en tête. Jetez les yeux sur la tante ; quelle contenance fait-elle ? Et si je vous disais que l'oncle aussi a l'air content ! Mais il s'agit maintenant d'ôter le chapeau de la mariée. C'est la plus grande de toutes les grandes ; mademoiselle Ho *****, qui plane sur toutes les têtes , s'en empare la première ,

en

en dispense un morceau à chacun , vient à moi ; je veux tout prendre , un seul grain est mon lot. N'importe ! dis-je , je le ferai valoir plusieurs.

Le bal commence. Madame l'ouvre par le menuet de la cour ; son cousin la conduit , elle a dansé. C'est le tour des autres ; on se met en train , on s'échauffe , tandis qu'elle va changer d'habit et quitter , avec sa grande robe , une partie de cet ensemble cérémonieux que refuse la gâité d'une contredanse. L'heure du souper arrive. Les jeunes mariés sont au bout de la table , à côté l'un de l'autre. Je suis en face , et je puis saisir à mon aise tout ce qui passe sur les visages. Le souper fini , on se leve , on rentre dans le salon , on se mêle , on se presse , on s'agite. De quoi s'agit-il ? d'une lettre écrite à la mariée. De qui ? comment ! voyons ! silence ! paix donc ! *On parle d'eau , de Tibre , et l'on se tait du reste.* Enfin nous saurons ce que c'est. Les femmes sont assises ; les hommes forment un groupe où sont confondus les deux amis. L'oncle d'amitié commence ; un silence religieux lui est accordé. Il lit. Quelle scene touchante ! Tous les yeux se remplissent de larmes. Différentes émotions changent les visages. Un jeune homme prend la main de celle à qui la lettre est adressée , la mene à sa tante ; tante et nièce s'embrassent ,

Première partie.

G

et le jeune homme les embrasse à son tour. Et maman et moi que faisons-nous alors? oh! nous jouissions, non d'un bonheur sans mélange, mais il avait bien des charmes. Je l'ai entendue trois fois, cette lettre, et trois fois elle m'a apporté la même dose d'attendrissement et d'un *non so che* que je ne puis rendre, mais qui n'était point ordinaire. Tous se sont écriés d'une voix: elle est bien plus précieuse, cette lettre, que tous les bijoux! Il la faut garder toute la vie! Oui, oui, toute la vie! Le marié est venu à moi pour me prier de vous rendre combien il sentait ce que vous faisiez, pour lui, dans sa petite femme. L'oncle était presque transporté. Que vous dirai-je! De l'or, valait-il cette lettre? Oh! pour le coup, je ne le crois pas. La tante, les parens, les amis, vous nommaient tous attendris. Enfin, vous saurez que je ne suis remontée qu'à trois heures du matin. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, tant j'étais agitée, et du mouvement et de la scene dont votre lettre était la cause. Une autre fois je vous dirai tout ce que j'ai éprouvé et senti. Vous répéter que je vous aime, vous dire combien je voudrais vous voir au milieu de vos enfans, c'est vous ennuyer de ce que vous savez aussi bien que moi. Adieu!

L E T T R E X X X I X .**R O U C H E R A S A F E M M E .**

Ce 4 nivôse an 2.

P U I S Q U E toi et mon frere , ma bonne amie , vous applaudissez aux motifs présens , passés et futurs , yrais , possibles ou vraisemblables , qui me dirigent , me meuvent , ou plutôt me rendent immobile , graces vous soient rendues ! Il est doux d'avoir pour approbateurs les siens , lorsque surtout ils ont autant de raison , d'esprit et de vertu que vous en avez . Si vous étiez moins éclairés , vous penseriez autrement ; vous ne verriez que votre ami dans les fers , et vous iriez multipliant , portant partout vos sollicitations qui tourneraient peut-être enfin , à force d'importunité , contre moi et contre ceux des détenus , qui sont loin , bien loin de l'aristocratie . On les confondrait tous dans la même cathégorie , et Dieu sait quand ma prison s'ouvrirait ! Ainsi , du courage ! de la

patience ! avec ces provisions , on n'est pas tout-à-fait malheureux.

Je ne tiens pas à cette loi cruelle , qui fait lire nos lettres par tout le monde. Mon Dieu ! quelle tyrannie ! ne pouvoir pas parler de ses enfans d'une maniere ouverte et dégagée. Des circonlocutions , des métaphores , pour dire : je veux , ou ne veux pas de telle proposition. C'est , je te l'avoue , ma bonne amie , ma plus grande peine. Quoi ! les domestiques , les commissionnaires entreront dans le secret des familles !

Ce matin , oh ! oui , ce matin , j'ai été bien heureux. Je l'ai vue , je lui ai parlé , je lui ai tendu les bras ; elle m'a tendu les siens. Sa voix est là , qui résonne encore à mon oreille , et se prolonge , en remplissant ce cœur paternel. Elle a vu mes larmes , j'ai vu les siennes. J'ai entendu tout ce que me disait son silence. Elle a voulu avoir du courage ; j'étais dans la même volonté. Mais peut-on en avoir , quand on ne fait qu'entrevoir un enfant aussi cher , à travers des barreaux ? J'ai montré le premier ma faiblesse , et bien m'en a pris pour ma Minette. Je lui aurais fait trop de mal de contraindre sa sensibilité. Je la remercie cependant de sa première fermeté. Elle a vu , sans doute , que je me portais bien , et ce témoin oculaire

t'aura sans doute rassurée. Ils étaient trois. J'ai reconnu à la hauteur de deux pieds de robe blanche, la personne qui, sans doute, devait ramener cette chere enfant, après que mon frere l'aura quitrée, pour se rendre au Marais. Une fois ne tire pas à conséquence. Par la suite, quand tu seras guérie, tu me donneras la satisfaction complete. Tu m'entends ?

L E T T R E X L.

ROUCHER A MADAME DEN***.

Ce 5 nivôse an 4 , à huit heures sonnantes du matin.

J E me suis levé de bonne-heure , Madame , pressé par le besoin de marier ma joie à la vôtre. Oui , marier , puisque *mariage* il y a. Me voici , non pas , triple messe de Noël entendue , mais mon petit ménage de prisonnier arrangé. Il faut que je cause de vous , de votre mari , de votre niece , de tous les vôtres et des miens. Vous voyez que je n'ai pas envie de m'ennuyer ; tous les plus doux sentimens de mon cœur veulent se montrer , et ne craignent pas de se montrer devant vous. Vous m'avez écrit , ce que j'avais vu , votre bonheur de mere en faisant celui d'Elise. Oui , ce que j'avais vu ; je vous sais , car vous êtes excellente à savoir , et ce qu'on m'a dit , n'a fait que me confirmer dans chacune de mes pensées. Que vous méritiez bien ce que vous avez senti ! Les éloges donnés à l'amabilité , à la grace , au maintien noble et décent , aux talens de la niece , vous appar-

tiennent ; car tout cela est votre ouvrage. Comme il est doux de se dire : ce charme, je l'ai fait naître ! ce talent, je l'ai fait éclore ! Et puis, couronner tous ces biens par celui qui les assure tous, par un mariage qui promet le bonheur d'une longue vie entière ! Tenez, je vous l'avoue, je fais un grand acte de vertu, en empêchant la jalousie d'entrer dans mon ame. Car je crois les parens susceptibles de cette honteuse maladie, tout aussi bien que les amans. Il m'en a passé quelques-uns de ce genre sous les yeux, et peut-être ne vous dis-je, ici, rien de nouveau ?

L'oncle, j'en suis bien sûr, jouit de votre joie ; il sent que ce que vous avez fait l'un et l'autre, est bien, et c'est là le plus pur de tous les sentimens qui appartiennent à notre pauvre nature humaine. Dites-lui, je vous en prie, combien moi aussi, je suis sensible à ses procédés en ma faveur. Ma femme ne m'a rien laissé ignorer de la scene du souper. Il a voulu que j'en fusse participant. J'ai reçu tous les bonbons qu'il m'a destinés ; je leur ai trouvé une douceur qu'ils n'avaient pas en paraissant sur la table. C'est en passant par ses mains, qu'ils en ont été imprégnés.

Elise aussi doit être un doux objet à regarder ; on dit que depuis que je ne l'ai vue, elle a pris

un grand développement d'ame, d'esprit et de figure; je la félicite de tout mon cœur de cette croissance que je n'ai pas de peine à croire. Je vois même plus loin; *Madame* donnera beaucoup plus encore que ne promettait *Mademoiselle*. Oui, pour peu que ma détention se prolonge, votre niece sera telle, que tout autre que moi en serait dans l'étonnement, tandis que je dirai simplement : je sais d'où tout cela vient.

Convenez, *Madame*, que le cœur d'une tante-mère, se remplit d'une foule d'émotions délicieuses, le jour des noces de sa fille. Vous ne nous direz pas votre secret, c'est à nous à le deviner; mais tout ne se devine pas. J'ai grand regret à ma captivité. Elle me prive de beaucoup de révélations que vous auriez du moins laissé surprendre, s'il est vrai que vous ne les eussiez pas faites à l'amitié.

Vous avez vu, sans doute, toute votre famille dans la jubilation, comme vous. Tout est en commun chez les quatre sœurs, et pour tout ce qui tient à elles directement; je saute à pieds joints sur tous les intermédiaires, et j'en viens à ma femme et à Minette. Vous devez être contente de la première, car elle est bien contente de vous. Elle a une excellente qualité, c'est que le oui et le

non dans sa bouche ont toute leur valeur. Point de reticences, point de demi-sens. Si le bonheur que vous avez procuré à votre niece arrive jamais à sa fille, je doute qu'elle ait une joie plus vraie et plus pure.

Quant à Minette, elle est, malgré la pensée de ses dix-huit ans, telle qu'elle peut se laisser pénétrer, sans risque d'être connue. Elle voit le sort de son amie sans le moindre retour honteux sur elle-même. Nulle trace de ces vilaines petites maladies qui salissent le cœur des hommes, et même des femmes, dit-on. La longue lettre qu'elle m'a écrite, hier au courant, de la plume, à ce sujet, dépose en sa faveur. Vous avez de l'amitié pour elle; c'est un trésor dont elle sent tout le prix, et que je voudrais augmenter, s'il est possible. Pour cela, permettez que je détache de sa lettre tout ce qui concerne la noce.

(Nous supprimons cette répétition.)

Voilà, ma bonne amie, tout ce qui dans la lettre de ma fille concerne la soirée de dimanche. N'est-il pas vrai que vous n'êtes pas étonnée du plaisir que j'ai eu à la lire, et que même vous me pardonnerez de vous en faire part? S'il ne s'agissait pas d'un être qui me touche d'aussi près, je dirais qu'il est peu ordinaire, même à des plumes exer-

cées, de raconter avec tant de vivacité, de rapidité et de charme. Je me suis endormi tard, je me suis éveillé de bonne-heure, et ce récit et le ton de ce récit en ont été la cause. Ce qui m'y plaît surtout, est cette espece d'amour avec lequel cet enfant rend à chacun ce qui lui appartient. Je le lui dirai, demain, à elle-même; nulle crainte que son amour-propre s'exalte. Je me suis aperçu qu'elle en avait, mais d'une bonne espece. Il la fait aller en avant, mais jamais contre les autres. Je puis donc le caresser, elle en vaudra mieux.

Bon-jour, ma bonne amie! on m'appelle; c'est le dîner.

LETTRE XLI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 5 nivôse an 2, à neuf heures du soir.

V OILA quintidi, je tiens parole. Oui, ma chere Minette, si mes lettres te donnent de bons jours, je les multiplierai le plus qu'il me sera possible. Tu m'as deviné, et j'en suis bien-aise, si en te jetant ainsi dans l'avenir, tu échappes aux chagrins du présent. Ce n'est pas que celui-ci n'ait quelque-fois son charme; par exemple, ta lettre d'hier, me l'a bien fait sentir. Tout le reste de la journée, mes ennuis ont disparu totalement à la lecture que j'en ai faite plusieurs fois. Et comment n'aurais-je pas oublié que j'étais prisonnier, quand il n'a plus été en moi de penser à autre chose qu'à tes sentimens et aux expressions dont tu les as habillés?

Tu lis madame de Sévigné, et tu la juges avec beaucoup de goût, et même avec une certaine profondeur de vue, qui n'est pas toujours donnée à

ton âge. Qu'il est bien vrai que le tems *tue le vif des plus grandes douleurs !* mais cette puissance de l'ancien Saturne qui dévore ses enfans n'est pas à maudire. Bénissons-la plutôt, c'est un des plus grands bienfaits de la nature envers *la pauvre humanité*. Nôtre vie est bien courte, soixante, soixante-dix ans au plus ; mais elle serait bien plus vite et bien cruellement terminée, si les grandes douleurs étaient durables ; nul homme n'acheverait sa carrière que martyr de sa propre sensibilité. Quant à la perte des grands hommes, les regrets qu'ils nous donnent, sont et doivent être adoucis par le sentiment consolateur que fait naître le souvenir des services qu'ils ont rendus. Ne vois-tu pas qu'ils sont, comme vivans, dans leur renommée ? Pure illusion ! diras-tu ; c'en est une, sans doute. Mais tout, hormis le bien qu'on fait, n'est-il pas illusion ? D'ailleurs, le tems vient échouer contre la gloire des grands hommes, ou plutôt, loin d'éteindre leurs rayons, il les coëffe d'une auréole, *d'immortali stelle aurea corona*.

L'admiration remplace la douleur, on ne les pleure plus, on les préconise, on en fait l'apothéose, et le desir de les imiter est là, qui fait battre le cœur même à ceux qui ne peuvent atteindre jusqu'à eux. Ne l'as-tu pas éprouvé à ce

magnifique et vraiment sublime éloge de Turenne par Sévigné ? dis , si tu n'as pas senti l'envie d'en mériter autant ? Tu as oublié , un tems , ton sexe et ta faiblesse ; et lorsque revenue à toi de ces hauteurs où le panégyriste t'avait emportée , tu as reconnu que ton ame rentrait dans sa sphere , tu as pu te dire du moins , que tu pouvais y honorer encore ton existence , en sentant et honorant dans autrui , par des vertus qui te conviennent , celles qui ne t'appartiennent pas.

Après avoir très-bien raisonné , tu as raconté peut-être encore mieux , et ce qui ajoute à mon plaisir , c'est la certitude que tu as écrit au courant de la plume. Ce n'est pas un récit que tu m'as envoyé. Tu t'es emparée de moi à ta volonté , et les différentes scenes de la noce m'ont environné. Il faut , ma chere fille , me pardonner d'avoir mis autrui en partage de mon plaisir. La tante grande a de l'amitié pour toi , et mon indiscretion , je crois , n'en diminuera rien ; il faut que nos vrais amis connaissent surtout ton ame ; dans cette circonstance elle s'est produite sous les couleurs les plus favorables. Il est beau de ne sentir rien qu'on ne puisse montrer. Je ne veux point t'enfler d'un sot orgueil , loin de moi cette perfide sottise ! mais pourquoi ne te ferais-je pas remarquer la bonne

route que tu as prise , pour que tu la tiennes toujours.

Tu m'as promis un supplément , je dois voir ce que tu as éprouvé et senti ; eh bien ! c'est là surtout ce que je desiré connaître , j'attendais ce plaisir aujourd'hui ; j'avais tort , il fallait te donner le tems de te ravoïr. Si l'on veut se mirer dans l'eau , il ne faut pas qu'elle soit agitée. Bon-soir , ma chere Minette ! je t'embrasse en desir ; peut-être d'ici à quinze jours sera-ce en réalité.

LETTRE XLII.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 5 nivôse an 2, dix heures du matin.

TA fille a sa part, ma bonne amie, voici la rienne; d'abord tu as du être surprise, et même un peu fâchée, de voir retourner à toi notre courier, les mains presque vides pour vous deux. Mais bientôt, à l'énorme et gigantesque longueur de ma lettre pour la grande tante, et surtout au sujet dont je l'ai entretenue, tu as vu la raison de ce vide. Je ne sais pas, en vérité, comment j'ai pu l'écrire. Ce serait merveille, prodige, miracle, qu'elle valût quelque chose. La nouvelle de la prise de Toulon a mis en mouvement toutes les verves poétiques qui bouillonnent dans Sainte-Pélagie. Cinq ou six chansons que bonnes, que mauvaises, à l'ouverture des corridors, ont inondé le mien. Toutes les voix chantaient, glapissaient, détonnaient; c'était à qui-mieux mieux. George, Pitt, Cobourg, Beaulieu, Anglais, Espagnols,

Napolitains et Piémontais , ont été salués à l'envi l'un de l'autre. Le grand poële était le point de ralliement d'où partaient , par éclats de musique et de rire , la joie chantante qui saluait la patrie. J'étais au bord de cette *île sonnante*, partageant l'allégresse commune au fond du cœur , mais n'y prenant aucune part active , par la raison que tu connais. J'ai besoin du calme pour épancher mon ame. Le grand bruit la ferme. J'aime à m'entendre , j'aime à être entendu , et dans ce vacarme universel , on n'eût point entendu Dieu tonner. D'ailleurs , je voulais que ma lettre arrivât par Josephine. Je l'ai donc continuée couci , couci ; couci , couci , je l'ai achevée. J'espere cependant que remise , elle aura un autre sort.

Bon-soir , ma chere amie ! l'heure du sommeil est arrivée. Je le sens là , près de ma paupiere. Il y a deux heures que j'écris à ce qui m'est cher.

LETTRE

L E T T R E X L I I I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 8 nivôse an 2 , à dix heures du soir.

GRAND merci , ma bonne amie , de tes soins assidus et de ta promptitude à satisfaire toutes mes demandes pour moi ! Je ne puis rien dans ma position que sentir et dire que je sens. Toute ma vie n'est qu'intuitive ; la tienne est mêlée d'action , et je t'en félicite , et je t'en porte envie ; car ici , on la consume de ne rien faire , et surtout de l'impossibilité de faire autre chose que d'errer d'un corridor à l'autre , au milieu du brouhaha de deux cents voix discordantes , organes d'opinions diverses. Le sage se tait , écoute en passant , observe d'un œil détourné , et fait son profit de cette étude qui l'introduit bien avant dans les profondeurs du cœur humain.

Pour la première fois , depuis ma détention , je n'ai rien à te demander , ma bonne amie ; mais je te charge d'embrasser nos enfans.

Il est bien difficile ce frere Montfortois , de ne
Première partie.

H

trouver bons que deux ou trois couplets de la chanson de C*****! Il me semble qu'il n'y en a pas un seul qui ne soit piquant; je n'en excepte pas même le premier. *Londres y réfléchira*, est de la plus grande finesse. En tout, c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et de fort bonne compagnie. Je doute qu'il se fasse dans toute la République des couplets qui vaillent ceux-là. Sans doute, je ferais aussi, sur la prise de Toulon, non pas un vaudeville, je n'ai pas ce genre de talent; non pas un hymne, cet ouvrage est trop court pour un si beau sujet, mais une ode dans le grand genre, si je n'avais pas la tête toute hérissée des calculs et des formes géométriques de Smith. Il faudrait de plus, que mon imagination ne fût pas resserrée et presque éteinte par les noires grilles et les noirs verroux de Sainte-Pélagie; il faudrait enfin que je trouvasse ici le silence de la campagne, ou du moins celui de mon cabinet. Le beau trépied qu'un maudit corridor où l'on croit entendre toute la journée les cris, le tintamare, les bagarres des rues et des halles! Voltaire commença, dit-on, sa *Henriade* à la Bastille; mais la Bastille était un cloître de Chartreux, et Sainte-Pélagie est une tabagie anglaise, où, à l'odeur des baquets d'urine, de la bière, du cidre et de la fumée des pipes, se mêlent

les cris discordans de la déraison en délire , de l'ignorance à prétentions et de la politique des rues. Le beau lieu, ma foi , pour chanter les succès de la patrie, en homme inspiré par eux et par le desir de s'associer à la gloire de nos armes ! C'est bien là, ce qui fait mes regrets. Il m'eût été si doux d'attacher mon nom , dans la postérité, à ce mémorable événement ! Les nouveaux puissans de la terre ne l'ont pas voulu. Je dis : *que leur volonté soit faite !*

Bon-soir, ma bonne amie ! bon-soir, ma Minette ! Pourquoi craindre mes lettres ? Tu prétends qu'*elles sont pleines de rouge* ; cette couleur, dit-on , ne gâte pas tes yeux. Adieu ! je vous embrasse toutes deux et vous remercie de vos soins.

L E T T R E X L I V .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 10 nivôse an 2 , à onze heures du soir.

JE me trompe , il est près de minuit. Je viens de corriger , ou plutôt de retraduire une feuille entiere de Smith. Ma tête est grosse de calculs , d'expressions et de formes géométriques ; il faut que je la soulage un peu de ce fardeau ; il faut que je rajeunisse mon imagination et que je ravive mon ame. Je viens donc , ma chere Minette , causer avec toi. Je suis encore dans les termes de ma promesse ; décadi n'est pas passé. Il ne sera plus , il est vrai , quand ma lettre sera finie ; mais aussi j'aurai eu le plaisir de commencer avec toi la deuxieme decade. Ton sort est d'embellir , pour moi , toutes les portions de l'année.

Tu cours donc ainsi dans les quartiers les plus éloignés ? J'aime à savoir que tu donnes de l'exercice à tes jambes. L'hiver rend trop cazanier , il faut lui échapper toutes les fois que l'occasion s'en présente. Mais sais-tu bien aussi , si tu n'y prends

garde , qu'en allant lire ainsi mes vers , non pas ; s'il vous plaît , les tiens , tu ressembles à nos anciens Troubadours , qui , admis à la table des princes , payaient leur écot en chansons ? On me dit que tu dérites ta marchandise à merveille. Je voudrais bien t'entendre , placé dans un coin ; j'aurais grand plaisir à me regarder passer embelli , sans doute , par la sensibilité de ma Minette. Je te dois d'être trouvé bien ; il faut te remercier , et je m'en acquitte en disant : merci , Minette !

Je voudrais bien avoir d'autres baisemens de main à te faire. Ne vas pas me comprendre ? si ton esprit le veut , moi , je le lui défends. Paris n'a pas été fait en un jour ; les beaux ouvrages sont les enfans du tems , et le Misanthrope a tort de dire :

Le tems ne fait rien à l'affaire.

Pardonnez-moi , monsieur l'homme à humeur , moi , qui n'en ai pas , je dis l'inverse de vous.

Mon dieu ! que nous avons eu de peine à nous entendre ! Je disais *conquistata* , et toi , toujours *liberata*. *Liberata* est beau , sublime , touchant , bien varié , bien ordonné , grandissant toujours de force , de grace et d'intérêt ; mais je n'en avais pas besoin. Un autre que moi , mon jeune voisin ,

H ;

plein d'amour, et d'enthousiasme, et d'admiration, et de respect pour ce tant beau et tant malheureux génie, voulait le retrouver, s'il était possible, ou du moins le connaître sous de nouvelles formes, et il demandait *conquistata*. Enfin, nous nous sommes, toi et moi, entendus. Tu t'es rappelée sans doute que ce grand homme, ce digne rival d'Homere, si même il n'est pas son vainqueur, fut réduit, par l'injustice de ses contemporains, à croire qu'il avait fait, dans son *Goffredo*, un mauvais ouvrage, et qu'à trente ans, créateur du plus bel édifice épique que le génie de la poésie ait donné aux hommes, il essaya de le renverser de ses mains, pour en construire un autre qu'il crut faire plus beau dans son *Ricardo*. Malheureux Tasse ! et comment se fait-il que les ennemis de ta gloire aient pu faire taire, à ce point, le cri de ta conscience littéraire ? Que cette docilité, cette soumission de ta part est touchante ! L'homme ordinaire a un amour-propre bien plus robuste. Les traits d'une juste critique sifflent à son oreille, le bienheureux ne les entend pas ; il est, comme le dieu d'un hymne de Santeuil, *il se béatifie de son propre regard ; se proprio contuitu beat*. La bonne nature, qui ne déshérite jamais, tout-à-fait, ses enfans, lui donne en vanité ce qu'elle lui refuse

en talent. Le génie au contraire est défiant de lui-même ; il a la bonhomie de s'abdiquer , pour ainsi dire. Rends au Tasse ce qu'on lui doit , ma bonne amie , remplis-toi de son ouvrage , pleure sur sa personne. Il fut banni , exilé , captif , et ce qui est bien plus humiliant pour l'humanité , et fut plus douloureux pour lui , méconnu pendant trente ou quarante ans. Heureusement encore , il vit , la veille de sa mort , son immortalité. Pour moi , je ne pense jamais sans attendrissement à cette capricieuse destinée du Tasse , et toujours je me demande : y aurait-il donc une alliance nécessaire entre le génie et le malheur ?

Prépare ta figure , ma bonne amie , voici encore du rouge.

Je veux te prendre pour juge d'une discussion littéraire qui a eu lieu ici. Il s'agit de quelques vers ; ils sont beaux , et je ne rougirais pas de les avoir faits. Quel en est l'auteur ? tu le sauras dans une autre lettre. Qu'il te suffise aujourd'hui d'apprendre que je les ai décomposés , dépecés , disséqués ; et , comme ils ne sont qu'une traduction de Cicéron , je me suis permis de les confronter sérieusement avec l'original. Je vais d'abord t'offrir celui-ci , en y ajoutant la traduction en prose interlinéaire ; ensuite je t'offrirai la traduction en vers , et tu me

rendras compte, je t'en prie, des impressions que tu auras reçues et de tes motifs d'approbation et de reproche.

Ut Jovis altisoni subito pennata satelles
Comme de Jupiter haut tonnant soudain l'aîlé satellite
Arboris è trunco, serpentis saucia morsu,
D'un arbre du tronc, d'un serpent blessé par morsure,
Ipsa feris subigit, transfigens, unguibus anguem
Lui-même par cruelles saisit, perçant, ongles le reptile
Semanimum et vanâ graviter cervice micantem
Demi-vivant et son incertaine pèsamment tête débattant
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,
Lequel l'entrelaçant il déchire et du bec ensanglantant,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Déjà rassasié ses fureurs, déjà de ses cruelles vengé douleurs,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Il le rejette essoufflé, et déchiré le précipite dans les ondes,
Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.
Et se du coucher du soleil, brillant tourne à l'orient.

Voici la traduction :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élané de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;

Il le perce , il le tient sous ses ongles vainqueurs ,
 Par cent coups redoublés , il venge ses douleurs.
 Le monstre , en expirant , se débat , se replie ;
 Il exhale en poisons les restes de sa vie ,
 Et l'aigle tout sanglant , fier et victorieux ,
 Le rejette en fureur , et plane au haut des cieux.

Je sais bien , ma Minette , que tu n'es pas en état de juger les beautés du latin ; cette harmonie pleine , retentissante , imitative , n'existe pas pour ton oreille ; mais tu peux entrevoir quelque chose de l'heureux placement des mots , de la marche progressive des idées et des images , de la précision serrée de la phrase , de la variété des formes et de la nécessité même des incidens ; en un mot , de l'ensemble et de l'effet de ce grand tableau. Tu peux surtout juger l'imitation , en la suivant , pas à pas , dans ses beautés ou ses défauts. Donne-toi carrière dans tes observations , après les avoir pesées , et fais-les passer par la filière de ton goût. Je te demande cet agréable travail pour mes éternelles.

Ce 11 nivôse an 2 , à deux heures de l'après-midi.

J'ai jase , hier , un peu longuement avec toi , ma Minette , la nuit a été bonne ; je reprends la plume pour te dire à toi , à maman et à Emile : bon-jour , bon an.

L E T T R E X L V .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 10 nivôse an 2.

J'AI passé la nuit entière à écrire mes moyens justificatifs; mais la rédaction ne me satisfait pas. Il me faut, à mon ordinaire, du tems pour mieux faire; d'ailleurs rien ne presse. Ne soyez pas plus impatiens que moi. Je suis privé de tout, puisque je ne vous vois pas; mais pour hâter le jour désiré, il ne faut pas le reculer à un terme indéfini.

1°. Demandez seulement, en vertu du dernier décret, le nom de celui qui m'a accusé, *d'avoir fait un voyage à Rouen, peu avant le 10 août 1792, pour me réunir au parti royaliste qui était en force dans ce pays.*

2°. Demandez le nom de celui ou de ceux qui m'ont dénoncé, comme *ayant toujours été connu par mes principes anti-civiques, et notamment par la rédaction contre-révolutionnaire du journal de Paris, dont j'étais coopérateur.*

3°. Envoyez-moi ensuite le second volume de ma traduction de Smith. Il y a une note de ma main qui doit me servir.

4°. Demandez en outre qu'on ôte mes scellés, parce qu'il y a dans mes tiroirs un cahier de lettres dont je puis faire un grand usage. Pressez cette levée ; c'est là l'important, l'essentiel. J'y serai présent, nous nous verrons du moins, quelques instans, pour nous embrasser tous les trois, à moins qu'on ne veuille retarder jusqu'au retour d'Emile, pour me donner le bonheur d'embrasser toute ma famille réunie..... Toutes réflexions faites, ne parlez pas encore de levée de scellés ; mais demandez fortement, et à voix haute, les deux premiers articles, et puis laissez-moi faire ? Nous aviserons aux scellés quand tout le monde sera revenu de la campagne.

Je n'ai pas fermé l'œil, parce que je ne suis pas accoutumé au travail de la nuit, et que ce travail m'échauffe prodigieusement.

Bon-jour, mes bons amis ! vous devez sentir autour de votre cœur l'étreinte de mes bras.

Le pain de la prison s'est trouvé excellent pendant quelques jours, on en donne ici à tout le monde. Nous l'avons préféré au tien, ne m'en envoie plus, que lorsque je t'en demanderai.

LETTRE XLVI.

EULALIE A SON PERE.

Ce 12 nivôse an 1.

Nous dînons aujourd'hui, ci-dessus, en famille. Les enfans de la maison tiennent à l'ancien style, et n'ont point encore perdu l'habitude de dire, le premier de janvier : *je vous souhaite une bonne année*. C'est une grande fête pour eux. Oh ! oui, bien grande. Leurs peres ne sont point à Sainte-Pélagie. Pour moi, le commencement d'une année, la fin d'une autre, sont tout un. Mes jours s'écou-
lent dans une uniformité de malheur. Aucune nuance plus gaie ne vient les varier ; le noir ne prend point d'autre couleur, il reste noir. C'est en vain, que dans un salon rempli de monde, de musiciens, de musiciennes, je voudrais me distraire ; celui, sans lequel il n'est point de plaisir, ne nous manque-t-il pas ! je le cherche, et je le trouve, où ? au fond d'une prison, sous des grilles,

des verroux. Et puis, la possibilité de prendre part à quelque distraction. Quand ces images et ces pensées cesseront-elles de fatiguer mon cœur et mon esprit ? Le remède à cette lassitude insoutenable est pourtant si facile ! quand on a les clefs, pourquoi tarder à ouvrir les portes ? Qu'on les ouvre donc à ceux qui méritent tant de respirer l'air pur de la liberté.

LETTRE XLVII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 14 nivôse an 2, à neuf heures et demie du soir.

Hé bien ! ma tendre et chère Minette, comment as-tu supporté le bonheur de la journée ? Je te plains et te félicite tout-à-la-fois, si ton ame est mélancoliquement affaissée comme la mienne. Quel doux et triste souvenir, cette entrevue si courte m'a laissé pour la vie ! Je le chéris sans doute aujourd'hui, mais je le chérirai davantage un jour, lorsque rendu à la paix de notre intérieur, nous parlerons de Sainte-Pélagie, de ce long corridor au fond duquel j'habite, sur un espace de quelques pieds ; passant mes journées à m'occuper de ta maman, de toi, ma fille, de ton frère, de nos amis et de tous ceux qui nous donnent des consolations ; car il faut que j'associe tous ces êtres aimans qui nous environnent des soins les plus assidus et les plus empressés, dans ma triste captivité, et dans votre liberté peut-être encore plus triste. Que le témoignage de leur

conscience, le sentiment du bien qu'ils nous font ; même par leurs larmes, leur servent de récompenses ! Je sais bien roidir mon ame contre l'injustice des hommes, et peut-être qu'alors, je ne suis pas très-loin de cette inaltérable tranquillité que les Stoïciens demandaient à leurs sages ; mais la bonté amicale, les touchantes sollicitudes, les soins qui tiennent quelque chose de la religion du malheur, me surmontent, et je redeviens faible, à force d'attendrissement.

Crois-tu, ma tant bonne Minette, que ta maman et toi vous n'ayez pas éclairci, pour moi, la hideur de mon donjon ? Ah ! s'il m'était permis de vous y voir quelquefois, il y aurait encore des jours sereins pour ton pere. Grand merci, mille fois, du bien que ta vue lui a fait ! J'ai passé dans l'attente douteuse de ce bien, la seule mauvaise nuit que m'ait donnée Sainte-Pélagie. Celle où je fus arraché de vos bras et à vos larmes, au milieu de mon sommeil interrompu, il est très-vrai que je vins ici, sur un mauvais grabat, la continuer et l'achever en paix. Je m'éveillai à sept heures, au soleil naissant, et je me demandai, avec une espece de honte, comment j'avais pu renouer le fil de mon sommeil. La raison s'en offrit à moi dans le courage que je m'étais fait,

en vous quittant, pour vous en laisser un peu à vous mêmes, et ce fut alors que je me rappelai, avec quelque complaisance, la vérité de ce vers de Laharpe :

L'homme a plus qu'il ne croit la force de souffrir.

Mais, hier, j'éprouvai plus vivement encore que ce même homme, si fort pour le malheur auquel sa vie est destinée, n'est plus aussi bien armé contre le seul espoir du bonheur. Le bien triomphe de nous bien plus aisément que le mal. Ma nuit dernière en est la preuve. Il m'a été impossible de clore les yeux, avant quatre heures du matin; cet intervalle de tems s'allongeait, à chaque minute, de manière à ne point finir. Saurin a dit dans un vers magnifique :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille !

Il s'est trompé, il fallait dire à l'attente ; et puis, dès sept heures j'étais debout, vous appelant, maman et toi, ma chère fille, et craignant que mon espoir ne fût encore trompé. Pauvres infortunées ! vous vous êtes levées avant le jour. Le froid du matin et du solstice ne vous a point retenues. Vous l'avez vu, il vous a pressé sur son cœur, celui que vous aimez et qui vous le rend bien.

bien. Mon sommeil sera paisible sans doute ; il naîtra du bonheur de la journée.

Est-ce que je ne m'attendais pas à recevoir un mot avec le panier ? J'étais riche de bien-être , et comme tous les riches , j'étais insatiable. Adieu , ma chère Minette ! demain au soir , je causerai encore avec toi. C'est mon quintidi ; grand jour de fête pour mon cœur ! Bonne-nuit ! embrasse maman , embrasse Emile , embrasse tout le monde ?

Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.

LETTRE XLVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 15 nivôse an 2, à neuf heures du soir.

Tu le vois, ma chere Minette, je suis exact au rendez-vous. M'y voilà, plume en main, puisque c'est la seule maniere qu'on laisse à un pere de communiquer avec sa fille. Ma lettre de ce matin à ta maman, t'aura prouvé que j'avais bien su hier au soir ce que je faisais, quand, pour me procurer un bon sommeil, j'avais commencé par t'écrire. La recette m'a réussi au-delà de mon espérance. Il y a long-tems que je n'avais dormi d'un sommeil aussi long et aussi restaurant. Oh ! pour aujourd'hui, je m'attendais bien à quelque mot de ta part. Mais, sans doute, que tu n'as pas trouvé un seul instant à dérober aux soins et aux mille distractions de la matinée. Nous avons ici trop de vingt-quatre heures d'un soleil à l'autre, et toi, pour le train ordinaire et extraordinaire des choses, pas assez. D'ailleurs, c'est toujours de moi que tu es occupée

de façon ou d'autre. Demain, peut-être, le seras-tu de causer avec moi ? Car une lettre est une causerie, et elle n'est bien, que quand elle est cela.

Je me trompe, ma chere fille ; le génie épistolaire comporte tous les tons, depuis le plus simple jusqu'au plus sublime. Il s'agit de se bien pénétrer du caractere des objets dont on parle. Ainsi, je parie d'avance que, dans le jugement littéraire que je t'ai demandé, ton bon esprit t'aura indiqué la bonne voie, pour arriver à la bonne maniere de présenter tes observations critiques.

Du reste, sois tranquille ; si, contre mon espérance, ta lettre n'était pas digne d'être communiquée, c'est-à-dire, si elle ne montrait pas l'enfant de mes soins, quoique j'aie parié que ta critique porterait quelques traits de ressemblance avec celle que j'ai faite de la copie, (je me trompe, de la paraphrase française,) je me tiendrai coi. Il ne sera question de ton jugement qu'entre nous. Je ne veux pas qu'on descende de la bonne opinion que j'ai donnée, en faisant part des lettres que tu m'as écrites. Il faut conserver l'honneur des siens. Les peres et les enfans sont solidaires.

Tu n'oses point, m'as-tu dit précédemment, lire aux autres mes lettres tout haut. Et pourquoi

donc ? Ne vois-tu pas que , si dans la société habituelle , tu te montres modeste , simple , ne blessant jamais l'amour-propre d'autrui , ne cherchant pas à paraître , à faire étalage , ou à te piquer d'intelligence , d'esprit et de goût ; cédant , par une honnête déférence , lors même que tu as la conviction que la raison est pour toi ; en un mot , préférant les qualités du cœur qui nous font estimer , aux talens qui n'inspirent trop souvent que de l'envie , talens qu'il faut se faire pardonner , en les voilant d'un demi-jour ; ne vois-tu pas que tu n'as rien à craindre de la comparaison qu'on pourra faire de mes paroles avec ta personne ? Tu n'as pas oublié nos conversations sur ce chapitre important de l'éducation d'une femme. Dans quelque position que le sort te place , ton amour pour moi te répètera tout bas à l'oreille ceux de tes vers qui doivent le plus te rendre intéressante :

Puis racontant , mais avec défiance ,
Ce qu'avait vu sa jeune expérience ,
Elle en semait nos doctes entretiens.

La modestie et le talent , quelle charmante association ! Crois-moi ; elle est bien vite saisie dans le monde , et celui qui est toujours prêt à refuser ce qu'on a l'air de lui demander avec em-

pire , accorde sans peine ce qu'on ne lui demande pas. C'est donc même un amour-propre bien entendu qui nous enseigne à ménager dans les autres cette maladie de tous.

Je ne sais ni comment , ni pourquoi , je me suis jeté tout au travers de cette morale. Tu pourrais me dire , comme dans Plutarque : *tu tiens là , hors de propos , de fort bons propos*. Hé bien , soit ! j'aime assez à trouver besogne toute faite , et je serais bien fâché qu'elle fût à faire.

LETTRE XLIX.

EULALIE A SON PERE.

Ce 21 nivôse an 2.

ON a voulu me persuader que c'était hier décadi, et moi je n'en ai rien voulu croire. Qui, dans le fait, m'en aurait fait appercevoir ? La journée s'est passée, *piano*, *pianissimo*. Elle pouvait cependant avoir bien du gracieux ; c'est assez. Que faisiez-vous, hier, mon cher papa, à neuf heures du soir, à dix et à onze et demie même ? Minette alors écrivait à son pere ; elle s'occupait de ce qui tant lui fait plaisir. Vous recevrez, sans doute, demain mon griffonnage. Il y a, Dieu merci, assez de vingt-quatre heures que je vous le dois. C'est bien ridicule, en vérité, de ne pas trouver le loisir d'écrire une lettre de quelques pages. Vous n'y concevez rien, n'est-ce pas ? ni moi, non plus. Depuis environ 8 jours, notre maison ressemble.... à quoi, dirai-je bien?... à un désordre. Visites à neuf heures du matin, visites à neuf heures du soir, visites encore dans l'intervalle, ce sont des

allées, des venues, des rentrées, des sorties. Oh ! quel ennui ! je suis vraiment excédée de ce train de vie. Malheur à ces êtres légers et brouillons qui esquivent le moment où ils pourraient penser à l'aise ! cette idée seule les épouvante. Ils redoutent le tête-à-tête de leurs réflexions, comme le méchant redoute le tête-à-tête de ses remords. En effet, s'il est, deux minutes, livré à lui-même, aurait-il une autre compagnie ? Je voudrais bien pouvoir aller un peu dans l'âme d'un méchant ; c'est un horrible pays que je voudrais parcourir, par curiosité. Je n'y resterais pas long-tems, j'imagine. Il est arrêté là haut, ou là bas, n'importe ! que l'homme de bien ne nous en doit jamais rapporter plus de nouvelles, que les morts n'en rapportent de cet autre monde. Vous dites à cela, qu'on peut en croire les relations des naturels du pays, et qu'une fois dénaturalisés, il n'y a plus rien à craindre. Eh ! Messieurs, l'amour de la patrie ! où avez vous vu, s'il vous plaît, qu'on médise de ses compatriotes ? Aussi, j'aurai beaucoup de peine à prendre confiance, ou plutôt, je n'en prendrai jamais, dans un scélérat converti. Qui m'assurera que cette prétendue conversion n'est pas le fruit d'une scélératesse mieux entendue et plus profonde ? Quelle digression ! comme me voilà loin de mon point

de départ ! aujourd'hui , il faut le croire ; mon imagination avait besoin de courir un peu. Je ne lui dis jamais : faites-ci , faites-ça ; allez par-ci , allez par-là ; bride sur le col , comme il lui prend envie. Mais ne voila-t-il pas la raison , avec sa mine sententieuse , qui croit nous apprendre que cette liberté doit avoir des bornes. Hé ! bonne vieille , nous le savons , comme vous. Je vous réponds , moi , de son allure ; que ce soit dit une fois pour toutes !

Eh ! quoi ! c'est pour moi , que vous retranchez des heures si précieuses à un prisonnier , les heures du sommeil ! à quel point je suis touchée ! ma crainte est que ce travail nocturne ne vous échauffe. Faites-y attention ; songez à vous , à nous tous. Je ne veux plus savoir que je vous coûte une minute d'un bon dormir ; c'est trop cher.

L E T T R E L.

EULALIE A SON PERE.

Ce 22 nivôse an 2.

MAMAN a dîné hier en ville. Je suis donc restée pour veiller au ménage, garder notre Emile, et recevoir mon oncle qui avait promis de venir dîner. Il vient en effet à une heure et demie; mais le voilà qui prétend ne point dîner, en tête à tête, avec une demoiselle. Il lui faut au moins une dame. *La Donna apportatrice* était là; il ne fut pas nécessaire d'aller loin. Bientôt me voici transformée en maîtresse de maison, en que sais-je encore? Je fais mes petits, mes grands honneurs comme vous voudrez, le mieux qu'il m'est possible. J'y mets tout ce que j'ai, amitié, attention, soins, bonne humeur, enfin toute ma médiocre fortune de moyens; celle des desirs est bien plus considérable. De celle-là il en était, il en est, il en sera toujours de même; c'est encore un parti à prendre. Pendant *le festin*, le voisin du troisième, mon bon ami; car savez-vous, papa, que

j'ai une grande amitié pour lui? c'est un si excellent homme! Je l'appellerais volontiers, comme madame de Sévigné appelait un de ses amis, le *bien bon*; j'aime mieux dire le *tout bon*. Le *tout bon*, dis-je, causait, les pincettes à la main, je lui avais laissé le soin du feu. N'allez pas croire au moins, que c'est ici, comme à Sainte-Pélagie; ni liqueur, ni eau-de-vie par extraordinaire; seulement du café. A cela près, le repas de Baucis, pour les dieux, n'était pas plus frugal.

La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le tems l'avait rompue.

.....
.....
C'est le cœur qui fait tout. Que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls plaisirs du cœur.

Venons enfin à notre grande affaire, que je n'avais pas eu le tems d'examiner encore. Osons, puisque vous le voulez, nous asseoir sur le fauteuil du juge. Ne nous effrayons pas de nos importantes fonctions. Justice et impartialité guidez et éclairez mon esprit? *Amen!* au fait, avocat! j'ai toussé, je commence et je dis, que dans huit vers

que vous m'avez envoyés, Cicéron, contre son ordinaire, place ses images dans un cadre très-serré. Il est vrai que je ne le puis juger que d'après ses *offices*. Ici les objets plus rassemblés produisent, l'un par l'autre, un tableau d'un grand effet. Ce n'est point une simple pensée habillée, pendant tout le cours d'une longue période, des mots éblouissans dont l'éloquence fait sa plus belle parure ; ici, pas un mot inutile, chacun a son emploi bien marqué ; les épithètes sont belles et bien poétiques. *Altisoni*, par exemple, est très-beau, selon moi ; Jupiter est là-dedans, avec tout son fracas. L'aigle est bien ingénieusement désigné par *pennata satelles* ; on reconnaît là le poète. Les vers suivans sont d'une grande précision. Ensuite cette répétition de *jam* est très-élégante, et de plus ajoute beaucoup à la satiété, à la fatigue du satellite ailé. *In undas* est bien renvoyé. Il est vrai que c'est la marche propre au latin. Comme, par cette coupe, la chute est précipitée ! Au reste, je ne puis, comme vous le dites avec raison, sentir toutes les beautés de ce latin, qu'à mon grand regret il a fallu abandonner à peine commencé. Heureusement l'habitude d'autres langues me le rend moins étranger ; et puis, n'avez-vous pas eu toujours l'attention de ne négliger aucune occasion pour m'en

faire sentir le beau. Il faut être nécessairement en liaison intime et secrète d'une langue pour en discerner *every little delicacies*. Il y a une certaine accointance avec elles dont on ne peut se passer pour les juger. Alors, vous allez à votre aise, rien ne gêne, vous saisissez, d'un coup de jugement, les traits les plus fins et les plus cachés. Alors, les pensées de l'auteur sont à hauteur d'appui, et l'on critique de même qu'on admire, tout naturellement et sans effort. Quant à la traduction, d'abord ce n'en est pas une; c'est plutôt une imitation éloignée. Quelle différence de précision, de concision même! C'est bien moins serré que l'original.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre.

Il n'y a point là de poésie; comparez

Ut Jovis altisoni subito pennata satelles.

Le vers français est mesquin, faible, commun même. Pourquoi n'avoir pas cherché à rendre ce *satellite pinnato di Giove alto sonante*?

Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.

Entraîner ne me présente point une idée juste.
On enleve dans les cieux, on entraîne sur la terre.

L'ennemi tortueux dont il est entouré.

Quelle pauvreté d'expression et d'idée ! Comme ce mot *entouré* présente une belle image ! N'avez-vous pu , monsieur le traducteur inconnu , (pour moi j'entends ,) trouver quelque mot encore plus faible pour nous peindre le serpent aux prises avec l'aigle ?

Le sang tombe des airs ; il déchire , il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore.

Est-ce le sang qui déchire , qui dévore ?

Il le perce , il le tient sous ses ongles vainqueurs ,
Par cent coups redoublés , il venge ses douleurs.

Je demande pour toute réponse à ces derniers vers , qu'on lise attentivement le latin. Ceux qui le savent bien , ou qui , comme moi , ne le savent guere , n'importe ! sentiront la différence.

*Jam satiata animos , jam duros ultra dolores
Abjicit efflantem et laceratum affligit in undas.*

Il y a , dans ces deux vers , une fureur et tout-à-la-fois un épuisement inconcevable.

Le monstre , en expirant , se débat , se replie ,
Il exhale en poison le reste de sa vie.

Voilà le seul endroit qui annonce le poëte. Mais c'est pure invention du traducteur. Passons.

Et l'aigle tout sanglant , fier et victorieux
Le rejette en fureur , et plane au haut des cieux.

Ces deux vers sont bien faits; mais pourquoi abuser de l'ignorance de bien des gens, en leur disant : voilà une traduction de quelques vers de Cicéron. Pourquoi se donner pour traducteur, quand on n'est qu'un imitateur, venu d'assez loin même? Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; ainsi je rends le morceau tout entier, beautés et défauts, tout ensemble, au soi-disant traducteur, comme étant bien à lui; encore s'il eût surpassé, je dis même égalé l'original! On m'interrompt. A demain, la suite! Je vous envoie ce commencement, parce que je sais combien vous le desirez. Sans cela, je vous eusse envoyé le tout ensemble. Au reste, ce que j'ai à ajouter ne sera pas long, ce n'est plus qu'un mot.

L E T T R E L I.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 23 nivôse an 2, à neuf heures du matin.

JE viens d'écrire à ton oncle, ma chere Minette, et il te dira, sans doute, que tu es l'une de mes pensées habituelles. Mais qu'est-il besoin que je te le dise ? ne le sais tu pas ? Sans doute ! mais, comme je juge de toi d'après moi-même, tu auras du plaisir à entendre répéter ce qu'on ne peut entendre jamais avec indifférence.

Je t'ai fait là une rude méchanceté ; conviens-en, ma chere Minette ? Laisser passer un décadi, sans l'accompagner d'un pauvre petit mot, et cela pour se venger ! ce silence t'a donc fait de la peine, ma chere fille ; j'en suis fâché, et peut-être aussi un peu bien-aise. Juge à présent si, moi qui, dans mon triste manoir, soupire après les lettres, comme les malheureux damnés, dit-on, après une goutte d'eau, juge comme je trouve consolant de voir reculer ma pitance de jour en jour. Je me suis

habitué à ce commerce d'amitié , je ne saurais plus me passer d'en jouir , au jour et à l'heure dité. Maintenant que tu as eu ton tour de peine , tu tâcheras de me garder toujours , de maniere ou d'autre , environ trois heures par décade , c'est-à-dire , une heure et demie tous les cinq jours. Tu diras comme la malheureuse Didon :

Non ignara mali , miseris succurrere disco.
J'ai connu le malheur et j'y sais compatir.

Je ne réponds pas encore à ta lettre d'hier ; M. le journaliste , j'attends votre numéro prochain. En attendant , vous saurez que je suis très-satisfait de votre jugement , et ce qui met le comble à ma joie , parce qu'on me prouve que mon cœur ne fausse point ici mon esprit , c'est que d'autres surtout en sont satisfaits. Promets-moi que la vanité n'entendra pas ce que je vais te dire , et tu sauras , en confidence , que le citoyen Chabroud est presque tombé de son haut. Mais chut ! ne faisons pas la sottise , moi d'insister , toi de savourer. D'ailleurs , voyons si la suite m'arrivera et ne démentira point le commencement.

Voici une diversion à cette trop douce musique. Le citoyen Robert a fait un dessin charmant de Sainte-Pélagie. On lui avait envoyé d'autre part quelques

quelques détails historiques qui représentent cette sainte aimant à se promener et à rêver sur la fragilité des choses humaines, au milieu des monumens en débris de l'antique Asie. Ces détails la disent mere d'un enfant qu'elle élevait dans ces mémorables déserts. L'artiste s'est vite emparé de ce sujet. Il l'a consacré dans un dessin colorié qu'il avait, je crois, manqué d'abord. La sainte était assise sur un débris de colonnes, devant un tombeau; une urne, un sarcophage renversés. Près d'elle était son fils, mais détaché de sa mere, et faisant une seconde action dans le tableau. J'ai modestement observé à l'artiste ce que je sentais. — J'ai voulu peindre la sainte, m'a-t-il dit, et non la mere. — Mais s'il était possible d'associer l'une à l'autre, ai-je répondu? — Hé! comment? — Je placerais l'enfant grandelet, près de sa mere qui lui montrerait les preuves de la fragilité des choses, et peut-être, qu'avec un tombeau d'une jeune fille que je placerais là, je produirais un sentiment aussi mélancolique que celui qu'inspire le *in Arcadia ego* du Poussin. Robert m'a entendu, et ses crayons ont réalisé ma pensée, en l'embellissant. Il a placé, devant les deux personnages, le tombeau d'une jeune fille, avec des vers mutilés et dont il ne reste que ces mots entiers :

Première partie.

K

Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Tu as grandement raison de vouloir *frotter ta cervelle à la cervelle de Montaigne*. Sa morale est usuelle ; à tous les momens de la vie , on trouve occasion de la mettre en pratique. C'est , je crois , de tous les moralistes , celui qui , sans le chercher , est descendu plus avant dans l'homme. Ce n'est que lui qu'il met en scene ; et cependant , à chaque instant , on ôte son chapeau , et l'on fait la révérence , pour saluer des personnes de sa connaissance. Et puis ce style original , pittoresque , sublime et naïf ! cette foule d'expressions neuves trouvées , qui font de la langue de Montaigne une langue nouvelle , dans le Français ! J. Jacques en faisait une de ses lectures chéries , et il est assez vraisemblable qu'il a ajouté , par ce commerce , à sa fortune native. Tu trouveras les Essais , petit format in-12 , dans la première armoire à gauche , à côté de la porte de mon cabinet , sur le premier rang du rayon le plus élevé.

Quant aux pièces d'Ossian que ton oncle demande , cherche-les dans la grande armoire , du côté du buste de Crébillon , sur l'un des rangs du milieu. Ces poésies sont en deux volumes in-8°. Tu ne connais pas ces productions supposées des

siecles barbares, dans les montagnes d'Ecosse. Il est rare le talent qui contrefait à ce point le génie brut ! Macpherson à qui on doit ces poésies, et qui trouva, dans les parties les plus reculées de l'Ecosse, quelques morceaux conservés par une tradition orale, parvint à tromper, dès l'abord, tout le monde littéraire. Il chante une nature, des tems, des mœurs, une religion, qui ont une physionomie extraordinaire. En un mot, il a réalisé Ossian, l'Homere des anciens Bardes, à un tel point, que le vrai Ossian ne paraît pas avoir été autre chose.

Tu vois, ma chere fille, que je répare un peu le mal que t'a fait ma petite malice. J'ai causé pour deux décades. Allons ! c'est bien fait ! tu me le payeras au centuple. Bon-jour, ma Minette ! embrasse ta maman et ton frere ? Quand viendra le tems où je n'aurai plus de semblable commission à te donner, c'est-à-dire, où je ferai moi-même mes affaires.

L E T T R E L I I .

R O U C H E R A S A F I L L E .

Ce 23 nivôse an 2, à huit heures du soir.

E_H bien ! ma chere Minette, voilà encore mon espoir d'aujourd'hui trompé. J'ai attendu, de moment en moment, que ta promesse se réalisât, mais le tems est passé; les guichets sont irrévocablement fermés, excepté pour les infortunés qu'on peut amener pendant la nuit. On parcourt déjà les corridors; j'entends, au-dessus de ma tête, le bruit du fer dont on frappe longuement sur les barreaux de chaque fenêtre, pour s'assurer si on ne les a ni ébranlés de leur place, ni limés. On va descendre au rez-de-chaussée. Ma porte est sur le point d'être fermée et scellée par de monstrueux verroux. C'est fait ! me voilà reclus et véritablement prisonnier; libre à moi de m'agiter, à volonté, sur quelques pieds de terrain, mais j'aime mieux me fixer à cette table d'où je t'ai écrit ce matin et de laquelle je t'écris encore.

Après la suite de ta lettre d'hier sur laquelle je comptais aujourd'hui, n'oublie pas que tu m'en

dois une autre , à celle où tu m'as fait ie récit de la nôce. C'était un tableau des sentimens que tu avais éprouvés, c'est-à-dire , de ce qui pour moi est la partie la plus intéressante de cette scène. Je t'ai dit souvent que c'était en *se regardant passer*, qu'on se faisait meilleur ; soit , parce qu'on se corrige des imperfections qu'on surprend en soi , soit , parce qu'on se raffermir dans le bien dont on a à se louer. Mais il ne faut pas donner aux impressions le tems de s'effacer ; mille petits détails se perdent dans le lointain ; on ne se sait plus qu'à moitié. Pour se voir tout entier , il faut se surprendre sur le fait. Embellir son esprit de éonnaissances , le former au goût du bien , se donner , en un mot , un sixieme sens , ce tact intellectuel qui distingue l'homme de l'homme , bien plus noblement que toutes les institutions sociales ; c'est une occupation flatteuse , satisfaisante , et qui a , plus d'une fois , son utilité dans la vie. Mais améliorer son ame , la perfectionner , lui imprimer cette beauté morale qui fait le véritable homme de bien , c'est un emploi de nos jours , encore plus utile et plus indispensable.

L'étude de nous-même est la premiere étude ,

a dit Pope. C'est-là du moins le sens d'un de

* I^{re}. Partie.

K 3

sès vers, dans son *Essai sur l'homme*. On me donne de toi des nouvelles si douces à lire, que j'en conçois l'avenir le plus honorable pour toi, et pour moi le plus agréable. Un pere, homme de mérite, disait à sa fille : *vos talens m'effrayent*. Ce mot ne sera jamais dans ma bouche, ma chere fille, parce que le sentiment n'en sera jamais dans mon cœur. Les lumieres que tu acquerras, tu en feras des vertus. Attendez cette ame que j'ai cultivée, vous tous qui redoutez, pour elle, que je n'en aie fait ni un homme ni une femme; je vous dis moi, que ce sera la femme fortifiée par l'homme, et l'homme adouci par la femme. Bon-soir ! je t'embrasse,

LETTRE LIII.

EULALIE A SON PERE.

Ce 24 nivôse an 2.

Je le vois bien , il faut me défendre toute promesse ; je les fais indéfinies , et vous , mon cher papa , *définies*. Vous ne calculez pas d'après votre Minette , d'après le tems qu'elle a de bon , mais d'après votre desir , d'après votre tendre amitié. C'est elle qui vous presse , qui vous impatiente.

Vous n'avez donc pas été mécontent de mon petit travail de l'autre jour. C'est-là ma récompense. Que ne suis-je , je le répète , dans une position qui me mît à portée d'en recueillir souvent de pareilles , et de me livrer , sans presse , sans gêne , à notre commerce de pensées et de sentimens. J'y trouverais surement des charmes qu'on ne pourrait même bien analyser , qu'après les avoir éprouvés. Ne craignez rien , je vous en prie , de ma vanité pour l'approbation souvent flatteuse , et rarement vraie des autres ; craignez plutôt la vôtre , mon cher papa ? celle-là glisse et je m'en défie ; celle-ci , oh !

quelle différence ! elle s'attache , s'insinue , j'y souris. Elle fait effet ; je vous en avertis. Ma modestie tient doucement rigueur à votre goût et à votre jugement. Je les connais bien tous deux. Je sais , comme vous , qu'ils peuvent être , et ils le sont , altérés par un amour de pere , qui se trouve là toujours ; mais , cette altération à part , je ne crois pas qu'il existe de goût ni de jugement meilleurs. Aussi , je les prends pour guide. Je ne m'écarterai pas des traces qu'ils m'ont indiquées ; elles seront toujours fraîches à ma mémoire , à mon esprit. Sur ce grand chemin , je frayerai quelques petits sentiers à mon allure , et j'y trotterai , sans m'écarter pour cela de l'œil du maître.

L E T T R E L I V.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 25 nivôse an 2 , à dix heures et demie du soir.

Eh vite ! eh vite ! si je n'y prends garde , quintidi va s'enfuir ; je ferais là une belle chose ! N'ai-je pas promis ? et ma promesse n'est-elle pas *définie* , comme le dit un *grave auteur* ? Je le sais par cœur celui-là , c'est ma lecture favorite ; et , comme je ne lis que pour profiter , je me conforme à son *vouloir*. Ce mot , s'il le connaissait , blesserait peut-être son oreille , car il est modeste , il sait aussi les convenances du style et la mesure des expressions. Eh bien ! à *vouloir* , substituons *desir* ; celui-ci même est plus impérieux que l'autre. Me voilà donc fidele à ma parole ; peut-être , on ne s'y attend pas. N'importe ! une heure de bonheur , n'est point à négliger à Saint-Pélagie. Et puis , n'ai-je pas à remercier cette enfant si chérie du travail qu'elle fait sur elle-même ? Elle est attentive à

améliorer son ame. Elle sent tout le charme attaché à la beauté intérieure, encore plus qu'elle ne prise les charmes extérieurs. Déjà même, m'a dit un grand connaisseur, ce travail est couronné d'un succès qui se rend sensible à des yeux attentifs, à certains amis qui l'observent et l'épient. On ajoute que l'année républicaine ne passera pas, sans lui avoir donné, en vertu, une riche compensation de ces biens qui font tant de sottement orgueilleuses, et qu'un certain pere est fâché pourtant, mais très-fâché de ne pouvoir lui donner. A ce témoignage, qui n'est point à dédaigner, s'en joint un autre qui l'est bien moins encore, celui de l'héroïne de toute cette belle histoire future et déjà commencée. Oh ! pour celui-là, je m'y livre avec un abandon qui me rend heureux, en dépit de Sainte-Pélagie ; je le suis et du présent et de l'avenir. Ces deux tableaux ne quittent jamais ma pensée ; ils sont là présens, comme on dit que Dieu l'est pour les dévots.

Eh ! le moyen, ma chère Minette, que je ne repose pas sur cet oreiller ? Il n'en peut jamais être de plus doux pour un pere. C'est jouir, de deux manieres, de la paternité. Ma fille et mon élève ! tu me dois le jour et tu me devras encore les qualités de ton ame et de ton esprit. Le fonds de ce

terrein était bon , sans doute ; il eût toujours produit quelque chose ; mais enfin , je l'ai cultivé , et il donne déjà , et il promet de donner plus encore.

Je suis en ce moment tel que j'ai vu , dans les environs de Montfort , le pere Piquet , au mois de mai , devant une belle pièce de blé , qu'il avait ensemencée , et qui , ayant déjà heureusement levé , lui promettait un riche mois d'août. — Monsieur , me disait-il , que la nielle et la grêle ne passent point par ici , et avec quelques pluies et quelques jours de bonne chaleur , je n'aurai pas perdu mes peines. — En me parlant ainsi , il ne savait pas , ce brave homme , que moi , sans être fermier , je devais dire un jour comme lui :

Oui , le froment que j'ai semé ,
S'il est épargné par l'orage ,
Ce grain si cher , déjà formé ,
Il nourrira mon dernier âge.
Voilà le fruit de mes leçons !
Avec amour , dès sa naissance ,
J'en ai surveillé la croissance ;
De la plus riche des moissons
Le sort me doit la jouissance.
Il n'en est pas , je le sens bien ,
Qui soit plus aimable et plus pure.

On dit tout bas à la nature :
 Le plus grand travail fut le tien ;
 Mais j'y mêlai par fois le mien ,
 Tu me le rends avec usure.

Bon-soir , ma chere Minette ! Minuit vient de sonner ; tu dors sans doute. Je vais en faire autant , si je puis , car mon ame est trop pleine pour me laisser espérer du repos , sans un intervalle entre ma lettre et le sommeil.

L E T T R E L V.

E U L A L I E A S O N P E R E.

Ce 26 nivôse an 2.

JE viens de visiter nos plantes. J'ai passé toute mon après-midi à les tenir, à les examiner, à les changer de place. Je crois qu'elles s'en trouveront bien, et moi pas mal. Je voudrais, s'il était possible, répéter cette occupation, elle empêcherait mes idées botaniques de se rouiller entièrement. Elles en sont en grand danger; car depuis un malheureux jour, je les ai peu exercées; je commençais alors, je bégayais à peine, lorsqu'il a fallu tout-à-coup laisser là la nouvelle science, tout quitter, tout abandonner. Quatre mois de travail seraient-ils donc perdus? non, je l'espère. Je tâcherai de conduire ma mémoire, moyennant quelques grains pour *subsister jusqu'à la saison nouvelle* où, sans doute, nous pourrons réaliser nos aimables projets. Ils étaient bien présents à mon imagination, en les regardant nos belles plantes! Il y en a un très-grand nombre *qui*

a triomphé de la mort et même glorieusement. Je me suis complu à m'extasier, à admirer. Ces vues m'ont d'autant fait de plaisir qu'elles étaient comme neuves. Chacune conservée dans sa beauté, m'arrachait un : *que n'est-il ici*, pour les admirer avec moi ! Ainsi les moindres jouissances, les plus pures, les plus simples sont saupoudrées de fiel.

Nous en étions restés dans ma dernière lettre, à

Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux
Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

Je répète donc que ce n'est point là, une traduction, ou que, si c'en est une, elle est plus que libre. Le poète français, ce me semble, devient lui-même original. J'y cherche en vain :

Abjicit efflantem et laceratum affligit in undas,

Cette chute si bien précipitée, et le

Seque obitu à solis nitidos convertit ad ortus.

Il n'y a pas un mot de la belle image que ce vers présente. Il résulte de toutes mes réflexions que le français est resté bien au-dessous du latin, par les images, par les expressions, par l'idée, par le serré enfin. Et puis, quelle répétition fatigante de pronoms qui allongent l'action. Elle se traîne sur des *il*

sans nombre. Quelle mauvaise maniere! *IL s'envole, IL entraîne, IL le perce, IL le tient, IL venge ses douleurs, IL déchire, IL dévore, IL exhale.*

Aimez-vous la muscade, on en a mis partout.

D'ailleurs, pas une expression forte qui fasse ressortir le caractère qu'on donne à cet aigle si terrible. Est-ce par ce *tout sanglant, fier et victorieux*, que le traducteur a cru lui en assigner un. Au reste, il était tems, à l'avant-dernier vers. Après une si belle victoire, si bien peinte, si bien coloriée, *l'oiseau de Jupiter plane au haut des cieux*; assurément, c'était le moins qu'il pût faire. Un seul vers du français a ri à mon imagination, laissée du reste très-en paix, dans la plus grande bonace.

Il exhale en poisons les restes de sa vie.

J'aime bien cette idée. Mais ma lettre s'allonge bien sur la critique. Je m'en aperçois, il faut plier bagage. Adieu, mon cher papa! Vous devez imaginer avec quelle impatience, j'attends les vers que vous m'avez promis. Je ne vous dis pas que je vous aime, c'est une chose sue, il y a longtemps. N'est-ce pas?

L E T T R E L V I.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 26 nivôse an 2, à sept heures du soir.

Q u' o n me donne du papier ! du grand ! du plus grand ! il m'en faut , *n'y en eût-il plus au monde !* Ce n'est pas ici , un de ces billets qu'on baptise du nom de lettres ; c'est bien véritablement une lettre , une lettre importante , longue , bien longue , et qui ne doit pas finir. Gare au lecteur ! il n'a qu'à se bien tenir. C'est à lui à se sauver de l'ennui , comme il pourra. Je l'exhorte d'avance à prendre toutes ses précautions ; moi , je prends les miennes.

Tu es entrée parfaitement , ma chère Minette , dans toutes les beautés de l'original ; aucune ne t'a échappé. Précision , richesse , coloris , harmonie , images , placement de mots ; ton goût a tout vu , je voulais dire *deviné* ; car , pour juger , en connaissance de cause , un semblable morceau de poésie , il faut , comme tu le dis fort bien , avoir commercé longtemps avec la langue qui l'a fourni. Rien de mieux
que

que ton jugement sur le caractère général du style de Cicéron , d'après l'idée que t'en a donnée la lecture du *Traité des devoirs, de Officiis*. L'éloquence de ce grand Romain est plus parée que forte , plus ample que serrée , et il est très-vrai que ses vers portent un plus grand caractère. Mais tu auras pensé , sans doute , même en ne me le disant pas , que la contrainte de la mesure poétique l'aura , pour ainsi dire , repoussé sur lui-même , et lui aura appris à *se ramasser*. Telle est la poésie dans toutes les langues ; elle dit et plus vite et plus brièvement que l'éloquence. Les plus belles pensées de l'esprit humain sont en vers , d'où comprimées par la mesure , elles s'élancent avec plus d'impétuosité et s'enfoncent plus avant dans la mémoire.

Voici la traduction littérale et en prose du latin. Elle doit nous servir , pour mieux nous entendre , lorsque nous parlerons des deux traductions en vers.

« Tel du tronc de l'arbre où l'a blessé la morsure
 » d'un serpent , s'élance rapide le ministre ailé du
 » Dieu qui tonne au haut des airs. Il a percé , de
 » ses serres cruelles , le reptile qui vit à peine et
 » pourtant menace en fureur de sa tête étincelante.
 » Le bec acharné sur le monstre qui se
 » replie , l'ensanglante et le déchire. Déjà rassasié

Première partie.

L.

» de furie , déjà vengé de ses cuisantes douleurs ,
 » l'aigle le rejette sans vie , en lambeaux , au milieu
 » des ondes , et de l'occident se tourne vers la bril-
 » lante aurore. »

Voilà ce qu'on peut nommer une traduction littérale aussi serrée, peut-être, qu'il soit permis de l'attendre de notre prose française. Comme tout est vrai dans ce tableau ! Comme chaque circonstance qui suit , renchérit sur celle qui précède ! Quel heureux choix d'expressions fortes , vives et pittoresques ! Ce n'est point une image de la chose ; c'est la chose elle-même. Les deux acteurs sont là , avec leurs caracteres propres et bien distingués l'un de l'autre. Ce premier vers qui peint l'aigle , ne remplit-il pas la pensée d'une grande image , et l'oreille d'une harmonie retentissante et presque égale à la majesté du tonnerre ?

Ut Jovis altisoni subito pennata satelles.

Et ce tronc d'un arbre, *arboris è trunco*, ne montre-t-il pas l'aigle , tel qu'il est dans la nature , ne se reposant que sur les hauteurs ? C'est de-là qu'il va fondre sur la terre , acquérant dans son vol plus d'impétuosité. Le troisième vers , qui le montre saisissant et perçant à-la-fois le reptile , ne pouvait être plus vif , plus serré ; *semanimum* rejeté à l'autre

vers, où il fait repos, force l'esprit le plus lent à sentir la rapidité de la vengeance de l'aigle qui, d'un premier effort, saisit, perce, et tue à moitié. Le reste du vers, sans doute, fait trembler pour lui, quand on voit se dresser, s'agiter cette tête étincelante qui dépasse la serre dont elle est enveloppée à sa naissance. Au cinquième vers, le bec ensanglante et déchire le corps du monstre qui se replie en vain. Ce corps, je le vois s'étendre tortueux, d'une serre à l'autre. Quelle vérité ! Tu as très-bien senti l'effet de la répétition du *jam*, déjà, placé au sixième vers ; oui, il y a là une *satiété* de furie, de vengeance. Le reptile n'en peut plus. L'aigle est trop fier pour conserver de la fureur contre un ennemi déjà hors de combat ; il le rejette et le précipite, en lambeaux, dans les ondes. Tu dis bien, *in undas* à la fin du vers est très-heureusement placé. Mais, ce que tu dis encore mieux et ce qui est parfaitement senti par ton goût, c'est le vol de l'aigle, qui, après ce combat, avec la fierté paisible d'un vainqueur, va retrouver le soleil à l'orient. Le citoyen Robert qui, à son grand talent pour la peinture, joint beaucoup d'esprit en société, disait plaisamment : *après ce bel exploit, on peut retourner avec quelque orgueil à la maison.* Voilà encore l'aigle qui se montre par

ce dernier trait de caractere, digne de sa destinée. Il n'y a que les êtres bas et vils qui conservent de la haine à un ennemi , au-delà de la mort. Il faut être un *Vitellius* , un *Chartes IX*, pour dire : *le corps d'un ennemi mort, sent toujours bon.*

Dans cette analyse , ma chere fille, j'ai donné plus de développement à tes propres idées , pour affermir davantage ton admiration pour ce sublime tableau. *Voltaire*, en le plaçant dans sa préface de *Rome sauvée*, a rattaché à la couronne de *Cicéron*, ce beau diamant poétique auquel on pensait peu , parce qu'il était enseveli dans les magasins des seuls érudits, ou savantas en *us* ; mais *Voltaire* , tout grand qu'il est, est resté loin , bien loin , dans sa copie, de la beauté vraiment antique de l'original.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre ,
 Blessé par un serpent ; élançé de la terre
Il s'envole , il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Il le perce , il le tient sous ses ongles vainqueurs ,
Par cent coups redoublés , il venge ses douleurs.
Le sang tombe des airs ; il déchire , il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore.
Le monstre , en expirant , se débat , se replie ,
Il exhale en poisons les restes de sa vie ,
Et l'aigle tout sanglant , fier et victorieux ,
Le rejette en fureur , et plane au haut des cieux.

D'abord, ce n'est point là le tableau peint par Cicéron. Il serait impossible à celui-ci de reconnaître son aigle dans cet oiseau qui *s'élance de la terre*, où il plaît à Voltaire de le placer; dans cet oiseau qui vole au séjour azuré, *quoiqu'entouré de son ennemi tortueux*; dans cet oiseau enfin, qui, après sa victoire, *a encore de la fureur*. Cicéron dirait, je crois, s'il pouvait te parler: « fille sensible, conviens que je n'ai pas donné de tels soufflets à la nature; je l'avais observée, et la gloire des poètes est de la reproduire. Mon aigle fond d'une hauteur, parce que je savais qu'un aigle n'était pas une volaille qui se repose à terre; parce qu'en outre, les relations des Romains avec l'Afrique m'avaient appris que le serpent se glisse et se met en épie, en vedette, sur les arbres, dans leurs feuillages, soit pour manger les œufs dans les nids, soit pour faire sa proie des oiseaux qui viennent se placer sur les rameaux. Mon aigle ne s'envole pas au séjour azuré, parce qu'un être ailé, entouré d'un serpent tortueux, a les ailes étrangement embarrassées; autant vaudraient des ailes rognées. Si je voulais peindre un aigle forcé de tomber honteusement sur la terre, je l'entourerais, comme l'a fait mon prétendu imitateur. Mon aigle enfin, n'a plus de *fureur* dès qu'il voit son ennemi déchiré, n'en pou-

vant plus; et s'il fallait, quand il rejette sa victime, la gratifier d'un sentiment, au lieu de la fureur, je lui donnerais le mépris. Fille républicaine, ajouterait-il, ton ame est nourrie dans ces nobles sentimens qui élèvent et aggrandissent, tu es faite pour m'entendre et même pour me deviner. »

Ensuite, cette prétendue imitation est surchargée d'une foule de mots qui, au lieu d'un style rapide, ne font qu'un style tourmenté; toujours, comme tu l'as remarqué, ce pronom personnel, *il*, qui enfile monotonelement des incidens à des incidens; toujours la forme de ces phrases hachées, jetées dans un seul moule. Ce n'est point là, l'admirable variété de l'original. Tu n'y trouveras pas, *il le perce, il le tient, il s'envole, il l'entraîne, il déchire, il dévore, se débat, se replie, qui porte le tonnerre, dont il est entouré, qui le combat encore*; cette dernière forme, donnée au dernier hémistiche des vers, est impardonnable à quiconque a un peu étudié l'art de Racine. Ce grand poète sentait qu'il fallait en user sobrement. Aussi ses vers en offrent-ils peu d'exemples. Le *qui* relatif placé devant un verbe que suit son régime, ou bien un adverbe, fournit à tout écolier un hémistiche toujours facile à faire. Les commençans, et ceux qui le sont toujours en poésie, comme La ****,

se jettent , à corps perdu , dans ce genre de versification , et ne sentent pas qu'ils chargent ainsi leur phrase de membres paresseux qui l'empêchent d'aller. J'insiste sur ce point , ma chere Minette , parce qu'il te donnera souvent la raison de l'ennui qu'apportent certains vers. Le *qui* relatif est d'un usage fréquent et indispensable dans notre langue. Qu'a donc fait Racine pour rendre cette fréquence moins sensible ? il a varié de toutes les manieres la place de ce mot ; tantôt il le met au commencement du vers , tantôt à la deuxième , troisième et quatrième syllabe , tantôt dans le courant du second hémistiche ; rarement au commencement , encore même lui donne-t-il l'emploi d'ouvrir un sens qui ne finit pas avec cet hémistiche , mais qui prolongé au-delà , s'en va former le vers qui suit. Tiens cette observation pour vraie ; je la crois neuve , c'est un des fruits de l'étude longue , assidue et presque obstinée que j'ai faite des plus belles formes de la versification française.

Enfin les vers de Voltaire fourmillent de petites négligences qu'il aurait dû éviter , s'il voulait se rapprocher davantage de la perfection de son modele. *EN expirant , EN poisons , EN fureur ;* ces trois *EN* , dans l'espace de quatre vers , ont été jetés , sans aucun soin. *L'ennemi tortueux , le*

reptile acharné, encore des formes d'hémistiches répétés. Et puis, comment venge-t-il ses douleurs? est-ce avec les serres? est-ce avec le bec? ce n'est point avec les serres, car il s'en sert pour tenir le serpent. C'est donc avec le bec; il fallait donc le dire, pour ne laisser rien d'indécis aux yeux. Le reptile, dans Cicéron, est tenu par les serres, depuis le col jusqu'à la queue, et tandis que, dans cet espace, il se débat, il se replie, le bec l'ensanglante, le bec le déchire. *Le sang tombe des airs; tombe!* quelle faible expression! Lafontaine, dans une fable, dans le combat des Milans et des Eperviers, dit : *il pleut du sang*. Voilà le poète. Le prosateur dit : *tombe*. Je répète, ici, ton observation; on demande sur ce qui suit : *est-ce le sang qui déchire, qui dévore?* Après cela, je demanderai, moi, pourquoi Voltaire a mis *ongles* pour *serres*, quand ce mot est le mot de la poésie, et celui-là, le mot de la prose. Est-ce que notre dictionnaire poétique français, n'est pas assez court? faut-il qu'un poète l'abrege encore? Et quand fera-t-on usage de ce mot *serres*, si ce n'est pas en cette circonstance, où il faut le langage le plus noble, le plus élevé? Tu approuves, ma chère Minette, les deux derniers vers; je crois déjà t'avoir détrompée sur le *rejette en fureur*. J'aime bien

moins, tout *sanglant*, *fier* et *victorieux*. Cet entassement d'épithètes n'est pas d'un bon genre. Encore, si chacune allait en se fortifiant. Mais que fait là, celle *de fier*, entre ses deux compagnes? ce qu'elle y fait? elle y donne une syllabe pour compléter la mesure du vers. C'est-là tout son emploi; car, du reste, au lieu de fortifier, elle affaiblit; c'est l'effet des gens inutiles dans une armée. Cependant, il faut l'avouer, les vers de Voltaire ont de l'éclat, ils ont ce charme d'un coloris brillant qui frappe, enchante des yeux ordinaires, ceux des hommes auxquels on est sûr de plaire à l'aide de mots nobles, harmonieux, et, pour ainsi dire, *reluisans*, de ces hommes qui, destinés à faire autre chose que des vers, prenant leur plaisir pour les règles de l'art, et dépensant toute l'application dont leur esprit est susceptible aux lectures rapides et non méditées, ne se doutent pas même de tout ce qu'il y a de combinaisons profondes dans une suite de beaux vers faits par Virgile, Racine, et Boileau. Tu trouveras de ces hommes-là sur ton chemin; tu les entendras, avec la naïveté de la confiance la plus imperturbable en eux-mêmes, te débiter leur admiration pour les choses que tu ne pourras admirer, et t'indigner de leur indifférence pour de vraies

beautés qui te donneront de l'enthousiasme. Eh bien ! ma chère Minette, il ne faut pas chercher à les corriger, il faudra les abandonner à eux-mêmes. *Ceux qui sont morts, le sont pour toujours.*

Maintenant, tu me demandes la traduction que je t'ai promise des vers latins, à ma manière ; il faut te satisfaire. L'idée exagérée que tu t'es faite du talent de papa, laissera peu de liberté à ton jugement. Tu verras mes vers, à travers le prisme de la tendresse filiale, mais n'importe ! Je ne suis pas fâché que ce sentiment agisse sur ton esprit ; on n'aime pas, quand on voit trop les défauts. Cependant tu as un moyen d'approcher du vrai, en jugeant ma traduction, c'est de chercher à l'appliquer, pour ainsi dire, à l'original, et de voir si l'une correspond à l'autre en images, en couleur, en harmonie, etc.

J'ai fait précéder cette comparaison de quelques vers qui doivent, avec elle, entrer dans un poëme. Voici le tout, tu me diras avec ta franchise ordinaire les impressions que tu auras reçues.

J'ai travaillé, pendant plus de huit jours, ces vers, où j'ai tâché de mettre tout ce que j'ai de talent poétique. Ils n'ont pas toute la précision de l'original ; mais ils en ont peut-être autant que le permet notre langue, où les articles, les

pronoms personnels et possessifs occupent un espace dont le latin fait un meilleur usage. Cependant c'est, à deux vers près, le même nombre de vers. Voltaire en a employé douze; chez moi il y en a dix, encore le dernier est-il une addition qui peut n'être pas inutile, surtout d'après la manière dont je me suis approprié la comparaison (1).

En as-tu assez, ma chère Minette? et n'avais-je pas raison de te crier : gare l'ennui ! Que veux-tu ? quand je cause avec toi, nulle tentation de finir, au contraire, grande envie d'aller toujours devant moi ; le tems seul m'arrête. Je finis, comme à l'ordinaire, parce que ma tendresse pour toi, n'est susceptible d'aucun accroissement.

(1) Roucher, peu content de cette traduction, en fit une autre qu'il envoya à sa fille, dans une lettre postérieure. Nous croyons donc devoir supprimer celle-ci, et n'offrir que la dernière; le lecteur la trouvera dans le cours de l'ouvrage.

LETTRE LVII.

ROUCHERA M. DES *****.

Ce 30 nivôse an 2, à cinq heures du matin.

» **M**AIS on me conte là des sornettes ; on me
» fait des récits à dormir debout. La mere et la
» fille me trompent , à qui mieux mieux. Il est
» toujours , disent-elles , à Sainte-Pélagie. Je suis
» bien sûr qu'il est sorti ; il court librement les
» champs. S'il était encore reclus , dans cette cellule
» dont j'ai vu le plan sur le papier , sous ces grilles ,
» sous ces verroux dont on a tant battu mes oreilles ,
» il me donnerait signe de prison. Un mot de sa
» main m'aurait appelé du nom de *frere d'amitié*.
» Non ! il n'est plus à Sainte-Pélagie. »

Voilà , à peu de chose près , mon bon ami ,
votre monologue de tous les jours. N'est-ce pas ?
convenez-en. Le fripon a écouté aux portes. Hé
bien ! je vous jure que vous êtes dans l'erreur ; je
vous en donne ma parole , vous devez m'en croire.

Oui, je suis à Sainte-Pélagie ; je n'en suis pas sorti,
un seul moment, depuis plus de trois mois ; et
j'en passerai bien d'autres encore , ceux du reste
de l'hiver, ceux du printems, ceux de l'été, et

Nati natorum et qui nascentur ab illis.

Je ne verrai point reverdir
Les maronniers au riche ombrage ;
Ces fleurs amantes du bocage ,
Je ne pourrai point les cueillir ;
Pour moi les aîles du zéphir
Ne semeront point, je le gage,
L'or et la pourpre et le saphir
Sur les frais gazons du rivage
Que l'onde se plaît à nourrir ;
L'oiseau caché sous le feuillage ,
Dans son doux et brillant ramage,
Ne me dira pas son plaisir ;
Et, ce qui me poînt davantage ,
C'est de songer que chaque image,
S'irritant dans mon souvenir,
De plus en plus viendra noircir
Les ombres de mon esclavage.
Hélas ! oui , quand de son ramage
Le rossignol attendrira
L'amant rêveur qui l'entendra,
Quand cet orphée animera
La forêt, le désert sauvage,
D'un chant d'amour que redira
L'écho parlant du voisinage,

Moi, poète, moi, de ces airs
 Disciple, imitateur peut-être,
 Moi, dans le long ennui des fers,
 Je me tairai, loin des concerts
 De mon modele et de mon maître.
 Me voilà bien loin, cher ami,
 Du ton dont j'ouvrais ma missive;
 Mon allure était un peu vive,
 Vos bons mots, tout ce que parmi
 Vous mêlez de gâité naïve
 S'offraient à moi; mon cœur s'avive,
 Et je vais d'un pas affermi;
 Mais hélas! le sort ennemi,
 Des verroux dont il me captive,
 Réveille le bruit endormi,
 Et ma prose folle à demi
 N'est plus qu'une muse plaintive.

Ami, pardonnez aux couleurs
 De mes tableaux mélancoliques?
 Non! ne me donnez pas des pleurs,
 Eh! que sont-ils donc mes malheurs,
 Près des infortunes publiques?
 Vous l'aimez cette liberté
 De nos bords si long-tems bannie;
 Vous l'aimez cette égalité,
 Présent que l'Essence infinie,
 Dans les conseils de sa bonté,
 Fit à la triste humanité.
 Mais, las! nos guerres intestines
 Changent pour nous ces biens en maux.

L'arbre sacré dont les rameaux ,
 Déjà débarrassés d'épines ,
 Couvraient de leurs feuilles divines
 Une moisson de fruits nouveaux ,
 Est ébranlé dans ses racines ;
 Les brigands aux mains assassines
 Courent se répandre à grands flots.
 Sortis des gouffres infernaux ,
 Les trahisons et les rapines ,
 Tous les monstres, tous les fléaux ,
 Ramènent la nuit du chaos ;
 La France est un monde en ruines.
 Et lorsqu'ainsi tant de pervers ,
 Artisans de crimes, d'allarmes ,
 Irritent la fureur des armes ,
 Et vont dépeuplant l'univers ,
 Vous penseriez à mes revers !
 Vous me donneriez quelques larmes !
 Non ; d'un citoyen tel que vous ,
 L'ame aux grandes vertus nourrie ,
 Ne voit, n'entend que la patrie
 Victime du sort en courroux ,
 Et se débattant sous les coups
 Dont les scélérats l'ont meurtrie.
 Voilà d'un vrai républicain ,
 Et la grandeur et la noblesse.
 Que votre amitié , sans faiblesse ,
 Me regarde en paix sous la main
 De l'homme égaré qui me blesse !
 Je veux être seul ; qu'on me laisse
 Lutter seul contre le destin !

Peut-être saurais-je en moi-même
 Trouver cette force suprême
 Qui ne lutte jamais en vain.
 Disciple du sage romain
 Qui d'un regard ferme, héroïque
 Prévoyant une mort tragique,
 Contre un Néron, vil assassin,
 Armait sa morale stoïque;
 Je la goûte, je me l'applique,
 Et je me prépare à ma fin.
 De ce maître que j'aime à suivre
 L'exemple vient me secourir.
 Chez moi j'apprenais à bien vivre,
 Ici j'apprends à bien mourir.

LETTRE

LETTRE LVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 30 nivôse an 2 , à neuf heures du soir.

IL ferait beau voir que je manquasse à ma promesse ! Oh , je ne donnerai point ce mauvais exemple et je ne ferai ce mal ni à ma Minette ni à moi ! le sommeil a beau me tirer vers mon lit , qu'il attende ! Quelques lignes , pour commencer , ce soir , une lettre que j'acheverai demain matin , de très-bonne-heure , ne sont pas un grand sacrifice ; et quand cela en serait un , ma Minette qui en fait tant , chaque jour , sur elle-même , pour moi , ne mérite-t-elle pas quelque chose ? Allons ! décadi ne passera point , sans avoir donné son produit ordinaire. *Dût ce produit être en petite quantité , de peu de valeur.* Ce que c'est , ma chere Minette , que d'être depuis trois mois en commerce assidu et journalier avec Smith ! Son style favori se présente , lorsque moins on y pense ; il se glisse furtivement , même dans une lettre où il se trouve

Première partie.

M

un peu déplacé. C'est bien la millieme et une preuve, que du langage de nos amis, (et les bons livres sont rangés dans cette classe,) que de leurs mœurs, de leurs manieres, il passe toujours quelque chose en nous. Les impressions qu'ils y laissent sont plus ou moins profondes ; mais enfin ils y marquent d'une maniere quelconque , et il ne ment pas le proverbe populaire qui dit : *dis-moi qui tu hantes , je te dirai qui tu es.*

Je vois avec plaisir, ma chere fille, que tu recherches le sage Montaigne. Bonne société ! bonne accointance que celle-là ! Quand tu auras un peu usé de ce philosophe-pratique , tu te reconnaîtras meilleure toi-même à l'user. Plus de douceur , de souplesse , d'aménité seront bientôt une nouvelle parure de ta jeunesse. Tu verras se développer, avec vîtesse , tous les heureux germes du bien que la nature a mis dans ton cœur ; et ce qui te promet la plus pure des jouissances accordées à notre malheureuse nature humaine , par la raison que cette jouissance est la plus intimement sentie, tu reconnaîtras en toi l'ouvrage de tes propres réflexions. Moi-même, je n'aurai rien à y prétendre , moi pourtant qui ne puis me défendre d'un petit ou grand mouvement d'orgueil, quand il m'arrive quelques-uns de ces mots si doux à

l'oreille d'un pere dont on loue la fille. Dans l'entrevue de l'oncle, dans les billets des amis, dans les lettres de maman, j'ai déjà goûté de ces joies paternelles, mais je puis en avoir de plus grandes encore. Je les vois qui m'attendent au terme du perfectionnement de ton intérieur. Je m'arrête; plus de paroles sur ce sujet seraient au moins une inutilité. Bon-soir, ma Minette! à demain matin, de bonne-heure!

Ce 1^{er} pluviôse an 2, à cinq heures et demie du matin,

Je me lève avant le soleil;
Nulle voix ne gémit, nul cri ne m'importune;
De mes compagnons d'infortune
La foule goûte en paix les douceurs du sommeil.
Infortunés, dormez encore,
Dormez, et puissiez-vous, au-delà de l'aurore,
De l'oubli des chagrins long-tems vous abreuver!
Vous n'avez pas pour vous sauver
Des maux dont, en veillant, votre ame est consumée,
Comme moi, d'une fille aimée
La douce image à retrouver.

Oui, ma chere Minette, cette pensée suffit seule pour écarter de moi toutes celles dont les grilles, les barreaux et les verroux de Sainte-Pélagie, remplissent l'ame des deux cents et plus

malheureux emprisonnés dans cette bastille *du regne de la liberté*. Il m'est arrivé même , plus d'une fois , d'oublier ce que tu appelles *nid à chagrins* ; et cet oubli serait , il faut que je l'avoue , passé bien loin de ma cellule , sans l'image de ma fille , mais de ma fille se travaillant , s'améliorant , par amour pour son pere.

Maman m'a promis hier que tu m'écirais aujourd'hui ; j'aurai donc une bonne journée. Dieu merci ! elle ne commence pas mal , c'est toi qui l'ouvre , tu en tiens la clef.

Salut ! mademoiselle Janus , ou mademoiselle Saint-Pierre ; car l'un et l'autre , ici , c'est tout un. Ces deux êtres allégoriques furent le symbole du tems , qui n'est que la succession des jours. Janus a deux visages ; ne fallait il pas lui donner le moyen de regarder le passé et l'avenir ? Saint-Pierre tient deux clefs ; ne doit-il pas fermer l'un et ouvrir l'autre. Mais ce Pierre a la face couverte de larmes ? ah ! c'est qu'il est bien peu d'hommes , même parmi les sages , qui n'aient quelques pleurs à donner à leur vie antérieure , et pour lesquels leur vie future ne soit pas un sujet de craintes et d'alarmes. *N'appelle aucun homme heureux avant sa mort ?* dit un proverbe grec. Je dirais moi , *vertueux* , et ma version aurait bien aussi

sa vérité. Mais je vois, auprès de ce Pierre grand pleureur, un coq, le héraut du jour, le symbole de la vigilance. Ma chere Minette, ce nouvel emblème nous crie d'une voix forte et perçante : *assurez-vous par un bon usage du présent qui fuit, un avenir sans trouble et un passé sans regret.*

Quel trésor divers, que le tems !
 Que d'objets opposés, à-la-fois il rassemble !
 Là, pour nous, se trouvent ensemble
 Vices, vertus, erreurs, ignorance et talens.
 Dans ce fleuve qui va sans cesse
 Minant, sans bruit, le sol qu'il prend soin d'arroser,
 Mise en dépôt par la sagesse,
 Roule la future richesse ;
 Mais il faut savoir l'y puiser.

Je m'apperçois, ma chere Minette, et je m'en apperçois un peu tard, que j'abuse du droit qu'a tout prédicateur de parler et de moraliser longuement, sans craindre d'être interrompu. Pauvre fille ! je t'assomme, mais ne t'en prens qu'à toi-même ? Pourquoi m'as-tu donné si bonne opinion de ta personne ? après tout, si mes sermons t'ennuient, vite ! souviens-toi du conseil d'un poëte :

Faisons-les courts en ne les lisant pas.

Sans doute je saurai quelque chose aujourd'hui du jugement que vous aurez porté pour ou

contre ma traduction des vers de Cicéron. J'avais promis, si elle n'avait pas votre suffrage, d'aller me pendre; mais toute réflexion faite, je n'irai pas. Quand on est mort, on ne fait plus de poésie, et je veux en faire encore, ne fût-ce que pour lutter, par votre arrêt, contre ce magnifique *ut jovis altisoni*, etc. Par Dieu! je suis piqué au jeu; il ne sera pas dit que les Latins tiennent bon contre les Français. Il doit y avoir moyen de les faire passer en France, et ce moyen je suis intéressé, plus que personne, à le trouver, moi qui ai prêché sur les toits à tout Israël, et qui prêche encore que *la langue française peut tout dire, aussi vivement, brièvement et poétiquement, que toutes les langues anciennes et étrangères*. Oui, en dépit de tout avis contraire, notre français est un bel instrument de la pensée humaine; ce n'est pas lui qui manque aux ouvriers, ce sont les ouvriers qui lui manquent. En attendant que tu prononces sur ma traduction, voici un nouvel exercice pour ton esprit.

Il s'agit d'une strophe d'Horace, dans laquelle se trouve un mot *brevem*, court, qu'on a toujours regardé comme intraduisible.

Linquenda tellus et domus et placens
Il faudra quitter terre et maison et agréable

Uxor, neque harum quas colis arborum,
 Epouse, et de ces que tu cultives arbres,
Te, præter invisas cupressus,
 Toi, hormis d'odieux cyprès,
Ulla brevem dominum sequetur.
 Aucun court maître ne suivra.

C'est-à-dire en bon français :

« Il faudra quitter ta terre, ta maison, ton
 » épouse chérie; et des arbres que tu cultives,
 » aucun, hors l'odieux cyprès, ne suivra son maître,
 » ou passager ou réduit à peu de chose. »

Le citoyen M***** m'a donné, de ces beaux
 vers d'Horace, une traduction qu'il estime beau-
 coup, dont j'ignore l'auteur, et de laquelle je
 ne me permettrai ici ni blâme ni éloge; j'attendrai,
 pour prononcer arrêt définitif, qu'un certain grand
 avocat général, nommé *Minette*, ait donné ses
 conclusions.

Il te faudra quitter tous les biens de la vie,
 Ce sol, cette maison, cette épouse chérie.
 Hors l'odieux cyprès, de tous les arbrisseaux
 Dont tes soins assidus cultivent les rameaux,
 Aucun ne te suivra jusqu'à la rive sombre,
 Toi, qu'ils ont vu passer comme passe leur ombre.

A vous maintenant citoyen Roucher ! voyons un
 peu si vous êtes ou plus près, ou plus loin de

l'original, en brieveté, en harmonie, en simplicité, et surtout en mélancolie. Voyons; les témoins, les juges, les grands jurés sont-là.

Il faudra quitter cette terre,
Ce toit, cette épouse si chère
Qui t'anime d'un si doux feu;
Et des arbres que tu fis naître,
Les cyprès seuls suivront leur maître,
Ce maître qui dura si peu.

Je ne me suis pas contenté de traduire cette belle strophe; j'ai cherché à l'imiter encore, en m'emparant, à ma manière, de quelques-unes de celles qui la précèdent. Horace, dans cette ode, parle à son ami *Posthumus*, de la nécessité de la mort; et en faux disciple d'Epicure, que nous-mêmes nous calomnions encore, il lui fait de cette nécessité un motif de se livrer aux plaisirs de la vie.

Nous sommes attendus dans la barque fatale;
Le rocher de Sisyphe et l'onde de Tantale
S'enfuira devant nous, roulera sous nos yeux
Eternels spectateurs réservés par les dieux
Aux scènes que l'enfer étale.

Il faudra le quitter ce palais éclatant,
Cet immense domaine où ton orgueil s'étend,
Et de ces vastes bois que ton or a fait naître,
Hors l'odieux cyprès, dans l'éternelle nuit,
Nul arbre ne suivra son maître,
A si peu d'espace réduit,

Tu vois, ma chere Minette, que dans mes deux copies, je n'ai pas donné à ce mot, *brevem*, le même sens. Dans la premiere ce maître *dure peu*, dans la deuxieme *il est réduit à peu*. Dis-moi lequel des deux sens te paraît celui de l'original, et auquel tu donnerais la préférence.

Pour m'autoriser à faire usage du dernier, je me suis dit que j'avais vu à la Falaise, dans les jardins de feu madame de Tourni, l'urne funebre d'un héros romain, mort en Auvergne, lieutenant de Jules-César. Le tombeau de ce capitaine avait été découvert depuis peu, et madame de Tourni avait en sa possession, il ne me souvient plus par quel moyen, tout ce que ce tombeau renfermait encore, quand il fut ouvert. J'ai tenu dix, trente et cent fois dans mes mains la lampe lacrimatoire, le petit pain qu'on plaçait auprès des morts, comme viatique de leur passage aux enfers; ce pain était pétrifié, mais très-reconnaissable encore. J'ai tenu surtout et examiné, d'un regard triste et mélancolique, les restes du guerrier réduit, par la combustion, en une espece de pierre noirâtre de la grosseur d'à-peu-près deux fois ma tabatiere. *Oh! que l'homme ainsi fait, est court!*

P. S. Tu vas être bien heureuse; demain t'arrive

du Plessis, non pas la *violette*, mais la *rose*. Je parie, si l'on veut, qu'elle amène tout le mois de mai en personne. C'est une bien jolie chose qu'un joli visage, et puis une jolie taille, une jolie voix, un joli caractère et puis tout ce qu'il y a de joli au monde. Il y a là de quoi jaunir de jalousie toute autre amie que Minette; mais après tout, mon voisin peut être très-bien, et moi n'être pas mal (1).

(1) Il sera souvent parlé de cette jeune amie désignée, presque toujours, dans le cours de cette correspondance, sous le nom de l'*archange Raphaël*.

LETTRE LIX.

ROUCHER A MADAME L****.

Ce 1^{er} pluviôse an 2.

.....

Il y a deux heures environ, que près de ma cellule, devant le poêle, s'est établie une espee de taverne anglaise où grand verre à la main, longue pipe à la bouche, une trentaine de patriotes boivent, fument, chantent et détonnent en chorus des hymnes, des couplets, des vaudevilles francs républicains et vrais *sans-culottes*.

Jamais à cette tabagie,
Votre ami n'aurait assisté,
Si pour lui la captivité,
Aux murs de Sainte-Pélagie,
N'eût remplacé la liberté ;
Murs bruyans, où l'égalité,
Par une soudaine magie,
Donne aux pauvres de l'énergie,
Rend à l'homme sa dignité
Et met l'infortune en orgie ;

Murs, où du roi George hébété,
 Et de Louis décapité,
 On a consumé l'effigie
 En haine de la royauté.
 Vous savez qu'épris de l'étude,
 Au culte des neuf sœurs voué,
 Votre ami, de la solitude
 A le besoin et l'habitude,
 Et que d'Appollon avoué,
 Si, par fois, j'ai vu mes cantiques
 Agréables aux dieux rustiques;
 Que si même je fus loué
 De mes vers aux tons prophétiques,
 C'est qu'à l'ombre des bois antiques
 Inspérateurs de tous mes chants,
 J'exhalais en accords touchans
 Et mes extases poétiques
 Et mon pur amour pour les champs,

A des cris joyeux de guinguette,
 A des transports en brouhahas,
 Qu'accompagne une aigre musette
 Et qu'un long corridor répète,
 Sans doute j'applaudis tout bas;
 Mais que pourrait à tant d'ébats
 Ajouter ma muse discrète ?
 Je la connais; triste interprète
 D'une gaîté folle aux éclats,
 Ma muse grimace en goguette,
 Le rire fou ne lui sied pas;
 Qu'on la laisse comme elle fait !

Ainsi donc, moi qui par mes goûts
 Trop peu, sans doute, vous ressemble,
 Je vous laisse, ô mes heureux fous,
 A la table qui vous rassemble
 Fumer épais, boire à grands coups,
 Et du nez vous renvoyer tous
 Bière et tabac mêlés ensemble.

Quand la tête ain i tourne et tremble,
 Adieux guichets, barreaux, verroux !
 On voit un peu moins cet ensemble
 Dont on ne perd rien, ce me semble,
 Quand la tête reste avec nous.

C'en est fait, me voilà transfuge
 D'une cohue ivre à moitié.
 Qu'ils m'assourdissent sans pitié !
 Contre eux n'ai-je pas pour refuge
 Et l'étude et votre amitié ?
 L'étude, qui de ma pensée
 Sans cesse étendant l'horison,
 Me montre au jour de la raison
 Notre fausse grandeur passée,
 Et dans mon arriere-saison,
 Des coups dont la France est blessée
 Me découvre la guérison.
 Oh ! je lui dois bien plus encore.
 C'est par elle que j'affermis,
 Dans l'état où le sort m'a mis,
 Le courage dont je m'honore.
 J'attendrai tout d'un cœur soumis;
 Je pardonne à mes ennemis,

Et s'ils souffrent, que je l'ignore!
 Mais comment la remercier,
 Votre amitié consolatrice
 Qui, toujours douce et bienfaitrice,
 D'un cœur qui sait l'apprécier,
 Guérit la longue cicatrice ?
 Non, la sagesse protectrice
 Du Dieu créateur des humains,
 Sur moi ne pouvait de ses mains
 Epancher un bienfait plus rare.
 J'y consens ; qu'il me soit avare
 De dignité, de gloire, d'or !
 Il m'a trouvé dans son trésor
 Un bien par qui tout se répare,
 Dont avec fierté je me pare ;
 Qu'ai-je besoin de plus encor ?

LETTRE LX.

EULALIE A SON PERE.

Ce 2 pluviôse an 2.

JE voudrais bien savoir quel satan se mêle de nos affaires ! Il remue , il secoue depuis trois jours un sac où sont renfermées de ces contrariétés qui , si elles ne font pas le malheur de la vie , tout au moins ne la rendent pas agréable. C'est de ce maudit sac qu'il a tiré celle d'hier. Elle est pour moi d'un genre nouveau. A coup sûr il choisit , et choisit en esprit infernal. Il y a là dedans de la magie noire. Point de lettre Mais à quoi bon aller chercher si loin ? rien de plus simple. C'est la femme (1) qui l'aura perdue. — A la bonne heure ! mais tout cela ne m'empêchera pas de dire que c'est le diable , le diable sous la figure d'une femme. Ce n'est pas chose si nouvelle. Pareille métamorphose s'est vue plus d'une

(1) La commissionnaire.

fois. Ceci tout bas , car j'aurais l'air de trahir le secret du corps et, en bon champion, cela est fort mal. — Point de chagrin, me direz-vous, une autre lettre Une autre apportera son plaisir, mais de dédommagement pas une obole. Ici chacun donne le sien. Ces jouissances-là ne sont pas solidaires. Entre les mains de qui est tombée ma pauvre lettre ? sait-il lire seulement ? oh ! ce n'est pas comme moi, toujours. Allons ? Je vais tâcher de n'y plus penser, c'est trop d'affliction. Epreuves de tout genre ! quel lot ! est-ce que le bonheur nous irait si mal ?

Enfin on a décidé maman à prendre quelques distractions. Elle a été hier aux Italiens ; on donnait *Guillaume Tell*, le libérateur de la Suisse. Où pourrais-je trouver au long les détails historiques sur les fameux événemens dont il a été le moteur ? La pièce n'est pas décidément mauvaise ; mais en tout, c'est un faible ouvrage, et l'on pouvait, je crois, tirer meilleur parti du sujet.

Vous ai-je dit que votre Emile saura bientôt par cœur la fable du *pauvre Nicolas*, pour la répéter à son petit papa. Je mets toute mon intelligence à développer la sienne. Le petit espiegle n'en manque pas, je vous jure. Vous seriez étonné,

si je vous disais que sa prononciation fait une de mes occupations. Quand il répète, *je me regarde passer*. Il est, comme sa chère sœur, le petit frère; il mange toutes les finales. Grand gourmand d'e muets surtout; mais j'y veille de toutes mes oreilles. Souvent il me fait des raisonnemens à perte de vue. Les pourquoi roulent sans fin. Il me demanda hier au soir, à propos du mariage d'Elise qui fait un grand événement dans sa tête, car ce *madame*, à une de ses compagnes de jeu, lui a paru très-extraordinaire; il me demanda donc pourquoi, moi qui suis plus grande, je n'étais pas encore mariée. — C'est, mon ami, lui répondis-je, que je n'ai encore trouvé personne *que j'aimasse bien et qui me plût*. — Hé bien! épouse *papa*? Mot touchant, conséquence charmante et plus juste encore! Il revient du jardin. Il voudrait dîner avec vous; il ajoute de lui-même qu'il ne dira plus de *mots vilains*, c'est son expression.

LETTRE LXI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 2 pluviôse an 2, à neuf heures du soir.

JE viens de faire, pour ma chere Minette, un effort, un prodige de mémoire. Ma lettre du 30 nivôse et du 1^{er} pluviôse a été perdue; tu la regrettrais, la voilà (1); je te la rends, tu peux en être sûre, non-seulement dans toutes ses pensées, mais encore dans chacune de ses phrases, et même avec ses mots; je parierais que la différence des deux versions serait à peine sensible à l'œil le plus exercé. Cependant la lettre avait été écrite au courant de la plume et relue une seconde fois, selon ma coutume, pour voir si quelque'impropriété de termes ne s'y était pas glissée. Il est vrai qu'il a fallu, comme dit Montaigne, me *ramentevoir*. J'ai réussi au-delà de toute expression. Comment tout cela s'est-il retrouvé au besoin

(1) Nous l'avons mise à sa date, page 177.

dans les cases de ma mémoire ? Je le donne à deviner au plus habile , à moins qu'il ne la place dans le cœur d'un pere . A la vérité , il a existé un tems , dans ma vie , où je pouvais réciter le soir toutes les lettres que j'avais écrites le matin . Mais ce tems est passé ; d'ailleurs , je travaillais alors à me faire un style , et ce travail burinait mes phrases sur le papier et dans mon esprit à-la-fois . Mais ici , nul retour sur ma lettre , et de plus , l'espace de trente heures écoulées . Je ne suis pas assez confiant en moi-même pour croire que chaque jour , et pour tout autre que ma fille bien aimée , je trouvasse pareille facilité . Mais te faire un plaisir que tu demandes d'un ton si aimable ! Oh ! se dit-on alors , voyons ? tentons l'impossibilité ? et l'on voit que l'impossibilité ne l'est plus . Ainsi donc , ma chere fille , ton *satan* , le voilà bien attrapé ; le cœur de papa a détourné toute sa *magie noire* . Qu'il y vienne encore avec sa chere *métamorphose en femme* ! Qu'il cherche au fond de son sac ! ce ne sera ni toi , ni moi qui seront *penauts* . Ah ! si , pour m'arracher à toi , il n'eût pas mis en œuvre plus de diablerie , Sainte-Pélagie ne serait point mon enfer . C'est de paradis qu'il serait question ; tu en serais l'ange et aujourd'hui ta bonne amie , du Plessis , l'Archange ma foi !

oui, il est assez agréable, le rôle de Dieu dans sa gloire; il a, dit-on, autour de lui des légions angéliques; moi, je me trouverais heureux à moins. Je charge maman de vous tâter tous les matins aux épaules s'il ne vous a point poussé des ailes. Mille embrassemens à l'ange Gabriel et à l'archange Raphaël.

L E T T R E L X I I .

E U L A L I E A S O N P E R E .

Ce 4 pluviôse an 2.

SALUT, actions de grace à la déesse appelée Mémoire, et plus que tout cela, à l'amour paternel ! C'est lui qui m'a rendu ma lettre, qui l'a retrouvée dans cette mine inépuisable de belles pensées, d'idées fortes, de morale douce, dont le charme opérera selon le desir de l'ouvrier ; c'est lui qui secoue, agite, ébranle avec force tous ces ressorts, toutes ces cordes de la machine sentimentale. C'est une harmonie parfaite d'aimables émotions. On s'y livre, ou plutôt on s'y laisse aller avec un plaisir qui est lui, il n'a rien des autres plaisirs ; tout en est pur et bienfaisant. Voilà, mon cher papa, ce que vos lettres produisent sur l'ame de votre chere Minette. Oui, s'il se trouve quelque chose à appeler *bonheur*, séparée de vous, c'est le moment où je vous lis.

La grande tante nous a menées hier au théâtre de la République. On donnait un chef-d'œuvre

en comédie, *la Métromanie*. Quoique je l'eusse vue deux ou trois fois, j'ai eu autant de plaisir qu'à la première. Se lasse-t-on de belles choses en ce genre ? Moliere sera toujours Moliere, et Piron, toujours Piron, en fait de Métromanie.

A demain ma réponse à la lettre *retrouvée*, elle mérite attention et réflexion. Je ne puis lui donner tout cela aujourd'hui, c'est-à-dire, avec profusion et sans retenue aucune. J'aime mieux différer d'un jour mon plaisir, et faire bien les choses. Adieu, mon cher papa ! pardonnez à cette dissipation momentanée. Mon esprit quoiqu'à la Métromanie ou ailleurs, il n'importe, n'a point quitté pour cela Sainte-Pélagie. Il est à poste fixe dans la petite cellule, et suit le long de ce corridor un tendre pere, un pere chéri. On se reproche tout ce qui n'est point à lui ou pour lui.

LETTRE LXIII.

J. A. ROUCHER,

A la mere d'un homme , d'un ange , d'un lutin.

Ce 5 pluviôse an 2 , à huit heures du matin.

IL m'arrive hier un oiseau ,
Au bec, aux jambes d'écarlate.
Je le vois, ma bouche est en eau ;
Ses esprits jusqu'à mon cerveau
Portent un parfum qui me flatte.
D'où me vient-il ce don si beau ?
Hélas ! dans cet état nouveau ,
Où m'a mis la fortune ingrate ,
Des miens ce n'est point un cadeau.
Presque réduit à l'indigence ,
Je suis, dans ma frêle existence ,
Et poète et républicain ,
Double titre qui n'est pas vain
Pour faire cesser la bombance ,
Et qui, dit-on, doit à la fin ,
M'en priver, même en souvenance.
Mais au fond de l'humble panier ,
Où, chaque jour, en diligence ,
De moi reclus et prisonnier

Arrive ici la subsistance
 Suspendue au bras d'un courier,
 Je cherche, je fouille; un papier
 Instruit ainsi mon ignorance.

» C'est de la tante d'amitié
 » Une preuve d'amitié vive;
 » Elle te voulait pour convive,
 » Mais un sort, hélas! sans pitié,
 » De ce bien, elle et moi nous prive.
 » Pauvre mari que l'on captive,
 » Hé bien! sois encor de moitié
 » Du triste plaisir qui m'arrive.
 » Autour d'une table où jadis
 » Tu buvais cette aimable joie
 » Qui sans contrainte se déploie,
 » Non, tu ne seras point assis.
 » A cette table ta famille,
 » L'œil pleurant, le cœur en émoi,
 » Ta femme, ton fils et ta fille
 » Ne s'asseoiront pas avec toi.
 » A ta place seront sans cesse
 » Les fers dont tu vis garotté;
 » Mais nous saluerons ta santé.
 » Hélas! c'est dans notre détresse
 » Le seul bien qui nous soit resté!
 » Qu'ami de notre adversité,
 » Le ciel protecteur me le laisse!

Vous concevez qu'à ce discours
 Qu'ici je traduis mal encore,
 Chez moi des larmes ont eu cours,

Douces pourtant, et qu'en secours
Donne au chagrin qui me dévore,
Le ciel qui veille sur mes jours.
Vous devez aussi vous attendre,
Vous à qui mon cœur est connu,
Que me voir ainsi prévenu
Des soins d'une amitié si tendre,
Ce fut pour moi, triste captif,
Nouvelle source, autre motif,
De larmes encor à répandre.
Grand merci pour vos soins touchans !
Vous dire ma reconnaissance
N'est pas en ma faible puissance ;
Ils m'émeuvent trop, je le sens.
Mais si je reste sans accens,
Votre cœur entend mon silence.
Cependant, lorsqu'à tous les miens
Vous versez en douce parole,
L'amitié, ce bien qui console
De la perte de tous les biens,
Puissiez-vous ouïr, en vous-même,
Cette voix que l'être suprême
A mise au fond de notre cœur ;
Voix pure, voix inaltérable,
Voix à toute autre préférable,
Qu'on n'entend qu'auprès du malheur.

L E T T R E L X I V.

E U L A L I E A S O N P E R E.

Ce 5 pluviôse an 2.

Vous m'avez dit de parler franchement , je vais aller ce pas. La traduction anonyme que vous m'avez envoyée ne me paraît rien moins que bonne , surtout comparée à l'original. En général quelle longueur ! quel vague ! et surtout quelle obscurité ! Que dire de ce *hors* au commencement du troisieme vers ? à coup sûr l'élégance ne l'a pas choisi. Combien encore de tournures peu poétiques. Mais que signifie cette comparaison d'*ombre* et de *passage* ? C'est d'une obscurité pour moi à n'y rien comprendre. Je doute que le traducteur lui-même se soit entendu. *Des arbrisseaux qui voient passer un homme , comme passe leur ombre.* Explique qui voudra pareil galimathias ? Quelle différence quand on lit Horace ! Il est d'autant plus beau qu'il est plus simple. Dans vos vers j'ai retrouvé la brièveté de l'original et la teinte de mélancolie qui regne

dans ceux d'Horace. J'aime cette répétition de *maître*.

Ce maître qui dura si peu ,

a quelque chose de touchant. Vos vers ont, comme le latin, du religieux.

Passons à la seconde traduction. Elle est dans un autre genre et plus loin de l'original; mais c'est une belle imitation. Bah ! me voilà prise. Je trouve aussi chez vous ce *hors*. Eh bien ! il n'en est pas devenu meilleur. Je tiens à mon premier dire.

Cet immense domaine où ton orgueil s'étend ,
est bien pompeux et bien poétique. Vous me demandez lequel de ces deux sens, *dura peu* ou *réduit à peu*, me paraît le véritable. Je suis portée à croire que c'est le premier. Cependant vos réflexions sur le héros de la Falaise, balancent un peu mon opinion. *O ! que l'homme ainsi fait, est court !* est vraiment une idée sublime. Horace a-t-il été ou n'a-t-il pas été si loin ? J'en reste, toute réflexion faite, à mon avis primitif.

J'allais oublier de vous parler de cet *odieux* cyprès. *Odieux* est-il le mot ? Je sais que le mot *invisas* est dans le latin ; mais n'a-t-il pas une acception toute différente que celle d'*odieux*. Je reviendrai à cet *odieux* dans un autre moment.

Vos vers sur le tems sont bien beaux. Il est aisé de voir quand ils sortent en entier de votre cerveau ; ils sont tout d'abord, comme la fille de Jupiter, armés de pied en cap. Force , beauté , noblesse , poésie , richesse d'expressions , rien ne leur manque.

Roule la future richesse ,
est magnifique. Je suis sûr de n'être pas seule de mon parti.

Ce fleuve qui va sans cesse ,
Minant sans bruit le sol qu'il prend soin d'arroser ,
offre une image bien poétique et bien philosophique en même tems. Adieu papa !

LETTRE LXV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 5 pluviôse an 2 , à neuf heures du soir.

O H ! l'heureux consolateur des peines de la vie que le travail ! Que d'actions de graces je lui dois ! Si jamais , par un coup inattendu de bonne fortune , nous devenons propriétaires d'un petit jardin , je promets d'avance d'élever , dans le coin le plus riant et tout-à-la-fois le plus retiré , une modeste colonne , avec cette inscription :

A U T R A V A I L .

Il charmait mes ennuis à Sainte-Pélagie ,
Par lui je retrouvai ma première énergie.

Souviens-toi de ce vœu que je fais dans tes mains , ma chere Minette ; et s'il ne m'est pas donné de l'accomplir , et que toi-même pourtant , quand je n'y serai plus , tu sois en état d'acquitter ma promesse , je m'en rapporte à ta piété filiale.

Je suis levé depuis sept heures du matin , et à

sept heures du soir je n'avais point encore quitté ma cellule ; il faut te dire plus , ce n'est qu'après en être sorti , que je me suis aperçu de ce long séjour chez moi , tant mon esprit avait été loin de retomber tristement sur lui-même. Sans doute , j'ai pensé à ma prison , mais avec cette douce mélancolie que l'étude favorise , et qui émousse les pointes trop aiguës du chagrin. Aujourd'hui , plus que jamais , je suis disposé à sentir la vérité du mot du bon homme Richard : *ménageons le tems, car la vie en est faite.* Or , la seule maniere de le ménager , c'est de l'employer. Tout autre le perd , j'ai presque dit : le *gaspille.*

Ce qui me donne surtout plus d'activité , c'est la pensée que ta maman et toi vous lisez tout ce qui sort de ma plume. Je sais que mes lettres sont autant de consolations que je vous adresse ; c'est votre plus douce nourriture. Quant à la mienne , celle que je savoure le mieux se trouve dans vos réponses.

Ma chere fille , tu ne peux concevoir mes jouissances , quand ton esprit et ton goût se montrent à moi , dans tes jugemens critiques ; j'en bats les oreilles de tous ceux que je crois dignes de les entendre. Les peres surtout , les peres sont mes confidens de prédilection. Je vois qu'on voudrait

ma place ; mais , Messieurs , j'y tiens ferme , et pour tous les trésors du monde , je ne la céderais pas. Que n'ont-ils pris la route que j'ai tenue ? Ici , tous les chemins ne menent pas à Rome. Ma Rome , à moi , respire le goût antique. Voyez comme elle apprécie Cicéron , Horace ? Allons , ma chere Minette , poursuis ? jette-toi à corps perdu dans l'amour du beau ? Tu sens que ce beau tient à une grande simplicité. Point d'efforts , point de dépense d'esprit chez les anciens ; ils sont bien , comme l'est une belle femme , tout naturellement. Un mot leur suffit pour produire un grand effet. A nous Français , il nous faut des combinaisons recherchées de mots. *Toi qu'ils ont vu passer , comme passe leur ombre , et tout cela pour gâter ce mot si touchant et presque naïf , brevem dominum.* Oh ! que de modernes auxquels on peut appliquer le mot qui échappa à Racine , lorsqu'il entendit , à l'académie , la lecture d'une traduction du grec de Démosthenes par Tourreil : *le bourreau ! il fera tant , qu'il donnera de l'esprit à Démosthenes.* Je sais très-bien que ces fautes , loin de déplaire à nos chers compatriotes , n'en sont pas même apperçues ; mais souviens-toi que tous les hommes regardent et que tous ne voient pas. On apprend à voir , comme à marcher ; mais c'est toujours de

très-bonne-heure. Après un certain tems on voit gauche et on marche de travers. Bon-soir ! Nous nous verrons au point du jour.

Ce 6 pluviôse an 2 , à six heures du matin.

Je l'ai promis , je suis debout.
 Déjà l'aube a donné l'essor à ma pensée ,
 Je vais continuer ma route commencée.
 Quel prix à mes regards en signale le bout !
 C'est ma fille ; oui , je cede au besoin qui me presse
 De grossir pour toi la richesse ,
 La seule qui nous suive et toujours et partout ;
 La vertu , l'esprit et le goût
 Sont l'ornement de la jeunesse ,
 Font le charme de la vieillesse.

Il n'est point dans les fers d'autre consolateur ;
 L'heureux calme des champs , l'éclat pompeux des villes ,
 Les jours de paix , les jours de discordes civiles ,
 Leur doivent à l'envi plus ou moins de douceur.
 Ces trois divinités autour de nous présentes ,
 Portent , dans leurs mains bienfaisantes ,
 Le trésor de notre bonheur.

C'était-là , hier au soir , entre Robert et moi ,
 le sujet de notre conversation ; nous nous félicitions
 mutuellement du bien que nous fait ici la culture
 des arts. Il n'y a guere d'heureux que nous , à
 Sainte-Pélagie , disions-nous , car nous travaillons ;
 et comme l'esprit humain est humainement trop
 peu

peu libre pour être à-la-fois aux pensées du bonheur et du malheur, dans le même instant, il se trouve qu'en multipliant les heures laborieuses, nous avons encore , en sus de l'oubli de nos maux, des jouissances d'autant plus pures qu'elles sont intellectuelles. Nous aurions pu ajouter , en surcroît de bonne fortune , que nous avions la faculté de nous rendre compte de nos jouissances et de leur donner ainsi une plus grande intensité de savoir.

C'est une excellente trouvaille partout , mais plus encore à Sainte-Pélagie , qu'un homme de l'esprit et du talent du citoyen Robert. Il va semant la conversation de pensées , d'anecdotes , de sentimens qui réveillent , amusent et attachent. Il me racontait , qu'ami intime de Vernet , ils a laient ensemble deux fois tous les ans , comme en pèlerinage vers la belle nature , dans les jardins de Sceaux et de Saint-Cloud , les deux jours de fêtes de ces beaux lieux , au milieu de tout Paris qu'ils y voyaient rassemblé dans les atours les plus aimables de l'élégance. Ils erraient , saluant leurs nombreuses connaissances , mais n'en abordant aucune ; observant d'un œil studieux ce tableau mouvant et si varié , ce mélange magnifique de tous les objets de la nature parée , embellie et perfectionnée par la société. La verdure des gazons , le

Première partie.

O

feuillage des bois, l'éclat, le bruit, le jeu des eaux qui serpentaient, s'étendaient, tombaient, s'élançaient, montaient en jets, roulaient en cascades, bondissaient, écumaient; les coups de lumière qui souvent perçaient le touffu du feuillage, épaississaient, par le contraste, les ombres éloignées et les projetaient des hauteurs sur les fonds; et tout cela embelli encore par l'ame que donne à la campagne l'esprit de l'homme, sous les habits du bonheur; voilà ce que Robert me peignait, car il peint toujours. Vernet et lui, à ces deux époques de l'année, dans la belle saison, remontaient les ressorts de leur génie; c'étaient deux jours de récolte, de riches moissons.

L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Ils le savaient, nos deux artistes, aussi bien que Voltaire, et poètes comme lui, ils l'eussent dit de même. Ceci me rappelle un conseil que je me suis permis de donner à un jeune homme ici en prison avec moi et que j'appelle *mon aide de Smith*. Je venais de lui lire ma lettre sur la taverne anglaise. Tu sais, sans doute, ce que je veux dire. Ces vers lui plurent beaucoup; il me le dit et ajouta : *vous n'aimez donc pas ce genre de scenes ? pour moi, je*

l'avoue , elles me plaisent. « J'en suis fâché , lui répondis-je ; à votre âge , il faut ne s'environner que des images du beau , il faut en peupler sa pensée. L'imagination se gâte et se salit de la présence des objets communs et bas. Recherchez l'homme dans sa dignité , tandis que votre goût n'est point encore à sa perfection ; quand vous serez tout ce que vous devez être , alors vous pourrez regarder tout , sans risque. » Je suis bien sûr que ma Minette est de mon avis ; sa lettre d'hier m'a prouvé qu'elle sent vivement le beau et qu'elle le savoure.

A-propos de cette lettre ; mais savez-vous bien , Mademoiselle , que je n'ai pas reçu toute ma ration ? Vous m'avez laissé sur ma faim. Ho ! vous m'avez promis tout mon dû , je l'exige ; je suis , pour vous , un débiteur inexorable. Cependant , je veux bien vous prêter encore. Voici ma nouvelle version du *Jovis altisoni*.

Tel sur le même tronc où le blesse un serpent ,
 Tel se venge soudain l'oiseau du Dieu tonnant.
 De sa serre allongée , il saisit , il arrête
 Le reptile qu'il perce et qui , dressant la tête ,
 Se replie et combat de son dard acéré.
 En proie au bec tranchant , le monstre déchiré

Tombe en lambeaux et meurt ; de rage et de vengeance
L'oiseau rassasié, le rejette et s'élance
De l'occident obscur à l'orient vermeil ,
Digne d'y retrouver les regards du soleil.

Voilà une page nue qui voudrait bien ne pas paraître ainsi ; elle me demande que je la remplisse , mais je n'en ferai rien. Maman attend son tour ; il n'est pas décent , il n'est pas juste qu'elle attende davantage. Bon-jour, Minette ! J'ai reçu tes embrassemens , tu recevras les miens ; c'est un échange de la plus tendre amitié.

LETTRE LXVI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 6 pluviôse an 2 , à dix heures du matin.

Tu m'écriras sans doute aujourd'hui, ma bonne amie; le travail et la lecture de vos lettres endorment le sentiment pénible de ma captivité. Je me mets aisément à ta place, quand tu ne reçois pas un mot de ma main.

N'est-il pas vrai qu'alors tu dis :

» Eh ! se peut-il qu'il me néglige,
Que de son silence il m'afflige,
Celui-là pour qui seul je vis ?
Quoi ! n'ai-je pas assez des larmes
Qui dans mes yeux roulent sans fin ?
N'ai-je pas assez des allarmes
Que me garde encor le destin ?
A deux enfans, couple orphelin,
D'un pere qui loin d'eux respire,
Quand vers le soir le jour expire,
Quand il ressuscite au matin,
Que je voudrais avoir à lire
Un nouvel écrit de sa main !

O 3

Un écrit qui vienne me dire,
 Non pas sa tendresse pour eux ;
 Par des témoignages nombreux,
 Il prend soin de nous en instruire ;
 Mais ces sentimens d'un époux
 Dont l'expression dédommage
 De tant de maux pleuvans sur nous,
 Et qui donnent l'heureux courage
 De voir d'un œil ferme l'orage,
 Et d'attendre des jours plus doux. »
 Tu le dis, et mon cœur sans peine
 Se met du parti de tes pleurs.
 Je n'ai point une ame inhumaine ;
 Ta plainte ne sera point vaine,
 Je consolerai tes malheurs.
 Je t'offre la plus douce image
 Que puisse t'offrir mon amour ;
 Vois Emile, vois son jeune âge,
 Regarde sa sœur tour-à-tour,
 Et cherche aux traits de leur visage
 Celui qui leur donna le jour.
 Si ces traits te parlent, sans cesse,
 De gratitude, de tendresse,
 Du desir de vivre pour toi,
 Cette voix n'est pas mensongère ;
 Mon organe auprès de leur mere,
 Mes enfans sentent comme moi.

Je te quitte, en t'embrassant de toute mon
 ame.

L E T T R E L X V I I .

E U L A L I E A S O N P E R E .

Ce 7 pluviôse an 2.

A U J O U R D ' H U I , *il signor giordani* doit venir. L'Italien ira son train, si rien ne l'empêche. *Il signor* nous destine trois soirées, par semaine. *Torquato Tasso* sera souvent sur le tapis, pour ma part du moins. Je ne connais plus que cela. Que de remarques, que de réflexions, en chemin faisant ! que de morceaux sublimes on admire sur la route ! qu'ils remplissent bien l'ame d'amour pour le grand et le beau ! Plus je détaille les ressorts de cette grande machine, et plus, dans son ensemble, elle me paraît parfaite d'harmonie et d'accord. O chef-d'œuvre de l'esprit humain !

Vous sacrifiez au travail, mon cher papa, c'est un *pénate* de bonne compagnie ; c'est lui qu'on devrait regarder comme un vrai dieu. Dans la foule de ces êtres imaginaires déifiés, aucun, à coup sûr, ne méritait autant qu'on lui rendît

un culte. Il eût été raisonnable du moins celui-là ; c'est-à-dire , moins déraisonnable , car la véritable sagesse n'admet aucune idolatrie ; l'idolatrie , *al mio parere* , n'étant que le résultat d'idées exagérées sur un objet quelconque , une exagération de reconnaissance ou d'effroi ; l'imagination ne sait qu'enjamber. Oui , nous l'acquitterons un jour , ensemble , ce vœu ; je l'accomplirai de cœur. Car en effet , que ne doit-on pas au travail ? que d'hymnes ! mere , fille , amis , parens chanteront un jour sur son autel. C'est lui qui aura charmé pour un époux , un tendre pere , un bon ami , un sensible frere , les ennuis d'une affreuse détention. *Le travail !* voilà le véritable fleuve d'oubli !

Surement je l'ai lue la lettre sur la tabagie *English*. Elle est vraiment piquante. Je l'aime beaucoup , mais non pas à la maniere de votre jeune voisin. Vous connaissez bien votre Minette , quand vous dites qu'elle répugne à tout ce qui est trivial , ou sentant un peu , ce qu'on appelle vulgairement la grosse joie. Le bon goût repousse ces mœurs ; partout , soit dans les livres , soit dans les manieres , la plaisanterie , car il est permis de plaisanter , n'est-elle pas cent fois plus aimable , à travers un voile , que toute nue. Tout le grossier alors disparaît ; il n'en reste que le délicat. L'es-

prît pourrait se comparer peut-être au maintien d'une femme. Des manières prudentes, sans être pincées, (si de la bégueulerie, du pédantisme et du précieux !) n'ont-elles pas quelque chose de plus attrayant, de plus *vezzoso*, de plus *piacevole*, que des manières libres et peu retenues, que celles, par exemple, d'une certaine avare. Ce mot vous fait, sans doute, deviner la personne ; vous faut-il parler plus clairement ? Elle n'a jamais rien offert de sa vie, et en cas de besoin, elle *prêterait le bon-jour*. Je le répète, je veux de l'aisance, une certaine liberté même, que l'honnête non-seulement approuve, mais peut-être fait naître. J'aime qu'on puisse dire, en imitant le mot de la métromanie : *la mere la donnerait pour modele à sa fille*.

— Je ne sais comment je m'arrange, ou plutôt comment ma tête me mene ; mais jamais ma lettre n'est telle que je me proposais de la faire. D'idées en idées, je m'éloigne de mon premier sujet, et je ne sais plus en suite y revenir. Essayons cependant.

Bravo ; bravissimo ! oh ! ils sont vraiment beaux. Beaucoup plus de clarté et de rapidité ; plus de feu, plus *d'animoso*. Vous êtes déjà au fait et vous comprenez à merveille que je veux parler de votre dernière traduction de Cicéron.

Le monstre déchiré

Tombe en lambeaux et meurt,

est beau de coupe. Je ne le veux pas comparer avec ce *qui mourant* qui me déplaisait. Ne parlons plus de la première; admirons la dernière.

Digne d'y retrouver les regards du soleil,

couronne bien l'œuvre. Dans l'ancienne, ce vers faisait tort aux autres. Son éclat tuait et assassinait le reste.

Je reviens à Horace. Je demande pourquoi il a donné l'épithète d'odieux au cyprès. Je ne lui vois rien d'odieux, surtout dans l'emploi qu'il lui prête. Au contraire, je lui porte là, un sentiment religieux. Il me semble qu'en y pensant, j'éprouve plutôt de l'attendrissement que de la haine. On hait ceux qui nous ont fait du mal, ou qui nous remettent, sous les yeux, des objets qui doivent nous faire horreur. Mais, ici, c'est un arbre qui accompagne l'homme au tombeau. Son aspect réveille des idées mélancoliques, très-sombres, pénibles même, si l'on veut; mais aucune qui approche de la haine. Quand les Canadiens vont pleurer sur les tombeaux de leurs pères, environnés d'arbres funebres, ils n'éprouvent pas, sans

doute, le sentiment horrible de la haine. De tels arbres ne peuvent l'inspirer ; c'est impossible ! Vous me ferez peut-être voir autrement , mais en attendant , je suis bien tentée de croire que j'ai raison.

Il est tard , plus tard que je ne pensais. Peut-être aurais-je encore babillé ; mais le tems ne me le permet pas. C'est un despote à l'abri de toute révolution. Adieu , papa !

LETTRE LXVIII.

J. A. ROUCHER,

A l'archange Raphaël.

Ce 7 pluviôse an 2, à six heures du matin.

*A*NGELO *di dio*, à l'heure où je vous écris,
vos aîles de lys et de rose sont doucement repliées
autour de vous ;

Vous dormez, et ce teint vermeil
Qui fleurit votre adolescence,
Peint d'une plus fraîche nuance,
Va briller à votre reveil ;
Vous dormez, et votre sommeil
Est aussi pur que l'innocence.

Oh ! que votre aimable présence
Doit orner la couche où jadis,
Pendant le regne du silence,
La compagne de votre enfance
Reposait ses sens assoupis !
Vous en faites un paradis.

Qu'on le demande à l'assistance ?
 Je ne crains pas les démentis.
 On vous bénit, et moi, tandis
 Qu'ici d'une longue souffrance,
 On torture mon existence,
 Moi, dans un infernal taudis,
Et honni soit qui mal y pense,
 En vrai damné, moi, je maudis
 Ce hideux cachot où m'a mis
 Je ne sais quelle providence
 Que je ne puis, en conscience,
 Mettre au nombre de mes amis,
 Puisque de mes foyers chéris
 Elle m'ôte la jouissance,
 Juste, au moment où mon logis,
 De votre angélique substance,
 Voit tous ses recoins embellis.
 J'ignore quels crimes commis
 Par faiblesse ou par ignorance,
 Me valent cette circonstance,
 Grand surcroît de peine et d'ennuis ;
 Mais le Dieu qui, sans allégeance,
 Me retient aux lieux où je suis,
 Est bien le vrai Dieu de vengeance.

Quoi ! je blasphème en franc vaurien.
 Je me retracte. Oh ! ce grand maître
 Qui, sans sagesse, onc ne fit rien,
 Est aussi le vrai Dieu du bien.
 Hé ! ne vous a-t-il pas fait naître ?
 On peut en vous le reconnaître.

En vous il a mis sa beauté,
Et sa douceur et sa bonté,
Tout ce qui fait aimer son être.
Ingrat! n'ai-je pas dû sentir
Qu'associée à ma famille,
Les maux dont on entend gémir
Et ma triste femme et ma fille,
Vous alliez tous les adoucir ;
Que vous la sauriez éclaircir
De votre présence opportune
Cette sombre nuit d'infortune
Que chaque instant vient épaissir,
Et qui pourrait enfin noircir
Des cœurs à trempe peu commune ?
Continuez, ange du ciel,
Sur ma famille cazaniere
A répandre votre lumière ;
Et dans ce vase plein de fiel,
Boisson, hélas ! par trop amere,
Versez à ma fille, à sa mere,
Quelques gouttes de votre miel.

LETTRE LXIX.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 8 pluviôse an 2, à deux heures après-midi.

J'AI bien dormi, je me suis levé de bien bonne-heure, j'ai bien travaillé et je me porte bien. Voilà une foule de *bien*. Mais le plus doux, le plus cher de tous, n'entre point dans cette longue kirielle. Quand viendra son tour? Hélas! pas encore. Si je faisais, comme toi, ma bonne amie, je gémirais, pleurerais, me désespérerais, et à la fin me tuerais. Mais que deviendriez-vous, toi et nos chers enfans? Il vaut bien mieux que je me roidisse contre le malheur. Il n'est pas possible que tôt ou tard je ne le tue. La raison me crie sans cesse : souffre et garde-toi pour un meilleur tems? Ce qu'elle me dit, je te l'adresse aussi; tu as un aussi grand besoin que moi de cette liqueur forte. S'il était un moyen possible d'échapper prochainement à nos maux, sans doute il faudrait le tenter; mais il ne s'en montre aucun. Il faut donc se rejeter dans

les bras de la patience et du courage. Je t'y exhorte ,
ma bonne amie , et pour ce , je t'embrasse de
toute mon ame.

Voilà un bien détestable tems ! Je t'écris cepen-
dant la fenêtre ouverte. Jusqu'à une heure j'étais
resté enfermé dans l'air de la nuit. Il faut partout
humer du nouvel air , mais surtout dans une
prison comblée de deux cents vingt ou deux cents
trente détenus.

LETTRE

L E T T R E L X X.

ROUCHER A MADAME DEN***,

Ce 8 pluviôse an 2, à cinq heures du matin.

C O M M E N T se fait-il donc, ma bonne amie, que vous n'aïez pas encore reçu de moi un mot de félicitation sur l'heureuse fin d'une inquiétude par trop horrible? Oh! votre ami de Sainte-Pélagie n'en sait rien. Depuis quelque tems, grace au travail dont j'ai retrouvé ici le goût, les heures de ma prison s'écoulent avec une rapidité à laquelle je ne devais pas m'attendre. Entraîné d'une occupation à l'autre, je vais et glisse sur le malheur, non pas sans l'appercevoir, mais bien sans en trop sentir les pointes aiguës. Cependant, vous n'aurez pas grande peine à concevoir que mon cœur se soit mis en part de votre joie. Est-ce que je n'étais pas entré dans vos craintes, dans votre douleur? Il était juste qu'après avoir bu au calice d'amertume, je goûtasse à la coupe de douceur. Bon dieu! qu'elle

Première partie.

P

a été longue , cette crise de notre cher malade ! (1)
 Vingt-deux heures ! que de siècles dans cette
 durée ! Comment notre frêle machine peut-elle
 résister et sortir de-là , pour rouler encore ? Il avait
 bien raison , l'auteur de ce vers que je me répète ,
 presque tous les jours , dans ce manoir où je suis
 enterré vivant :

L'homme a plus qu'il ne croit , la force de souffrir.

Non ! la nature ne nous a pas traités aussi mal
 que le lui reproche quelquefois notre ingratitude ;
 et dans les peines morales , ce mot est bien plus
 vrai encore. Je sens qu'alors l'ame se ramasse ,
 se presse sur elle-même , et oppose une résistance
 qu'elle doit , pour ainsi dire , à l'étroit espace
 qu'elle occupe. Il est aux jours de la convalescence ;
 celle-ci sera longue peut-être , mais encore une
 fois , il nous est rendu.

Nous le retrouverons encore ,
 Après sa longue infirmité ,
 Plein d'une sage activité ,
 De la nature qu'il adore

(1) M. Morel , l'estimable auteur de la *Théorie des
 jardins* , théorie qu'il a lui-même si bien mise en pratique
 dans la composition des jardins d'*Ermenonville* et de
Guiscard.

Servant l'immortelle beauté,
 L'œil ravi, le cœur enchanté,
 Dans les lieux que son art décore ;
 Dans ces jardins, l'orgueil de Flore,
 D'où la riche variété
 Chasse, impatiente d'éclorre,
 L'indigente uniformité ;
 Dans les frais bosquets qu'il colore
 D'un gazon pur et velouté
 Où va, revient, roule argenté
 Le ruisseau que l'arbuste implore
 Triste et courbé, quand le dévore
 Le brûlant flambeau de l'été ;
 Dans la douteuse obscurité
 Où plein d'une nouvelle *Laure*,
 Un nouveau Pétrarque déplore
 La perte de sa liberté,
 Tandis que d'amour transporté,
 D'une voix brillante et sonore
 L'oiseau chante la volupté.
 Il ira voir ces monts que dore
 L'effusion de la clarté
 Et faire sa cour à l'aurore.
 Il ira, des champs embellis
 Peintre et poète tout ensemble,
 Rapprocher et mettre d'ensemble
 Les traits épars, ces traits chéris
 Qu'un goût pur sagement rassemble
 Par l'enthousiasme saisis.
 Déployant en des cadres vastes
 Dignes de ses inventions,
 L'éclat des oppositions,

Du charme discret des contrastes
 Il ornera ses fictions.
 Que de fois l'image imprévue
 De tant de tableaux enchanteurs,
 A l'ame doucement émue
 A donné des pensers rêveurs
 Et voilé, par degrés, la vue
 De l'humide rezeau des pleurs !
 Moi, ranimé par son génie,
 Quand j'embellirai les jardins
 Dont ma poétique harmonie,
 Sur les hauts sommets d'Aonie,
 A déjà tracé les dessins,
 Moi, je pourrai de ses oracles
 Recueillir encor les moissons ;
 Et fidele aux doctes leçons
 D'un art fertile en grands spectacles,
 Du pinceau vivant de mes sons
 J'en reproduirai les miracles.
 Pour vous que d'un ami si cher
 La salut ramene à la vie,
 Et dont l'ame s'ouvre ravie
 Au jour plus serein et plus clair
 Dont votre existence est suivie,
 Puisse la céleste pitié
 Détourner de votre personne
 Les maux dont le sort empoisonne
 Le doux nectar de l'amitié,
 Et ne vous mettre de moitié
 Que dans le bonheur qu'elle donne !

LETTRE LXXI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 9 pluviôse an 2, à une heure après-midi.

HIER au soir, en me couchant à neuf heures précises, je m'étais proposé de me lever aujourd'hui de bon matin, et d'écrire à mon jeune ami un mot de remerciement pour toutes ses complaisances. Eh bien! je n'ai rien fait de tout cela. Eveillé à cinq heures, j'ai rêvassé, dans mon lit, jusqu'à l'ouverture des verroux. A quoi? à tout. Amis, enfans, femme, proses, vers ont roulé l'un sur l'autre dans ma pensée. Il n'y a que ma captivité, je crois, à laquelle j'aie oublié de m'attacher; grand bonheur du hasard! Il est vrai que si cette idée fût venue me saisir au collet, je m'en serais bien vite débarrassé, en me jetant au bas de mon lit, et en courant à ma plume et à mon papier. C'est-là, mon rempart et ma défense. Il est important ici de ne pas laisser noircir son ame; je vois des hommes à qui cette malheureuse

faiblesse fait grand mal , qu'elle rend malades et malades dangereusement. Triste, mais utile leçon ! nous devrions tous en profiter. Mais la chose n'est pas possible à tout le monde. Quand on a passé quarante ou cinquante ans de sa vie , sans réfléchir sur soi, sans travailler son ame, il n'est plus tems d'y penser. La force d'esprit est la fille des efforts antérieurs. Il faut, en soi, une provision de courage contre le malheur quand les jours en arrivent; sans cela, il faut se résoudre à ne trouver dans son cœur que faiblesse, lâcheté et *couardise*.

L E T T R E L X X I I .

R O U C H E R A S A F E M M E .

Ce 10 pluviôse an 2, à deux heures après-midi.

MON jeune ami m'a occupé jusqu'en ce moment. Le tems presse, le panier va m'arriver. Je ne puis que te dire deux mots. Je me porte bien; on a transféré ce matin vingt-six détenus d'ici à Saint-Lazare. Sainte-Pélagie est destinée uniquement, dit-on, à faire une maison de justice. En conséquence j'écirai, ce soir, à l'administration de police pour demander ma translation soit aux Anglaises, soit aux Ecossais, soit au Luxembourg, pour n'être pas trop loin de vous. Par ce moyen, je m'en rapprocherai même. L'on dit qu'au Luxembourg on jouit de l'air extérieur, en promenade dans la grande cour. Je ne sais pas comment j'ai eu assez de tranquillité de tête pour faire des vers. Ma cellule où j'étais seul, que j'avais disposée à ma taille, et où je travaillais, je la quitterai avec regret. Ce n'est pas assez d'être prisonnier, il faut changer de fers quand on s'est accoutumé aux premiers. . . . Mais que m'importe! pourvu que je ne sois pas trop loin de ma famille, de vous mes bons et vrais amis.

LETTRE LXXIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 10 pluviôse an 2, à onze heures du soir.

J'AI encore le plaisir de t'écrire de Sainte-Pélagie, ma chere Minette. Quand l'ordre de transporter, d'ici à Saint-Lazare, vingt-six détenus est arrivé ce matin, le bruit était dans les corridors que j'allais être de ce nombre; c'est quelque génie ami du pere et de la fille, qui aura détourné de moi cet événement. A Saint-Lazare, au milieu du tumulte d'un si grand nombre d'arrivans, il m'eût été impossible de fêter décadi. Me voici encore, heureusement pour nous deux. J'ai besoin de causer avec toi; je consumerais mes jours et mes nuits dans cette agréable occupation.

Mes deux anges veulent donc bien se prêter à mes desirs. Ils ont entendu la voix *del grand padre*, et voilà qu'elles mettent à l'air leurs plumes, *ad essequir l'imposte cose*. J'ai pensé qu'il était juste

qu'Emile eût sa part des consolations que reçoit son pere dans la prison qui m'enleve à vous, et qu'un jour ce recueil de mes lettres à nos amis , pourrait contribuer à son éducation ; il faut qu'il voie que les méchans n'ont pas le pouvoir de rendre malheureux l'homme de bien , et que nous dépendons de nous-mêmes bien plus que d'autrui.

Le nouveau gouvernement qu'a voulu la France nous rendra véritablement libres, parce que la vraie liberté n'existe que dans les républiques constituées en sage démocratie ; mais lors même que ce gouvernement sera solidement établi, *l'horison sera troublé, de tems en tems, par des orages.* Malheur aux républiques qui n'en connaissent pas ? L'esclavage est tout prêt d'entrer chez elles ! les tempêtes politiques donnent de la vigueur, de l'énergie à toutes les ames. Cependant quelques hommes en sont toujours plus ou moins battus ; on a beau faire pour cacher sa vie à tous les dangers, les dangers vous trouvent partout. Notre Emile ne s'y dérobera pas plus que les autres ; il faut donc lui apprendre, de bonne-heure, comment on fait tête à la persécution, au malheur. Mes lettres pourront être, pour lui, un cours de morale-pratique en infortune, et le desir de me continuer

pourra entrer *nel giovinetto cuore*. Bon-soir! je succombe sous le besoin de dormir. Mais demain, frais et dispos, je me leve de très-bonne-heure, et je commence par toi ma journée.

Ce 11 pluviôse, à sept heures trois quarts du matin.

J'avais promis que mon reveil
 Dévancerait la faible aurore
 Qui sur un char que ne colore
 Ni la pourpre, ni l'or vermeil,
 Paresseuse, annonce un soleil
 Dont la lumière craint d'éclorre.
 Je ne connaissais pas encore
 Cette ivresse d'un long sommeil
 Né de l'ennui qui nous dévore;
 Mais enfin, me voilà rendu
 Au sentiment de l'existence.
 Ces ressorts d'une ame qui pense,
 J'en reprends l'usage perdu,
 Et cultivateur assidu,
 Rempli d'espoir, je recommence
 A favoriser la semence
 Du froment par moi répandu
 Et d'où, s'il rend ce qui m'est dû,
 Va naître une récolte immense.

Je ne me flatte pas en vain;
 Déjà sans erreur, sans prestige,

Chaque épi ferme sur sa tige
Laisse entrevoir un riche grain.

Poursuis , ô fille bien aimée ,
Poursuis de progrès en progrès ;
Que ta jeunesse , au bien formée ,
Développe plus animée
Tout ce que l'étude a d'attraits !

Le tems fuit et ne laisse après ,
Sur sa route de pleurs semée ,
A l'ame d'ennuis consumée ,
Que l'amertume des regrets.

Mais , tandis que d'un esprit libre ,
Je jouis en paix avec toi ,
Un grand bruit vient autour de moi
Rompre cet heureux équilibre.
Quel tumulte j'entends ! je voi
Chacun parler , gémir sur soi.
L'ordre est arrivé qui sépare
Les amis , et vers Saint-Lazare
Traîne vingt captifs en émoi.
Grâce encore à ma destinée !
Prisonnier du même réduit ,
Je puis tranquille , au sein du bruit
Dont ma case est environnée ,
Des heures de la matinée
Tirer pour toi quelque doux fruit.
Demain le sort moins favorable

Viendra , sans doute , m'arracher
 Au manoir encor désirable
 Où , dans un calme inaltérable ,
 L'étude avait su m'attacher.
 Je regretterai la cellule
 Qui non loin de vous m'enchaînait,
 Où chaque jour me parvenait
 Un mot , consolante cédule ,
 Que votre amitié me donnait.

Mais , quoi ! j'apprends à l'heure même
 Qu'arrivés au nouveau manoir ,
 Finira la rigueur extrême
 Qui défend la douceur de voir
 Les objets sacrés que l'on aime.
 Murs , où je n'avais qu'à pleurer ,
 Sans regret à vous je renonce !
 Qu'il vienne , sans plus différer ,
 L'ordre bienfaiteur qu'on m'annonce !
 Le magistrat qui le prononce ,
 Mon cœur est prêt à l'adorer.
 Dans mes bras je pourrai serrer
 Mon Emile , mon Eulalie ,
 Et la compagne de ma vie.
 Oh ! de leur présence chérie
 Comme mon cœur va s'enivrer !
 Je le sens ; les poignantes ghènnés
 N'ont plus de piquants douloureux.
 Adieu , les fers ! adieu , les chaînes !
 Je vous verrai , je suis heureux.

P. S. Tout ce qui est dans ma cellule m'appartient hors le bois de lit et la paille. Avant de partir pour Saint-Lazare, j'écrirai tout de suite un mot à maman ; vous voudrez bien vous rendre ici, à l'instant même, pour tout enlever et m'envoyer le même avoir. Il faudrait aussi, dès ce soir, m'envoyer un peu d'argent.

LETTRE LXXIV.

EULALIE A SON PERE.

Ce 11 pluviôse an 2.

DANS le malheur les objets rarement offrent deux aspects, ou pour mieux dire, on n'en voit presque toujours qu'un seul; le plus affligeant. C'est la réflexion et la raison qui pesent ensuite, avec une sorte d'égalité, le bon et le mauvais. C'est ce qui nous est arrivé, hier, à maman et à moi. Nous avons vu d'abord, avec peine, cette translation de Sainte-Pélagie à Saint-Lazare. Vous avez paru en être affecté, et nous ne l'avons pas été moins de l'idée que toutes vos habitudes, votre train de vie, votre société, votre solitude de chambre, votre bien-être, (si je puis m'exprimer ainsi,) de chaleur, de propreté, d'égards même, allaient être renversés. Il faudra donc se replacer, se réinstaller dans le mal, s'y refaire un cercle de commodités, d'adoucissements, de consolations, de dédommagemens, d'aisances. Eh quoi ! lorsqu'on

a eu tant d'efforts à faire, qu'on a travaillé sans relache pour se routiner au malheur, il faut tout recommencer de nouveau! C'est ici bas la tonne des Danaïdes. Cependant, avec la réflexion, nous nous sommes dit que vous auriez peut-être plus de liberté; qu'il serait possible que dans un changement.... Qui sait! Les démarches peuvent..... Mais là-dessus, vous nous conduirez. Obéissance aveugle. Grand Dieu! quand verrons-nous la fin de nos malheurs?

LETTRE LXXV.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 11 pluviôse an 2 , à sept heures du soir.

ET moi aussi, ma chere fille , il m'est arrivé de faire ma lettre autre que je ne voulais. Je me suis livré aux impressions du moment , et tout ce que j'avais à te dire hier , m'a fui ce matin. Je reviens donc sur mes pas ; mon ame est plus calme et plus disposée à m'obéir.

Tu as vu , aux Italiens , le drame de Guillaume Tell. Cette représentation t'a donné l'envie de connaître à fond l'histoire du libérateur de la Suisse. Il m'est impossible de te désigner , au juste , les ouvrages qui racontent les détails de ce singulier événement ; mais je puis te dire au moins ce qui m'en est resté en la mémoire.

L'Helvétie , c'est-à-dire , toute cette partie de l'Europe qu'on appelle aujourd'hui la Suisse , était sous la domination de la maison d'Autriche dont la destinée fut toujours d'opprimer en despote ceux qu'elle

qu'elle appelle sujets. Les gouverneurs qu'envoyait cette maison chez les Helvétiens , les fatiguaient depuis long-tems par des injustices , par des exactions , sans penser que les peuples pauvres et dispersés sur des montagnes sont moins dociles , moins endurans que des hommes répandus sur des plaines fécondes , dont la richesse énerve le corps et brise le courage.

La terra molle e lieta e diletta

Simili a se gli abitator produce.

Les Helvétiens avaient, en outre , des privilèges dont ils étaient fort jaloux. *Albert*, d'Autriche , parvenu à l'Empire , refusa de ratifier les différentes confirmations qu'avaient faites de ces droits tous ses prédécesseurs. C'était plus qu'il n'en fallait pour indigner des montagnards qui ne s'étaient donnés que pour avoir un protecteur de leur faiblesse. Deux gouverneurs successifs , dont le dernier se nommait *Gesler* , appesantirent le joug , et se rendirent insupportables par la tyrannie la plus atroce. C'est à cette époque que toutes les traditions populaires de la Suisse placent le fabuleux événement de la pomme , de la flèche , du chapeau et de tout ce que le drame a placé sous tes yeux. Mais ne va pas conclure de ce que l'aventure a été

Première partie.

Q

controuvée, que Guillaume Tell n'a pas existé. Des romances d'un dialecte vraiment antique et d'une simplicité qu'on ne peut contrefaire, l'uniformité des traditions dans les diverses parties du pays, deux chapelles érigées, depuis plusieurs siècles, à ce héros, et le respect que tous les Suisses portent à sa mémoire, prouvent qu'il a existé et donné à ses compatriotes le signal de la noble indignation que toute ame, née pour la liberté, doit opposer à l'oppression. Trois hommes dignes de lui, *Werner de Staffach*, du canton de *Schwitz*, *Valterfurst* de celui d'*Uri*, et *Arnold de Melchtal* del'*Underwald*, se rapprochèrent et formèrent entre eux le projet de la révolution qu'ils opérèrent le 13 janvier, 1308, dans leurs trois cantons alliés. Quand un peuple veut réellement la liberté, il est impossible qu'il ne l'obtienne pas. Les Suisses, l'Angleterre et la bienheureuse Amérique l'ont conquise, chacun à leur tour. Croyons que la France ne sera pas plus mal partagée. *Puisse seulement ce triomphe ne pas lui coûter de nouvelles effusions de sang!*

Cependant vingt mille hommes conduits par Léopold, duc d'Autriche, s'avancèrent pour soumettre les trois cantons alliés; ils voulurent pénétrer dans celui de *Schwitz* par le défilé de *Morgarten*; mais c'est là même que treize cents Suisses

défirent cette formidable armée. *Morgarten*, dans l'histoire de l'Helvétie, occupe la place que, dans l'histoire de la Grèce, remplissent les Thermopyles. Encore une fois, ma chère Minette, les hommes de la liberté ont une force qui n'appartiendra jamais aux hommes de l'esclavage. Depuis cette défaite, la maison d'Autriche a tenté, pendant une longue suite d'années, de retrouver ce qu'elle avait perdu, mais toujours inutilement. Les trois cantons victorieux se sont fortifiés successivement de l'accession de dix autres, et tous ensemble forment aujourd'hui cet état indépendant connu sous le nom de la Suisse, que celui de *Schwitz* lui a donné, et mérité de lui donner par le grand et principal rôle qu'il a joué dans la révolution de 1308, et à la bataille de *Morgarten*. Au surplus, ma chère fille, vois les lettres de *William Coxe* sur la Suisse, elles te guideront pour marcher plus sûrement. Demain matin, je causerai encore à mon réveil. J'ai à mettre ton goût à l'épreuve.

Ce 12 pluviôse an 2, à 3 heures du matin.

Il y a une heure que j'ai été réveillé en sursaut. Grand bruit dans les corridors, grand heurt à toutes les portes. *Citoyen un tel! citoyen, par-ci; citoyen, par-là. Hé, vite! hé, vite! levez-vous;*

à Saint-Lazare ! levez-vous ; tenez , par les guichets ; voilà de la lumière ! Je me leve ; j'arrange d'abord mon porte-feuille , mon trésor où sont tes lettres , ma chere fille ; je case mes livres dans ma petite malle , j'écris quatre lignes à maman pour l'informer de l'événement , me voilà prêt enfin. On ouvre. *Trois magistrats du peuple* , en écharpe , précédés de deux flambeaux résineux et brillans noir , entrent. — *Comment t'appelle-tu ?* — *Roucher.* — *Es-tu ici depuis long-tems ?* — *Encore neuf jours , il y aura quatre mois.* Ils cherchent sur trois listes. — *Bon ! Jean-Antoine Roucher , homme de lettres.* — *C'est moi.* — *On va te transférer , prépare-toi ?* — *Je suis prêt.* — Ils sortent , vont aux autres cellules ; la mienne se referme sur moi , et je puis m'occuper encore agréablement , en attendant cette nocturne translation générale. Je rouvre mon porte-feuille , reprends ma lettre et te fais ce récit qui te rend compte de tous mes instans. On dit que des chariots nous attendent ; nous verrons. Arrivés au lieu de notre détention définitive , je reprendrai l'histoire de ma journée.

Mais on me laisse quelques instans de repos et je te les donne ; tu les embelliras.

Je te l'ai dit souvent , dans nos conversations , et je crois aussi dans une de mes dernières lettres ,

qu'on calomniait la langue française , quand on l'accusait de ne pouvoir rendre toutes les beautés de la langue latine. Cette inculpation m'a paru le produit de l'ignorance ou de la paresse , et peut-être aussi de l'un et de l'autre ; de l'ignorance , qui prononce sans voir ; de la paresse , qui craint la peine du travail. Je me suis constamment élevé contre les détracteurs de la langue des Bossuet , des Corneille , des Massillon , des Racine , des Boileau , des J. Jacques et des Voltaire. L'expérience , fille de l'âge , n'a pas changé mon opinion ; chaque jour la confirme au contraire. Je veux te donner un nouvel essai de mon obstination à dompter le latin , même de Virgile. Ce grand poète , dans le quatrième livre de ses Géorgiques , peint l'inconcevable douleur d'Orphée , lorsque , pour la deuxième fois , il a perdu son Euridice. Il la pleure le jour , il la pleure la nuit.

Qualis populeâ mærens Philomela sub umbrâ ,
 Tel que d'un peuplier la triste Philomele à l'ombre ,
Amisos queritur fatus quos durus arator ,
 Perdue regrette ses petits que le cruel laboureur ,
Observans nido , implumes detraxit ; at illa
 Epiant au nid , sans plumes enleva ; mais elle
Flet noctem , ramoque sedens , miserabile carmen
 Pleure la nuit , et sur le rameau fixée , son lamentable chant
Integrat , et mæstis latè loca questibus implet.
 Renouvelle , et de tristes au loin les lieux plaintes remplit.

Mets le français en ordre , examine le latin ; vois la place que les mots différens y occupent ; récite tout haut ces beaux vers , avec l'accent qui leur est propre , et marque les divers repos ; il est impossible que tu ne partages pas la douleur de cette malheureuse mere.

Voici maintenant deux traductions en vers de cette célèbre comparaison. Laquelle des deux rend le mieux , à ton avis , l'impression de tristesse que laisse l'original ? A laquelle donnes-tu la préférence comme plus fidelle et tout-à-la-fois plus pittoresque ? Parlez , monsieur le juge , car vos arrêts précédens et votre *odieux* et votre *hors* et tous les etc. possibles , me donnent en vous une grande confiance.

Premiere traduction.

Telle sur un rameau , durant la nuit obscure ,
Philomele plaintive attendrit la nature ,
Accuse , en gémissant , l'oiseleur inhumain
Qui glissant dans son nid une furtive main ,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore ,
Et qu'un léger duver ne couvrait pas encore.

Seconde traduction.

Telle pleure et gémit la triste Philomele ,
Quand sur un peuplier sa voix traînante appelle
Ses petits , nuds encor , ravis à son amour.
La nuit regne et tout dort ; mais elle , jusqu'au jour ,

Sur le même rameau , dit sa longue complainte ,
La redit et des bois remplit au loin l'enceinte. (1)

Il faut , ma chere fille , me rendre un compte bien détaillé de tes idées sur ces deux copies. J'y mets un grand intérêt et pour le mérite de l'original et pour la réputation de l'un des deux traducteurs. Rien de plus propre à former le goût que le travail que je te demande. Il est quatre heures sonnées et le signal du départ n'est pas encore donné , tant mieux ! je jaserai plus long-tems vers et prose avec ma chere fille.

D'abord, j'adopte absolument toutes tes réflexions sur l'épithete d'*odieux*, donné au cyprés. Il est sûr que ce n'est pas là, le sentiment qu'inspire la vue de l'arbre dont les tombeaux des anciens étaient parés. Sa présence appelait la mélancolie, la tristesse ; mais pour la haine , oh ! il n'en était rien. J'ajouterai que le mot *invisas* a une grande latitude, formé du verbe *videre*, *voir*, et du signe négatif *in*, *non*. Il signifie tantôt qu'on voit avec peine, tantôt qu'on voit avec horreur, tantôt qu'on n'a pas grand plaisir à voir ; c'est dans ce dernier sens qu'il faut, je crois, l'entendre dans les vers d'Horace.

(1) La première de ces deux traductions est de M. l'abbé de Lille, la seconde de Roucher.

Quant à ce mot, *hors*, dont tu ne veux ni à la place que l'anonyme lui a choisie, ni à celle que je lui ai donnée, c'est avec raison que tu le proscris. Je crois même qu'il doit être banni de la haute poésie. Il faut le laisser dans la prose. Je ne sais comment il se fait qu'il se soit glissé dans mes vers ; je ne l'y avais pas introduit. Il faut lire : *nul arbre qu'un cyprès*. Me voilà bien à l'abri de votre critique, monsieur l'Aristarque ? Oh ! il faut s'observer de près ; votre férule frappe à droite, frappe à gauche, il ne fait pas bon la rencontrer.

Le moment du départ approche ; les citoyens Robert, Chabroud, M*****, B**** sont des nôtres. Ils sortent de ma cellule, je leur ai touché la main. C'est un tintamare à ne pas s'entendre ; les voix fortes ont beau jeu.

L'appel commence, je te quitte ; il ne faut pas se faire attendre. Adieu ! adieu ! adieu !

De Saint-Lazare, corridor Germinal, n° 14, 9 h. du matin.

Nous sommes arrivés à sept heures et demie ; les chambres ici sont nues. Envoyez-moi un lit de sangle, deux matelas, couvertures, etc., une table, une chaise, un balai. Nous serons trois dans la même chambre, M*****, Chabroud et moi.

LETTRE LXXVI.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 12 pluviôse an 2, à deux heures du matin.

GRAND bruit ! qui m'éveille ! . . . il faut partir et tout de suite ; l'ordre est arrivé. Me voilà prêt. Je t'embrasse, ma bonne amie. Hâte-toi de retirer d'ici mon petit avoir, et ne m'envoie rien jusqu'à ce que j'aie pris l'air du bureau à Saint-Lazare. Tout dans ma cellule m'appartient, oui tout, excepté le bois de lit et la pailleasse. Mais les tablettes sont à moi. Bon-jour ! mille fois bon-jour à toi, à ma famille, à mes enfans !

LETTRE LXXVII.

ROUCHER A SA FILLE.

Saint-Lazare, ce 15 pluviôse an 2, à sept heures du soir.

ME voici, ma chere Minette, dans une nouvelle prison où regne encore la confusion et le désordre; dans une chambre où l'on a jeté, sans feu, sans eau, sans paille, ton malheureux pere avec deux autres compagnons de son infortune. Ta maman, toi et notre *archange* vous m'apportâtes, le soir même de notre translation, de quoi reposer ma tête et nourrir mon corps; grand merci, pour toutes vos peines, vos courses et vos tendres soins! un jour viendra sans doute, ma chere fille, où il me sera permis de donner à ma reconnaissance tout l'épanchement dont mon ame a besoin pour se soulager. Aujourd'hui, le sans-dessus-dessous dont je suis environné m'ôte la liberté d'esprit nécessaire pour reprendre avec toi notre tant doux commerce épistolaire. Que de choses j'ai à te dire! quelles scenes j'ai vues! quels sentimens m'ont affecté depuis le moment où je sortis de ma chétive cellule de Sainte-Pélagie! mais encore une fois, il faut avoir pris ici une

place, rangé mon tiers de chambre, réglé mes heures, ordonné enfin ma vie de prisonnier, pour me redonner à toi. Il faut maintenant que je m'accoutume à travailler seul, quoiqu'entouré de deux personnes; j'espere bien y parvenir. C'est en nous-même que se trouve la véritable retraite; je m'y enfermerai le plus avant que je pourrai, et peut-être que Saint-Lazare ne me sera pas plus ennemi que Sainte-Pélagie.

En voilà assez pour aujourd'hui; ma plume ne court pas comme à l'ordinaire, je suis trop importuné de l'aspect de notre taudis. C'en est un bien véritablement. Le ménage de trois personnes répandu, entassé, confondu, jeté au hasard sur le plancher dans un pied d'épaisseur de poussière, forme un tableau qui dégoûte et met l'esprit plus mal à l'aise encore que le corps. Oh! bienheureuses tablettes, qui devez mettre l'ordre et la propreté autour de moi, arrivez donc, arrivez vite, que je sorte d'un cahos de saleté! Bon-soir, ma chere Minette! embrasse pour moi ton excellente mere; sois, auprès d'elle, l'interprète de ma tendre reconnaissance. Console-la; soutiens son courage; ne laisse pas le tems à son ame de s'abattre. Que les paroles douces, les doux empressemens, tous les témoignages de la piété filiale, lui donnent la force dont elle a besoin!

LETTRE LXXVIII.

EULALIE A SON PERE.

Du 16 pluviôse an 2, midi.

TOUJOURS, toujours en presse ! Depuis le déménagement de Sainte-Pélagie, je n'ai pas trouvé une seule minute pour vous écrire, mon cher papa ; le seul peu de tems que j'ai eu à moi, a été employé à faire de l'anglais. J'en traduirai quelques morceaux que je vous enverrai. Quand votre emménagement sera parfait, que nous aurons repris un ordre quelconque, la petite correspondance, j'espère, ira comme de coutume. Il est tard, très-tard, plus que tems de partir. Adieu ! adieu ! j'aurai bien des choses à vous dire. Ma tête ressemble à votre chambré où tout est sans-dessus-dessous ; nous rangerons tout cela. Une lettre fera l'affaire. Quelques détails, je vous en prie, sur votre manière d'être. Je suis femme et, qui mieux est, fille tendre. Je veux voir là, juste à la place où vous serez, et savoir les tenans et les aboutissans. Une semblable description sera pour moi une vice-présence.

LETTRE LXXIX.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 17 pluviôse an 2, à une heure après midi.

L'AIR, ici, est aussi pur que celui des champs. Nous avons devant nous un immense horizon, et du côté de la salubrité résultant de l'espace et de l'air, point de comparaison avec Sainte-Pélagie ! Oh ! si la même proximité existait, tout serait au mieux pour une prison. S'il est possible, d'une manière ou d'autre, de recevoir la subsistance de ta main, je ne balance point ; laisse-moi ici. Nulle part, je ne serais moins mal qu'à Saint-Lazare.

J'ai commencé à approprier notre chambre qui serait au mieux, si un seul l'occupait. Nous voilà sortis de la première ordure. Je pourrai ce soir écrire un peu plus tranquille, et Minette aura demain son quintidi, de la même manière et par la boîte ordinaire. Quand je serai posé tout-à-fait, tu sauras l'histoire de notre translation. O !

droits sacrés de l'homme , quand pourra-t-on vous mettre en activité ?

Salue, embrasse tous nos amis. Je t'ai vue, j'ai vu la citoyenne L****, et vous m'avez paru toutes les deux bien, oh ! bien défaites. Mon Dieu ! et c'est moi qui en suis la cause ! c'est pour moi que tu as tant de mal , que mes amis souffrent ! mais hélas ! *je n'en puis mais*. Je vous en demande pardon. Allons ! du courage ! et toujours du courage ! l'abattement ne sert à rien. Encore une fois, je t'embrasse de toute mon ame.

LETTRE LXXX.

EULALIE A SON PERE.

Ce 19 pluviôse an 2.

Vous voilà donc emménagé, approprié, rangé, mon cher papa ? et les bienheureuses tablettes ! elles remplissent la place qui leur était assignée à la première entrée de chambre. Je les vois d'ici et leur grand effet d'utilité. Cependant il me prend par fois envie de regretter la petite cellule de Sainte-Pélagie, ce bijou d'ordre, de propreté, et d'arrangement ; ce petit *contenant* où il y avait tant de *contenu*. Peu s'en est fallu que je n'aie crié miracle, en voyant la voiture chargée de tous ces petits meubles qui, portés à Sainte-Pélagie en détail ne paraissaient rien, mais qui enlevés en masse paraissaient beaucoup. A chaque apport qu'on faisait à la charette, les guichetiers disaient : *encore ! mais où plaçait-il donc tout cela ?* et moi j'en disais tout autant, admirant cette industrie ordonnatrice qui, sans contredit, vous avait rendu de cette *véritable tabagie* le moins mal-

heureux. Dieu! quelle odeur! quel air étouffé! quel atmosphere chargé de tabac, de vin, de que sais-je encore? cette chaleur pesante d'un poêle dans un corridor privé d'air! oh, vraiment! si j'avais su aussi bien, que je le sais à présent, quel antre infect vous habitiez, je n'eusse pas eu de repos sur votre santé. En sortant de-là, madame L**** et moi, nous avons éprouvé absolument la même chose. Nous respirions comme ceux qui ont retenu leur haleine, pendant long-tems. Si nous sommes éloignés, au moins avons nous la satisfaction de pouvoir dire : il respire un air pur, sain et bien-faisant. Et puis ces gros, noirs, vilains verroux dont le bruit nocturne affectait douloureusement, soir et matin, les oreilles de mon pere, ont disparu. A Saint-Lazare, point de grilles, dit-on; liberté d'aller en haut, en bas, le jour, la nuit. C'est bien quelque chose. Plus on est loin de l'esclavage, moins le tableau est horrible. Adieu, papa!

LETTRE

LETTRE LXXXI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 19 pluviôse an 2.

A PRÈS sept jours de trouble , de désordre , qui ont dû nécessairement suivre une translation aussi brusque , je puis donc , ma chere fille , reprendre notre tant doux commerce épistolaire. D'abord , la nudité absolue de notre prison où nous avons manqué , même d'eau , pendant près d'une demi-journée ; ensuite le chaos inconcevable que formaient , autour de trois malheureux , tous les objets d'ameublement , de vêtement et de comestibles qui leur arrivaient de Sainte-Pélagie et de chez eux , sur un espace de treize pieds de long et de neuf de large , ne laissaient à l'esprit aucune place pour se retrouver. Il a bien fallu prendre le tems de caser notre chétive *provende* , de trouver à chaque objet le lieu le moins incommode ; en un mot , d'épargner le terrain de toutes les manieres , pour en donner , le plus possible , au mouvement jour-

Premiere partie.

R.

nalier de trois individus. C'est fait ! l'ordre et la propreté habitent avec nous. Je ne crois pas qu'il y ait ici beaucoup de chambres aussi nettement rangées que la nôtre, et puis, n'ai-je pas mon cabinet à muraille de papier ? (1) là, je suis seul, ne voyant pas mes co-chambristes, n'en étant pas vu, recevant sur mon bureau, par un espace libre de deux pieds, la lumière de la fenêtre, les pieds posés sur mon tapis mis en double, et les jambes enveloppées du couvre-pied d'indienne mouchetée. J'ai presque l'air d'un Sibarite, et je ne suis pourtant qu'un pauvre républicain, ami de l'étude et grand ennemi du froid. Ovide a dit, je crois : *ingenium saepe mala movent* :

Le malheur quelquefois éveille le génie.

Oh ! il a grandement raison, à mon sens, pour le génie de l'arrangement. L'aisance aime à s'étendre et ne se trouve jamais assez au large ; l'infortune a l'art de se resserrer et sait encore par fois trouver un peu d'espace de reste. Si les leçons du passé n'étaient pas ordinairement perdues pour notre avenir, les grands terriens qui sont ici se feraient pour les jours de leur liberté un

(1) Un paravent.

riche fonds de pensées, qui ajouterait à leurs jouissances futures. Quand on a vu combien peu il faut pour les vrais besoins de la vie, on peut, on doit reconnaître la vérité de ce mot : *oh que de nécessités inutiles !* Quoi qu'il en soit, je veux reprendre l'histoire de notre translation, au point où je l'avais laissée. Cet événement de ma vie me sera éternellement présent, s'il est vrai qu'après la mort, il y ait pour nous une existence continuée.

L'appel va commencer, s'écrie l'officier municipal. A ce mot, je prends mon porte-feuille sous le bras, je jette sur ma tête embéguinée de ma coëffe de nuit, ce vieux chapeau dont la poussière, la crasse et les trous sont à l'ordre du jour, et enveloppé de ma houppelande, je sors de ma cellule dont je ferme les verroux. Ce ne fut pas, sans lui donner un regret. *Je sais ce que je quitte, me disais-je, et j'ignore ce que je vais chercher.* Cet excellent voisin était seul et tristement debout, auprès du poêle, sur sa porte. Je l'embrasse, lui remets le petit billet par lequel j'annonçais à maman notre translation ; et après avoir reçu l'assurance de ce brave homme que mon petit mot serait envoyé, de très-bonne-heure, à son adresse, je vais me réunir aux soixante-dix-neuf détenus qu'on allait transférer. Ils étaient tous en tumulte,

mêlés , confondus , empilés dans la partie de ce long et étroit corridor qu'éclairaient, d'une lumière lugubre , la lampe attachée au-dessus de la porte et deux flambeaux de résine allumés qu'on voyait brûler au-delà des barreaux du premier guichet , d'où l'œil enfile la longueur du corridor. *Citoyens* , reprend le magistrat du peuple , décoré de son écharpe , *que chacun de vous , au fur et à mesure que je l'appellerai , aille se ranger , les uns d'un côté , les autres de l'autre , le long des murailles du corridor , les deux premiers près de la porte et ainsi de suite. Silence ! silence !* On se tait , l'appel commence ; vingt individus sont à leur place. J. A. Roucher est appelé le vingt-unième et le voilà déjà plaqué contre le mur. M***** me suit ; il était triste , rêveur. Je cherche à l'égayer. *Voilà*, lui dis-je, *le bon pasteur qui compte son bétail.* Le bétail reconnu , on nous ordonne de filer , de deux en deux , par huitaine , du corridor entre les deux guichets où l'on nous compte encore. *En voilà huit pour le sûr*, disent les guichetiers-numérateurs , et l'on nous ouvre le deuxième guichet donnant sur la cour. Là , j'apperçois le citoyen Bouchotte debout , triste et nous regardant passer. *Adieu , citoyen concierge ! Grand-merci du ton honnête et doux que vous avez toujours eu avec moi !* En lui parlant ainsi , je lui

tends la main , il me tend la sienne que je presse et je suis mes compagnons. Nous voilà arrivés au dernier guichet, donnant sur la rue. On nous compte encore , et nous franchissons le seuil de notre premier enfer, pour en aller chercher un second.

Ici, je ne saurais peindre le genre de pensées et de sentimens que produisit en moi la vue de la scene qui, à la lueur de deux ou trois flambeaux ténébreux , (il était cinq heures environ du matin ,) se déployait devant nous jusqu'aux deux bouts de la rue de la Clé. C'était une espece de charette ou de chariot vide auquel étaient attachés quatre chevaux, précédé de deux autres qui avaient déjà leur charge et suivis de sept autres qui attendaient la leur. Une chaise branlante nous sert de marche-pied , pour monter sur ce char de sinistre augure. M***** me suit. B***** suit M*****. J'aide à B***** chargé de soixante années et plus à monter sans danger. Nulle chaise, nulle planche pour nous asseoir. Quelques brins de paille mouillée et salie par l'épais brouillard qui tombait, jonchènt cette infâme voiture. Il faut s'asseoir sur les ridelles et prendre soin de se plier en deux, l'un vers l'autre, de peur que le moindre choc ne nous jette à la renverse. Un garde, *brave sans-culotte*, monte en neuvieme et l'on crie aux conducteurs : *avancez.*

Les deux premiers chariots s'ébranlent ; le nôtre roule aussi. Nous laissons la place libre au quatrième , et au bout de dix pas , tout le cortège supérieur s'arrête. Nous voilà en face d'une rue qui donne dans celle de la Clé , exposés au froid du matin , au brouillard et au vent qui souffle. Je me tourne vers Sainte-Pélagie , pour connaître l'extérieur du manoir que je laisse ; car je n'avais pas pu l'examiner dans la triste nuit où l'on m'avait incarcéré , il y a aujourd'hui quatre mois. Je vois à loisir cette masse énorme de murailles exhaussées que percent , à peine , quelques ouvertures rares , basses et étroites , enfoncées encore au-dessous du pavé. *Tel serait , me dis-je , le frontispice de l'enfer ; voilà bien qui l'annonce.* Cependant , quelques gendarmes à cheval tenaient à la main des flambeaux , allaient , venaient et nous donnaient sur le terrain incliné de cette rue étroite , la facilité de découvrir toute l'étendue de la procession affreuse qui se préparait. Après que chaque chariot est rempli , nous avançons de quelques pas , pour nous arrêter encore , jusqu'à ce qu'enfin nous voilà tous hors de Sainte-Pélagie sur nos voitures rangées à la file. Elles roulent ensemble. Nous tournons dans la rue Copeau , à droite , pour aller prendre la rue Saint-Victor. Arrivés devant la rue

Neuve-Saint-Etienne, je me rappelle les jours de la belle saison où, tous les matins, ma chère Minette et moi, nous nous rendions avec tant de plaisir, par ce même chemin, à nos agréables leçons de botanique. J'étais libre alors, j'étais heureux; ma fille était avec moi et nous respirions ensemble l'air pur et bienfaisant du Jardin des Plantes. Aujourd'hui, je suis captif, je ne vois plus ma fille et je sors de l'air infect d'une prison de quatre mois, pour aller respirer à une lieue des miens un atmosphère peut-être non moins infect. J'avoue, ma chère Minette, que cette pensée me donna un sentiment pénible, déchirant; mes yeux s'humecterent de quelques larmes. Je m'affaiblissais, je m'en aperçois; à l'instant, j'appelle toute ma philosophie, pour te chasser de ma pensée. Mais, arrivé dans la rue Saint-Victor, mon esprit avec une rapidité inconcevable, me présente toutes les circonstances de ma vie qui ont laissé dans ma mémoire l'image de cette rue. Devant la maison de Perrin : *c'est là, me disais-je, que pendant deux jours d'allarmes publiques, mes enfans, ma femme et moi, nous sommes venus chercher un asyle. Un peu plus bas, je me dis : ici dans les premiers jours de mon arrivée à Paris, il y a trente années, je me laissai conduire à la promesse d'une foire amusante,*

et je ne trouvai que des barraques à pain d'épice. Plus bas encore : j'étais là , dans le cabriolet de Laigner , pour aller ensemble au Coudrai voir les miens , et le heurt d'une voiture brisa la nôtre. En face de la rue des Noyers , je porte les yeux vers l'endroit où est située notre maison : elles dorment peut-être en ce moment ; si près d'elles et ne pouvoir les embrasser ! Cependant les ridelles m'incommodaient autant que la posture gênante que j'avais et qui me brisait en deux ; je prends le parti de me tenir debout. D'abord, je m'attache d'une main au collet de M***** et de l'autre à celui de B****. Bientôt après , je me tiens ferme sur mes jambes et ne quitte plus cette attitude.

Nous avançons ; la nuit s'éclaircissait insensiblement. Les rues sont déjà fréquentées ; les yeux des passans s'attachent sur nous. Je les observe à mon tour et je ne découvre rien que de la curiosité. En effet, n'est-ce pas une chose curieuse que quarre-vingts prisonniers détenus comme suspects, conduits par cinq ou six gendarmes seulement , qui sans fers, sans liens , se laissent ainsi mener , comme des agneaux , où l'on veut et comme l'on veut , sans se plaindre , sans nulle intention de s'échapper , dociles à la loi parce qu'elle est la loi , et la respectant dans ses rigueurs. Si jamais l'histoire se

charge de tracer ce tableau , on aura peine à croire la vérité de ce récit , ou plutôt on dira : non ! ils ne méritaient pas, ces infortunés, la qualification dont on les a flétris.

Dans la rue Saint-Martin , (il était déjà jour ,) une vieille revendeuse de fruits , accroupie contre une borne , nous a salué d'un mot que le genre de nos voitures lui a dû inspirer , aussi bien que la vue de nos gendarmes à cheval et tenant toujours leurs flambeaux allumés. « *Qu'on les f.... tous à la guillotine , tous à la guillotine !* » Grand merci , ma bonne , il serait possible d'être patriote , républicain , et pourtant moins féroce.

Enfin voilà le grand jour ; sept heures et un quart sonnent. Nous arrivons à Saint-Lazare. Le premier guichet s'ouvre , pour nous recevoir. Au-delà du second , le même officier municipal , un grand papier à la main , fait un dernier appel. Nulle tête ne manque. Nous défilons sous ses yeux , l'un après l'autre. Enfin voilà le bétail parqué , et la claie d'entrée déjà fermée bien et duement sur nous. Une immense pièce servant jadis de réfectoire et ayant au moins soixante à soixante dix pas de longueur , nous reçoit tous. Là , nous restons l'espace d'une heure , nous parlant les uns aux autres , en tumulte , du nouveau genre de triomphe

qu'on nous a fait savourer longuement, durant toute la traversée de Paris. On nous annonce enfin qu'il faut quitter le rez-de-chaussée et monter au troisième où nos logemens nous attendent. Un premier guichet s'ouvre ; nous voilà dans un grand escalier. Au-dessus de trente marches , au premier étage, trois guichets ; au second étage, trois guichets ; au troisième étage, encore trois guichets. Tu vois , ma chère Minette , que l'art a épuisé son génie , pour espacer sur notre route les instrumens de l'esclavage , de peur , sans doute , que nous oubliassions la captivité. Il est bon , en effet , de frapper toujours par les yeux l'imagination des malheureux , ne fût-ce que pour la tenir sans cesse en haleine. Il ne faut pas que l'infortune chôme. Jamais artiste n'atteignit mieux son but.

Parvenus au troisième étage , un long , large et lugubre corridor , bien éclairé , nouvellement blanchi se présente à nous. Toutes les chambres sont ouvertes , et un chiffre tracé à la craie sur toutes les portes , indique le nombre des détenus que chaque logement doit contenir. Le chiffre 1 n'est écrit nulle part ; 2 est très-rare ; celui de 3 est le plus souvent répété ; 4 , 6 , 7 se voient par-ci , par-là. *Aucun de ces derniers , me dis-je , ne sera le mien.* Je vais , je reviens , je cherche ; mais Chabroud

s'était déjà emparé d'une chambre à 3, à grand air, à belle-vue, donnant sur la cour intérieure, le jardin, la ville et la campagne. Je m'attache à lui, M***** s'attache à nous; notre demeure est fixée. C'est celle, ma chere Minette, d'où je t'écris et que je ne quitterai jamais que pour sortir de Saint-Lazare.

On t'a bien informée, ma chere Minette; point de barreaux aux fenêtres, mais de belles et grandes croisées. Point de verroux aux portes, mais des serrures intérieures dont on a la libre disposition. Point d'heures fixes de retraite, mais liberté de voisiner, toute la nuit, dans le même corridor; durant tout le jour, communication permise entre tous les étages et, dans peu, jouissance d'une grande et vaste cour qu'on bat, en ce moment, et qu'on sable. Je m'arrête ici; ma lettre est déjà bien longue. Mais je n'ai voulu négliger aucune circonstance, persuadé que ta tendresse pour moi trouverait à toutes le même intérêt. Adieu! Bonjour! je t'embrasse.

LETTRE LXXXII.

ROUCHER A SA FEMME.

Ce 19 pluviôse an 2, à midi et demi.

JE croyais, ma bonne amie, que les détenus à Saint-Lazare auraient la satisfaction de voir leur famille. On m'avait flatté de cette espérance, et je l'avais embrassée avidement; mais on m'a trompé, du moins jusqu'à présent. Tout le régime de la maison n'est pas encore établi; peut-être lorsqu'il sera en pleine vigueur, y aura-t-il à notre séparation quelque adoucissement qu'il est impossible d'obtenir aujourd'hui. Tu souffres; tu m'affliges, ma bonne amie; ah! je partage bien véritablement tes peines et ta douleur. C'est pour toi que mon ame est troublée; c'est sur toi, et non sur elle-même qu'elle se replie; ma force alors diminue, et je me sens bien prisonnier. Cependant je ne cesserai de te répéter qu'en se livrant pieds et poings liés au chagrin, on ne fait que l'irriter. Allons, ma bonne amie! il faut encore me faire

ce sacrifice, sans doute le plus pénible de tous. Mais tu m'en fais tant d'autres, que je puis compter sur ce dernier. Que notre communication journalière par lettres, puisse exister ici comme elle existait à Sainte-Pélagie! et j'attendrai patiemment les jours, les beaux jours de la liberté.

Mais qui m'interrompt? on frappe à ma porte, on entre. — *Où est le citoyen Roucher?* — *Le voici.* — J'ouvre la feuille mouvante de mon paravent et je vois.....devine qui, ma bonne amie? je te le donne en dix, en cent, en mille. — Qui! vous, mon ami? vous ici! est-ce pour y donner quelque secours? — Non; j'arrive à l'instant même, suspect, arrêté ce matin, comme tel, par le comité de ma section. — J'ai cru qu'il plaisantait. Mais il n'en avait pas envie; son ardent patriotisme ne va point jusqu'à la jubilation de se voir récompensé..... à Saint-Lazare. Cependant, point trop de tristesse; quelques traits du visage sont bien altérés, mais pour mes yeux seuls. Qui ne les a point vus encore, n'y peut surprendre rien qui trahisse les peines de l'ame. Après un quart-d'heure de conversation, il me quitte pour aller voir d'autres amis ou connaissances; mais il reviendra, je l'ai retenu à dîner. Reste maintenant à te dire le nom de ce nouveau compagnon de malheur; tu

ne voudras pas m'en croire. Je ne mens point cependant, ma bonne amie; c'est *Tap*, oui, le bon *Tap*, l'excellent patriote et républicain *Tap*; il est au rang des hommes suspects. Qui aurait pu le prévoir, que ce titre odieux lui serait donné? On le lui a imprimé pourtant. Nul Français ne pourra donc l'éviter, puisque notre ami gémit sous cette inculpation. Je te quitte; bon-jour! nous boirons, *Tap* et moi, à toutes vos santés. Minette saura demain que je sais quand arrive décadi.

L E T T R E L X X X I I I .

EULALIE A SON PERE.

Ce 21 pluviôse an 2.

EST-IL bien vrai que vous allez manger à table commune, et qu'il va être défendu de porter aux prisonniers leur nourriture? Ainsi, il ne nous sera plus permis, il ne sera plus permis à une mere, à une fille de communiquer simplement avec l'objet de leur tendresse et de leur sollicitude. A quoi bon toutes ces entraves? Je ne puis m'empêcher de trouver toutes ces mesures bien rigoureuses. Je voudrais pouvoir vous imiter dans cette résignation et dans cette soumission vraiment sublime et touchante. Qu'elle part bien d'une ame grande et digne de la liberté! Quelle autre pourrait s'égalér à elle! Que de courage! que de force! Pour moi, pour maman, qui retrouvons, dans ces soins amis du malheur, un grand adoucissement à la privation de l'objet qui nous est le plus cher, nous nous plaignons et nous gémissons d'avance de ce repos tuant qui va faire place à une

activité que nous chérissions par mille et mille raisons. C'est par elle qu'il nous restait peu de tems pour nous enfoncer bien avant dans l'excès du malheur. C'est dans cette occupation quotidienne de vous, de votre santé, que nous retrouvions, je puis le dire, des consolations. Vous remplissiez tous nos momens ; eh bien ! vous les remplirez encore. Quoi qu'on fasse, ils vous appartiendront, et au lieu de vous en appercevoir dans une soupe, dans une daube, vous vous en appercevrez dans des lettres, (elles deviendront plus fréquentes,) et par de petits travaux dont vous serez toujours le but. Je suis inquiète de savoir quelle nourriture vous aurez. Qu'elle soit frugale, rien de mieux ! mais du moins, qu'elle soit saine et non faisant mal ! Vous nous en écrirez, n'est-ce pas, dès que vous le saurez ? La vie est bien peu de chose, mais il y a peu et peu. Notre peu vaudra-t-il le beaucoup ?

Il fait aujourd'hui bien beau tems. Combien de fois il m'a déjà fait dire : papa et moi, nous irions nous promener ; il causerait avec sa fille bien-aimée, bien aimante. Les beaux jours enlaidissent le malheur ; c'est un contraste qui choque.

Adieu, papa ! votre fille vous embrasse malgré les triples guichets qui la séparent de vous ; elle vous presse sur son cœur.

LETTRE

L E T T R E L X X X I V .

R O U C H E R A M A D A M E L * * * * .

Ce 24 pluviôse an 2, à huit heures du soir.

Si j'étais ici, ma bonne amie, aussi près de vous et des miens que je l'étais à Sainte-Pélagie, loin de me plaindre de ma translation, je m'en louerais hautement. Une situation aussi avantageuse que celle de Saint-Lazare, et pour l'étendue, et pour l'air, et pour la perspective, n'est nullement comparable à celle d'une prison obscure, étroite, privée d'air et entourée de toutes parts de hautes murailles. J'avais, à la vérité, une cellule où je ne dépendais que de moi seul, pour mon sommeil et mon travail, et ce motif, joint à celui de la proximité, m'avait accoutumé aux grilles, aux verroux et au peu d'air respirable. Aussi ai je regretté bien sincèrement cette espece de cachot que vous avez vu et dont votre poitrine s'est sentie oppressée. A Saint-Lazare, au contraire, on ne rencontre rien de ce qui importune ou fatigue les yeux et les

Première partie.

S

poumons. Ma chambre placée au troisieme donne par une très-grande fenètre , juste , sur le milieu d'une bien belle cour intérieure , au-delà de laquelle s'étend un immense parc , auquel s'associe la vue des fauxbourgs et de la campagne , que termine au bout de l'horizon le mont Valérien.

Quant aux jouissances intérieures , ce sont à chaque étage , quatre larges et longs corridors qui communiquent librement entr'eux , et la faculté pleine et entiere de se promener au grand air , dans la vaste cour dont je vous ai parlé.

La petite poste se charge de nos lettres cachetées , après que nous les avons fait viser chez le concierge. Elle nous apporte les réponses cachetées de même , et nous les recevons à l'instant de leur arrivée , quand elles ont passé par le même examen. Dans tout cela , il y a , vous le voyez , de très-bons motifs pour se trouver mieux ici que dans la rue de la Clé. La subsistance journaliere ne peut pas m'arriver , il est vrai , aussi commodément ; mais ce n'est pas là un grand inconvenient , quand d'un autre côté on n'est pas assez Sybarite pour vouloir chaque jour des provisions fraîches ; et qu'importe la nouveauté , pourvu qu'elles soient saines ! Je vous assure qu'avec de l'appétit , (et le grand air ici l'augmente ,) on trouverait notre nourriture excel-

lente , quand même elle serait moins bonne que celle qui m'arrive.

Déjà le soleil nous visite vers midi et demi , pour ne nous quitter qu'à son dernier moment ; cet avantage n'est nulle part à dédaigner , surtout quand on a vécu quatre mois entiers sans jouir de la pleine lumière de cet astre.

Vous avez vu , sans doute , la longue lettre que j'ai écrite à ma fille pour la mettre en confiance de tout ce que j'ai pensé , senti , et vu dans la journée du 12 pluviôse. Je crois que tous ces détails ne sont point sans intérêt , en eux-mêmes. Peut-être aussi devais-je les fixer , de peur que le tems n'en diminuât , chez moi , l'impression. Mais ce dont je suis bien sûr , c'est de la part que votre amitié pour moi aura prise à cette lecture. Je desire que vous n'ignoriez pas ce que mes lettres prochaines doivent contenir. Nous allons au spectacle chercher le plaisir de la terreur , de la pitié , souvent pour des faits supposés , et toujours pour des actions qui se sont passées loin de nous ; l'époque des révolutions sociales est bien plus féconde et plus riche en événemens faits pour intéresser les contemporains , surtout quand ils voient la liberté publique s'élever du milieu des ruines du malheur.

Au milieu des jours dévorans
Que la canicule ramene ,
Quand l'aîle rapide des vents ,
Dans le vague des airs, promene
Des tempêtes, des ouragans
Le magnifique phénomène ;
Quand l'eau des cieux roule en torrens
Et que sur la face des champs ,
Le fleuve qui grossit et gronde ,
Sorti de sa grotte profonde ,
Amoncele ses flots errans ;
Le lâche enfant de l'ignorance ,
Les yeux stupidement ouverts ,
S'épouvante et dans ces revers
Ne voit pas même l'espérance
De quelque bien pour l'univers ;
Mais l'homme , enfant de la science ,
Garde sa première assurance
Dans ces désastres du moment.
Au flambeau de l'expérience
Il lit par-delà l'apparence ;
Et du heurt de chaque élément
Voit naître un long enchaînement
De jours plus riches d'abondance.

LETTRE LXXXV.**EULALIE A SON PERE.**

Ce 25 pluviôse an 2.

ENFIN, hier, je m'étais arrangée pour vous donner tout mon après-dîner. Nous nous faisons toutes deux, maman et moi, un plaisir du repos de la maison, de la liberté, de l'aise du coin de la cheminée. Point de toilette même; ce n'a pas été pourtant le plus juste de notre calcul, je m'en suis bientôt apperçue. Le démon des visites s'en est mêlé; elles ont plu avec une presse inconcevable, depuis quatre heures jusqu'à dix. Point d'intervalle, point de cesse. Il a fallu faire salon en robe de chambre et la conversation, bongré, malgré.

Que je vous remercie, mon cher papa, de votre détail sur ce triste et mémorable voyage! Avant de l'avoir lu, je vous avais suivi, au sortir de Sainte-Pélagie jusqu'à l'entrée de Saint-Lazare, le long de toutes ces rues. J'avais admiré votre courage devant celle où habitent cette mere, cette fille, cet enfant,

ces amis. C'est-là que j'ai eu la preuve que ce n'est pas en vain que l'homme pense, médite et emploie des années à se former, de bonne-heure, une ame et une tête pour les circonstances malheureuses et les grands événemens. Il vient, oui, il vient tôt ou tard ce jour où il recueille et fait recueillir autour de lui les fruits de son travail. Je vois en lui un riche d'une rare espece. Non-seulement il sait faire usage, pour son bonheur propre, des biens qu'il a su acquérir; mais là, autour de lui, où sont amassés un grand nombre de malheureux qui, soit qu'ils n'en aient pas les moyens ou la volonté, sont restés dans l'indigence, il fait sans cesse l'aumône à tous. Qu'ils sont donc heureux ces paresseux d'esprit, de fermeté, de courage, de raison, de philosophie en un mot, de trouver sur leur route de grands travailleurs en ce genre! On ne m'ôterait pas de l'idée que votre commerce renforce bien des faibles. Eh! ne l'éprouvons-nous pas, chaque jour, maman et moi? C'est vous qui nous soutenez; c'est du fond de votre prison que vous nous apprenez à supporter le malheur et toute l'horreur de son cortège. Il est impossible de mettre plus d'ordre, une simplicité plus touchante dans le récit de cette pénible translation; tous ceux qui l'ont entendu, en ont été vivement émus;

tous les yeux se sont remplis de larmes. Jugez de l'effet qu'il a produit sur maman et sur moi votre fille bien-aimée.

Ce ne sera pas encore pour ce matin, ma réponse à la dernière lettre de Sainte-Pélagie. J'ai déjà jugé sur un premier aperçu, mais il ne s'agit pas de dire : c'est bon, c'est mauvais. J'aime un peu à raisonner, vous le savez, surtout avec vous, et je me réserve à faire ce petit travail avec moins de précipitation. Aujourd'hui c'est une porte qu'on ouvre et ferme, c'est une cuisine qu'il faut veiller, c'est quelqu'un qui vient, je ne saurais écrire de la sorte ; c'est comme un corridor de Sainte-Pélagie.

LETTRE LXXXVI.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 25 pluviôse an 2, à huit heures du soir.

COMME je crois qu'un jour tu seras bien aise d'avoir en main des mémoires authentiques du tems qui court, je vais continuer le récit que je t'ai commencé.

Tandis que nous étions ici, dans notre corridor Germinal, à crier la faim, la soif, le froid et la fatigue, nous entendons le bruit d'un grand nombre de chariots à la suite les uns des autres dans cette même cour, où nous étions descendus nous-mêmes quelques jours auparavant. On court aux fenêtres, on regarde et l'on voit un renfort de malheureux destinés à gémir avec nous. D'où viennent-ils ? des Magdelonnettes. Ils ont traversé tout Paris, le long des anciens Boulevards ; ils ont vu, comme nous, sur leur route, des visages immobiles. Était-ce d'indifférence ? était-ce d'effroi ? Vaste champ ouvert aux conjectures. Les voilà ces hommes

suspects , répandus parmi nous et choisissant leur demeure dans les chambres dont les *Pélagiens* n'avaient pas voulu.

Ils étaient à peine casés , qu'un nouveau cortège arrive. Oh ! pour ceux-là , ils présentent un spectacle bien plus affligeant. Liés , deux à deux , par le corps et par les bras , aux ridelles de leur chariots , ils ont tous l'apparence de grands criminels. C'est ainsi qu'on traite les voleurs , les assassins , les incendiaires. Le sont-ils ? d'où sortent-ils ? De Bicêtre. Ils descendent ; on en fait le triage. Les uns , fléau de la société par leurs forfaits , sont jetés pêle-mêle sur la paille , au rez-de-chaussée ; les autres , ci-devant nobles , ci-devant prêtres , viennent se joindre à nous. J'en reconnais plusieurs qui avaient précédemment habité à Sainte-Pélagie , je leur serre la main , je les embrasse , je leur demande l'histoire de leur translation ; la voici telle que je l'ai recueillie de leur bouche.

On les a d'abord réunis tous dans le vaisseau qui servait autrefois d'église. Là , ils attendirent ce qu'on allait ordonner d'eux , car on ne leur avait pas dit qu'ils dussent être transférés. Tandis qu'ils se livraient ainsi au cours de leur imagination remplie du souvenir du fameux 2 septembre , des gendarmes à cheval , le sabre à la main , entrent ;

l'officier tire de sa ceinture deux pistolets qu'il arme. Bientôt, soit d'autres gendarmes, soit des guichetiers, appariant les malheureux par le moyen d'une corde. Au fur et à mesure que les détenus sont ainsi accouplés, on les emmène dans la cour, on les place sur des chariots où d'autres cordes les attachent. Voilà tous les chariots chargés qui traversent toutes les cours. Arrivés à la grande porte extérieure, le *convoi* apperçoit une vingtaine d'hommes à figure peu rassurante. Sont-ils là à dessein? sont-ils là par hasard? chacun se le demande, et libre à chacun de répondre, suivant le tour de son imagination. Ces *curieux* ou vrais ou prétendus suivent, accompagnent le cortège qui marche vers Paris. Ils ne seraient pas autrement, s'il y avait un projet à mettre à exécution, et qu'ils attendissent le signal convenu. Heureusement point de signal. S'il devait y en avoir un, qui donc l'a fait manquer? Devine qui pourra, ou parle qui saura. Mais enfin, à la barrière, ces beaux suivans cessent de faire suite. Un instant après, on ne les voit plus. Mais c'est en plein jour qu'on montre à tout Paris, dans la plus longue traversée, des prisonniers dont un très-grand nombre est souillé des crimes que la société, dans tous les gouvernemens, dévoue à la mort. Tout Paris saura donc que Sainte-Lazare est une des grandes sentines de la République.

Quoi qu'il en soit, le jour s'écoule, la nuit arrive, et un grand nombre d'entre nous la passe dans un dénuement absolu de matelas, de lits, de couvertures.

Cependant, au rez-de-chaussée, ces hommes qu'en terme de prison on appelle *pailleux*, parce que, selon une autre expression du même genre, on les *gerbe*; ces hommes travaillent des pieds, des mains à percer les murs, à mettre le feu aux boiserie de la grande pièce où ils sont déposés. Ils s'ouvrent une issue, et quelques-uns parviennent à s'échapper à la barbe des sentinelles qu'ils trompent. On s'apperçoit enfin de leur évasion; grand bruit! grand tumulte! On court après eux; on parvient à les arrêter presque tous; on éteint d'autre part l'incendie, et le lendemain, on répand parmi le peuple, à la commune, que Saint-Lazare est entré en insurrection. Nulle distinction n'est faite des personnes, dans ce beau narré. Midi sonne, la garde montante arrive; le commandant général est dans la cour aussi. Les deux gardes s'y rangent en bataille. *Henriot* les harangue, et son éloquence s'applique à nous désigner tous comme des hommes ennemis de sa patrie. « *Ils tenteront, dit-il, de s'échapper encore, eh bien! je vais vous faire distribuer des cartouches, des balles; au moindre mouve-*

ment, tirez! donnez-leur la mort, car la mort les attend.» Nous étions aux fenêtres, nous entendions distinctement la voix du général, et tu peux aisément, ma chère fille, te figurer l'effet de ce discours sur les auditeurs prisonniers. Le plus profond silence régnait. Peut-être *Henriot* en fut-il effrayé, car amendant tout-à-coup la généralité de sa proposition, il ajouta qu'il pouvait y avoir parmi tous ces scélérats quelques patriotes victimes de l'erreur ou de la haine, mais que ces vrais républicains savaient endurer, sans se plaindre, des rigueurs passagères, et faire à l'affermissement de la liberté publique le sacrifice de leur liberté individuelle. Oh! il avait grandement raison le commandant général. Oui, il y en a parmi nous de ces hommes de bien, et même en grand nombre. Je m'honore d'être de cette classe; la loi le veut, je courbe la tête, et je te déclare que les portes de Saint-Lazare s'ouvriraient à l'instant devant nous, contre le vœu du législateur, que je n'en profiterais pas. L'autorité me captive; il faut que l'autorité me délivre, sinon j'acheve ma vie loin de toi.

Voilà, ma chère fille, le récit fidele de ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles. Je me trompe; une circonstance essentielle y manque, je l'avais totalement oubliée; mais on vient de me la rappeler et je répare mon omission.

N'oublie jamais qu'on sembla prendre à tâche de faire arrêter long-tems les transférés de Bicêtre dans tous les lieux de leur route où se trouve la plus grande affluence du peuple ; environ une demi-heure à la place Maubert ; autant devant la rue qui mene droit au marché des Innocens ; autant encore dans la rue Saint-Martin , près du marché de ce nom. Si ce fût là un effet du hasard , avoue que le génie du mal , ne combine pas plus savamment ses projets infernaux , quand il veut s'assurer du succès.

P. S. Ta maman et toi , rendez vous après-demain , 28 pluviôse , entre dix et onze heures du matin , à l'adresse ci-jointe. Peut-être aurai-je le plaisir de passer , ce jour-là , quelques heures avec vous ; au moins je verrai l'une de vous deux , c'est un arrangement pris ici. Si vous ne pouvez pas entrer l'une et l'autre , ta maman voudra bien t'accompagner , avec la citoyenne que je te vais indiquer , jusqu'à la porte de Saint-Lazare , et convenir avec ta conductrice de l'heure à laquelle vous ressortirez , afin que de ses mains tu passes à l'instant dans celles de ta bonne mere.

Que cette lettre ne quitte point tes mains , ma chere fille ! c'est ton pere qui t'en prie.

LETTRE LXXXVII.

ROUCHER A SA FILLE.

Décadi 30 pluviôse an 2, à neuf heures et demie du soir.

Tu me demandes, ma chere fille, une définition claire et précise du bonheur et tu ajoutes : *ce n'est guere le moment de vous la demander*. Il me semble, au contraire, que tu ne pouvais mieux prendre ton tems. Je n'ai jamais été aussi bien placé qu'aujourd'hui, pour reconnaître la nature et les sources du vrai bonheur, c'est-à-dire, de la *jouissance intime de nous-mêmes*. C'est-là, en effet, le souverain bien de l'homme sur cette terre où des objets extérieurs aucun ne dépend de lui ; lui dépend de tous. Si tu consultes sur cette question la foule de nos semblables, je sais très-bien que tu n'en obtiendras pas la même réponse. La fortune, les honneurs, la liberté, les plaisirs, les dissipations et tout le cortege de la folie, entreront dans la composition du bonheur. Mais la foule est un mauvais juge, un ignorant interprète des lois de

la nature. Le commun des hommes ne rentre jamais en soi. Ils vivent tous dehors ; ce n'est donc pas merveille qu'ils prennent pour bonheur ce qui, tout au plus, n'en est que la livrée. Mais voyons où se trouvent les vrais malheurs. N'est-ce pas dans le mécontentement de soi-même ? Or les biens, les plaisirs et tout ce que la foule recherche avec tant d'empressement, sauvent-ils une ame qui veut se fuir et se retrouve toujours ? Voyons ensuite où sont placés les vrais biens ? n'est-ce pas dans la tranquille possession de son ame, dans ce témoignage secret d'une conscience pure ? Or les chagrins de la vie, les douleurs, les chaînes, l'exil et tout ce qui épouvante jusqu'à la pensée du vulgaire, nous dépouillent-ils de ce calme délicieux d'un cœur qui se complaît dans la revue qu'il fait de tous ses mouvemens ? Je crois donc, ma chere fille, t'avoir donné la véritable définition du bonheur. Oui, je le répète : *le bonheur est la jouissance intime de nous-même.* Comment ton ame droite ne t'avait-elle pas menée à cette vérité ? Il me semble qu'elle est d'autant plus facile à trouver, qu'elle est de sentiment, plutôt que d'intelligence. Il faut, à la vérité, de la réflexion pour se replier sur soi et pour se saisir au passage. Mais ton esprit est déjà fait à ce mouvement. Tu sens depuis long-tems, et tu

mets en pratique ma maxime chérie : *regarde-toi passer.*

Maintenant , il faut , ma chere amie , que je te fasse entrer , pour t'égayer , dans les petits incidents de notre vie à Saint-Lazare. C'est une fenêtre qui s'ouvrira pour toi sur les honteuses faiblesses du cœur humain.

Il nous est arrivé pour commensale de notre corridor Germinal , une femme danseuse autrefois à l'Opéra , et riche aujourd'hui d'une fortune qui ne sera jamais celle d'une beauté innocente. *D. Dervieux* , c'est le nom de la nymphe , a des restes de charmes , de beaux yeux , une taille élégante , de la vivacité , de l'enjouement et même de la décence. Elle passait la soirée dans la chambre , en face de la mienne , et dans laquelle j'étais le soir où tu m'entendis te parler. Robert et moi nous nous réunissons là à un certain nombre d'amis qui vivent ensemble ; la curiosité nous conduisait. Bel et gracieux accueil nous est fait. La conversation s'engage sur des objets qui nous frappent désagréablement tous les matins , sur la soupe ou plutôt sur la pâtée qu'on promène dans les corridors , au fond d'une sale marmite , et qu'on distribue à ceux qui n'ont que la charité nationale pour vivre. Je raconte alors ce que j'ai vu. L'ex-bénédictin

Malitourne

Malitourne, homme respectable, âgé de soixante-sept ou soixante-huit ans, ci-devant procureur général de la riche congrégation de Saint-Maur, c'est-à-dire, administrateur d'une immense fortune; je l'avais vu sortir de sa chambre, à pas de vieillard, portant entre ses deux mains sur sa poitrine une mauvaise assiette, comme un diacre porte une patene, et aller à la marmite recevoir sa subsistance que j'appelle son *viatique*. Je fais passer dans toutes les ames, plus sans doute par ma physionomie que par mes paroles, le sentiment pénible dont j'étais affecté encore, quand *Dervieux* s'écrie : *eh bien ! allons au secours de ce brave homme ; qu'on passe dans la chambre voisine, qu'on revienne ici l'un après l'autre ; chacun m'apportera son offrande. J'ajouterai ensuite ce qu'il faudra pour compléter un assignat de cent livres.* Et zeste, elle éteint les lumières qui sont devant elle. On se retire dans la chambre voisine, pour fouiller dans les portefeuilles. Chacun apporte son tribut dans l'obscurité; ce qu'il donne n'est pas connu, l'amour-propre est à l'aise. On rallume, on compte, et il se trouve, dans le giron de la belle, cinquante-cinq livres; elle ajoute à l'instant quarante-cinq livres. Il n'est plus question que de faire porter cette somme à son adresse, sans blesser d'aucune manière la délicatesse

Première partie.

T

du vieillard. Dervieux s'en charge encore ; elle dit son projet. C'est le génie de la bienfaisance qui l'inspire ; voilà qui est dit. L'un des assistans qui , par paranthese, en va faire sa femme, me regarde et dit : ceci ne se passera pas sans un quatrain , j'en suis sûr. Je fais semblant de ne pas entendre. Le lendemain , pendant que je me coëffe , ce mot me revient ; mais je suis marié , pere de famille , j'ai quarante-neuf ans. Dans cette position faire des vers à une actrice ! il y a là , peut-être , quelque disconvenance , pour moi surtout qui fus toujours très-réservé dans le choix de mes vers. N'importe ! une bonne action est digne d'éloge , et puis , un quatrain ne tire pas à conséquence ; le voilà donc fait.

*A mes compagnons d'infortune , sur la citoyenne
Dervieux.*

Vous aimez son sourire et sa grace et ses yeux ;
Moi , je les aime aussi ; mais ce qui plus me touche ,
C'est d'entendre son cœur , alors que par sa bouche
Il plaide pour les malheureux.

Je le communique à Chabroud ; le sage l'approuve et les vers sont partis , mais signés *Malitourne*. M***** les avait vus aussi et même approuvés ; surtout , il avait souri à l'idée de la signature du vieux prêtre devinant sa bienfaitrice qui se cache.

Mais le pauvre M***** a toujours eu, je crois, Dieu me le pardonne ! au fond du cœur, un petit vilain je ne sais quoi, qu'en bonne conscience, je ne puis nommer jalousie. Il est impossible, ou du moins il est contre la nature ordinaire de l'homme, qu'inconnu et condamné à vivre et à mourir inconnu, non pas à défaut d'intelligence, mais de talent ; que bavard comme un vieux avocat de sept heures, et presque aussi ignorant qu'un vieux prédicateur capucin, M***** se soit avisé, un beau matin, de se croire quelque chose. Cependant le petit homme s'est *piété*, quelquefois, pour essayer de se donner un demi-pouce de plus. Alors il a fait, quelquefois, comme Emile quand d'en bas il me regarde, se mesure à moi des yeux et n'ose me dire : *papa j'ai ta taille*. Dans cette disposition habituelle d'esprit, mon pauvre chambrier a trouvé sur son chemin des malins qui ont surpris son secret, ont voulu se faire un jeu de le mettre en évidence, et cela fondé sur ce principe que

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

Ils l'ont donc poussé vers son penchant favori, et pour s'en amuser, pièce en main, lui ont conseillé d'écrire une longue lettre, moitié prose, moitié vers, sur Dervieux. Le nigaud a pris la balle au

bond , et le voilà lancé. Je le vois griffonner deux jours entiers , assiduellement soir et matin , lui , l'être le plus inoccupé des hommes qui savent lire. J'ignorais le grand objet de ses longues méditations.

Vendredi dernier , vers les cinq heures du soir , avant de me remettre à l'ouvrage , je vais passer un quart-d'heure chez Dervieux. Nombreuse compagnie que grossissait M****. — *Vous venez bien tard* , me dit-on. — Ce mot m'étonne ; nulle de mes habitudes ne l'autorise. Quelques instans après , l'un des embaucheurs de M**** tire un papier qu'il remet à Dervieux ; Dervieux le lui rend et dit : *lisez vous-même ?* J'écoute. Ce sont des phrases mesurées et non mesurées sur les charmes de la belle , et surtout sur son esprit ; le tout entremêlé de critiques sur le quatrain , ce fameux quatrain. A la vérité , elles sont comme honteuses de paraître ; il n'y a que le bout de l'oreille qui perce. Tous les visages étaient sereins ; la face de M**** était seule soucieuse , assez même pour que je le remarquasse. Je vois défiler des vers qui m'ont l'air d'arriver tout droit de la rue des Lombards , juste , de chez le *fidele berger*. Je remarque surtout les *plaisirs et les ris*. La lecture achevée , je conviens bonnement qu'il m'eût été possible de faire

de jolis vers sur l'esprit de Dervieux , même en n'empruntant qu'une portion de cet esprit , et nous en restons-là. Les malins s'imaginaient , sans doute , que je défendrais mon quatrain ; mais le riche ne court pas après un denier. M***** se retire et , quelque tems après , je me retire aussi et rentre sous mon paravent. Je range à mon ordinaire mon bureau pour travailler. Parmi les papiers qui l'embarassent , je trouve un chiffon écrit d'une main qui n'est pas la mienne ; c'est celle de M*****. J'y lis trois vers griffonnés , raturés , et je retrouve précisément *les plaisirs et les ris du fidele berger*. Oh ! je l'avoue , ma chere Minette , j'éprouvai alors un sentiment de vive indignation. Quoi ! nous vivons ensemble ; je lui montre toute la journée mon estime pour ses bonnes qualités , je vais même la montrant aux autres ; il n'a qu'à se louer de mes procédés ; il est mon débiteur , et je le mets sans cesse à l'aise sur ce point ; tout ce qu'il est en moi de faire pour mettre quelqu'agrément dans notre situation , je l'ai toujours fait et même avec empressement ; et j'en reçois ce beau loyer. Allons ? point de grace ; il'a cherché le ridicule , hé bien , qu'il le trouve ! Et trois minutes après me voilà portant un petit papier de ma façon aux malins chez lesquels M***** jouait alors et se

croyait bien sûr de l'incognito. Je donne mon papier à lire. A mon ton leste et gai , je vois qu'on pressent ce qui va arriver. On regarde M****. M**** seul ne rit pas ; il attend d'un œil ouvert , inquiet. On m'invite moi-même à lire et je lis.

A la citoyenne Dervieux.

Tanomy se tuant à louer votre esprit ,
Vers ce terme en forçat rame et ne peut l'atteindre ;
Le malheureux ! il est moins à blâmer qu'à plaindre.
Né pour verbaliser , en verbal il décrit
Ce que d'un mot le goût sait peindre.

On avait deviné tout-d'un-coup l'énigme de l'anagramme. Un rire fou part de tous les côtés. L'un des malins s'écrie : *tire t'en*, M**** ? et le rire redouble. L'œil de M**** ne sait plus où se reposer. Pour sortir d'embarras , il se met à louer l'épigramme. — Ce sont les meilleurs vers que vous ayez faits de votre vie , me dit-il ! — Non pas, mon ami , lui répliquai-je ; les meilleurs, les voici.

A la citoyenne Dervieux.

Vous plaire , c'est le but par M***** envié.
L'atteindra-t-il ? non ; c'est Moyse
Qui , fou de la Terre promise ,
Mourut sans y mettre le pié.

Le rire alors devient convulsion. Je m'échappe et retourne gaîment à mes livres.

Mais le lendemain matin, je m'en vais trouver les deux coryphées de la société maligne. Je leur dis qu'ils doivent, par pitié pour M****, laisser les choses au point où elles sont; que j'estime mon co-chambrier; qu'il n'y aurait pas de générosité de ma part à me battre, à armes aussi inégales, contre un malheureux étourdi qui n'a ni bec ni ongles. J'ajoute que moi, je veux vivre en paix, et qu'il est indigne d'eux de porter ainsi le glaive entre deux êtres qui vivent en paix; que du reste si M**** grouille encore, à ma connaissance, je mettrai sur leurs comptes l'écorché que j'en ferai, une dernière fois pour toutes. Je ne sais si mon sermon a converti, mais M**** me paraît amendé et vit tranquille, et je ne le troublerai dans ce bienheureux repos.

LETTRE LXXXVIII.

ROUCHER A SA FILLE.

Ce 2 ventôse an 2 , à huit heures trois-quarts du matin.

MA chere fille, un mois a suffi au citoyen Chabroud pour se mettre en possession de tous les principes de l'anglais ; il s'est fait une méthode d'étude, persuadé que dans l'étude des langues, comme en botanique, *la méthode est le fil d'Ariane*. A la vérité, il faut à présent qu'il loge dans sa mémoire la nomenclature et, à son âge, ce placement devient difficile ; mais il tient l'essentiel, puisqu'il tient les principes. Je voudrais bien que tu fisses aujourd'hui quelque chose de semblable, et tu y seras forcée, si tu veux te distinguer dans le commerce épistolaire qu'il desire d'établir entre toi et lui, en anglais, deux fois par semaine. Il m'en a fait la proposition, et comme je n'ai vu là qu'un très-grand avantage pour ma bien-aimée, je n'ai pas balancé à donner mon consentement ; ce n'est pas là le mot propre, j'ai embrassé avide-

ment ce beau projet. Vous vous perfectionnerez ; l'un par l'autre , dans la langue d'un peuple penseur , et comme , ni lui ni toi-même , vous n'êtes pas faits pour en rester aux mots , son esprit fécondera le tien ; ton imagination plaira à la sienne.

Je sais bien que pour te montrer ici , avec les avantages qui t'appartiennent , il faudra du travail et un travail réglé ; mais avec de l'ordre , on va loin. N'oublie jamais ce mot de Linnée : *filum ariadnaum*. Avec ce fil , on se retrouve toujours dans le plus tortueux labyrinthe. Fais-en l'essai ; et tu seras étonnée du bien rapide que te feront deux heures données constamment par jour , ou à jour fixe , au perfectionnement de ton moral.

A quintidi , ma chere Minette , à quintidi ! j'aurai le plaisir de te voir et de t'embrasser.

Devine , si tu peux , la force et la tendresse de mes embrassemens ; je parie que tu resteras toujours en deça de la vérité.

LETTRE LXXXIX.

EULALIE A SON PERE.

Ce 4 ventôse an 2.

JE commence à croire, en vérité, que la science des calculs, dans quelque genre que ce soit, n'est point faite pour moi. Elle semble absolument m'être interdite; jamais je ne me trouve juste. D'après mes calculs des surveilles, les lendemains sont à ma disposition; folie! on ne manie point le tems. Je suis sans cesse aux prises avec des incidens imprévus et des désordres qui s'enfilent les uns dans les autres, et qui depuis un certain tems ont formé une chaîne bien rarement interrompue. Exemple. Qui m'aurait dit hier que, maman partie pour Saint-Lazare où, par parenthese, j'avais l'espoir qu'elle resterait, ce qui en effet est advenu, que, moi restée seule en tête à tête avec Emile, je ne pourrais employer tout mon après-midi à causer avec vous? Je m'apprête et je savoure déjà la parfaite tranquillité dont je vais jouir. Je vais m'en donner, disais-je, et cette

lettre doit payer pour plusieurs. Il en était décidé autrement ; il m'a fallu , au rebours de mon agréable projet , recevoir des visites jusqu'à neuf heures du soir , heure à laquelle maman est rentrée.

Mais savez-vous , mon cher papa , que vous m'avez joué d'un tour , d'un mauvais tour ? comment il faudrait que je répondisse en anglais , dites-vous ? Mais outre que je n'oserais , je ne me crois pas assez habile. Si c'était en italien , encore ! j'essayerais de me distinguer ; mais en anglais ! je n'entreprendrai pas même de courir les dangers d'une chûte. Quand on se sent les reins faibles , il faut de la prudence , et puis l'amour-propre bien entendu d'un faible lui défend de se mesurer avec un fort. Moi , je pourrais bien être faible et n'être pas tout-à-fait sans amour-propre. Je ne parle pas de ces êtres qu'un vain orgueil siffle autrement ; ceux-là , et nous en connaissons , n'ont jamais douté que leurs aîles de dindon ne les fissent voler à la hauteur de l'aigle. Volez donc , pauvres pécores , et bien sage celui qui ne vous punira qu'en demeurant spectateur attentif de vos sublimes prouesses. La leçon donnée au *fidèle berger* a été un peu forte. Espérons qu'il en profitera.

L E T T R E X C.

R O U C H E R A S A F I L L E.

Ce 6 ventôse an 2, à onze heures du matin.

C O M M E N T te trouves-tu du jour d'hier, ma chere Minette ? Les cinq ou six heures dont il a été composé, car je ne compte pas les autres, elles ont passé bien vite. Chacune d'elles ne m'a paru avoir que quelques minutes. Bon dieu ! comme notre pauvre nature est singulièrement arrangée ! La douleur est longue et le plaisir est court. L'inverse aurait fait un ordre de choses plus supportable. Mais enfin, tel quel, celui où nous vivons a bien son charme encore, et pour mon compte, je l'ai mis à profit hier. S'il y avait eu moins de tumulte, moins de loquacité autour de nous, j'en eusse joui bien davantage.

Je vous ai pressés dans mes bras,
Objets sacrés de ma tendresse,
Vous que je ne céderais pas
Pour le Potosé et ses richesses ;

Vous de qui je me peins sans cesse,
 Au sein de ma longue détresse,
 Et les vertus et les appas;
 Vous dont l'image enchanteresse
 Doit me suivre jusqu'au trépas;
 Objets sacrés de ma tendresse,
 Je vous ai pressés dans mes bras.

Que cette douce jouissance
 Se renouvelle quelquefois!
 Et des maux dont je sens le poids
 Je trouve l'entière allégeance
 Au charme de votre présence,
 Aux sons amis de votre voix.
 Que dis-je ! un jour la souvenance
 De l'injuste captivité
 Qui pese sur mon innocence,
 Grace à la tendre pitié
 Dont vous soulagez ma souffrance,
 Me fera, j'en ai l'espérance,
 Une sorte de volupté,
 Quand pour moi la reconnaissance
 Embellira la liberté.
 Je me dirai : » leurs cœurs fideles
 Révoient sans cesse à mes besoins.
 Le jour, la nuit, je fus pour elles
 L'objet qu'environnaient leurs soins.
 Mere et fille, aux races nouvelles
 Dignes de servir de modeles!
 Toutes deux surent à l'envi
 Emousser les pointes cruelles
 Des fers où j'étais asservi.

Elles dénoircissaient les ombres
Des tristes murs qui m'enfermaient;
Je les revoyais, et moins sombres
Les jours pour moi se rallumaient;
Mes premiers goûts se ranimaient,
Et la divine poésie,
Dont mon ame autrefois saisie,
Déjà ne suivait plus la voix;
Dans les ennuis de l'esclavage
J'en faisais le plus noble usage;
Ma femme et ma fille à-la-fois,
Recevaient mes vers en hommage. »

Fin de la première partie.

